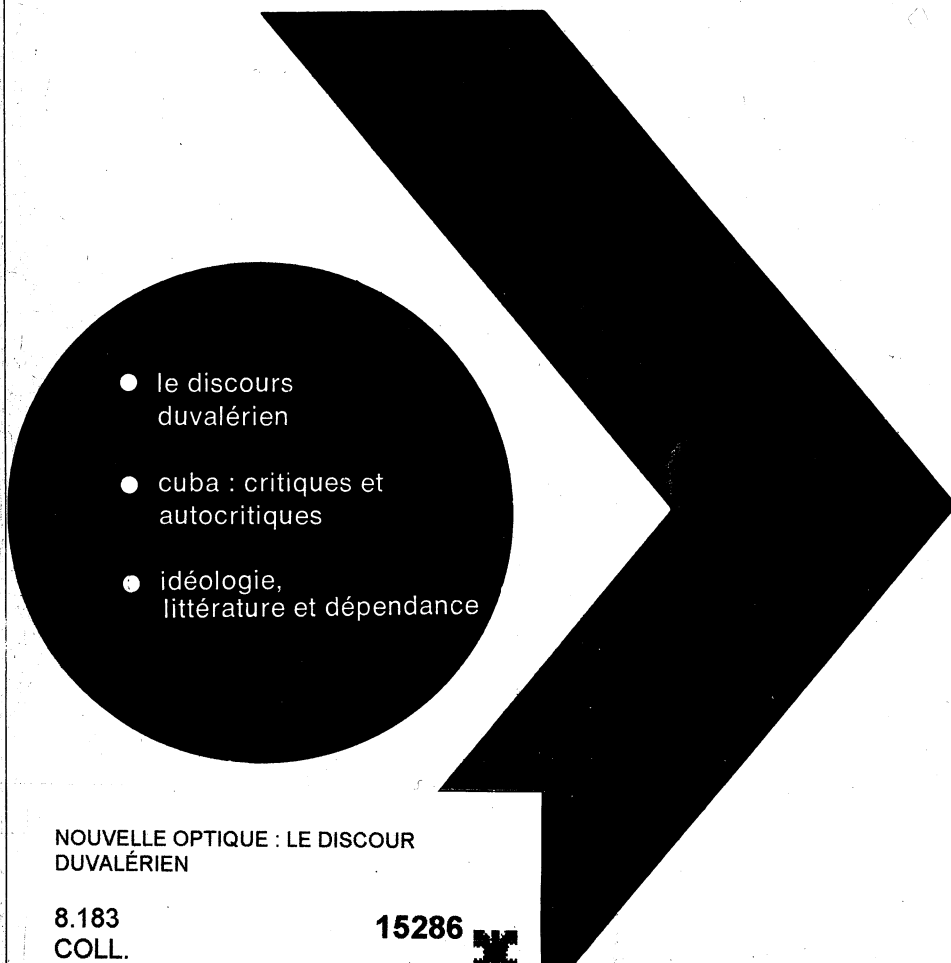


NOUVELLE OPTIQUE ➤

recherches haitiennes et caraibéennes

décembre 1971

- 
- le discours duvalérien
 - cuba : critiques et autocritiques
 - idéologie, littérature et dépendance

NOUVELLE OPTIQUE : LE DISCOURS
DUVALÉRIEN

8.183
COLL.

15286



S O M M A I R E**ÉDITORIAL****ÉTUDES**

- KARL LÉVÊQUE
L'INTERPELLATION MYSTIQUE 5
DANS LE DISCOURS DUVALÉRIEN
GUY PIERRE
BILAN ÉCONOMIQUE 33
DU DUVALIÉRISME

**NOTES DE
RECHERCHE**

- BENOIT JOACHIM
LA BOURGEOISIE D'AFFAIRES 50
HAÏTIENNE AU 19^e s.
HÉRARD JADOTTE
IDÉOLOGIE/LITTÉRATURE/ 71
DÉPENDANCE

ÉCRITURES

- GEORGES CASTERA
COULÉ CRASÉ (LANGAJ) 85
DAVERTIGE 88
LE PASSAGER ET LES VOYAGEURS
JEAN-RICHARD LAFOREST
AUX CHAMPS POUR MESSÉDÉ 97

DÉBATS

- ANDRÉ CORTEN
CUBA : CRITIQUES ET 119
AUTOCRITIQUES
ETIENNE MAX
CAPITALISME MARCHAND, 141
RAPPORTS DE PRODUCTION
CONTRADICTIONS SOCIALES

**DES ÉVÉNEMENTS ET
DES HOMMES**

- G. PIERRE-CHARLES, H. TOLENTINO
COLLOQUE HAÏTIANO-DOMINICAIN
DE SCIENCES SOCIALES 147
À MEXICO
P.A.
CONTRADICTIONS ET LIMITES 150
DE L'ACTION PATRIOTIQUE

**"LA PENSÉE INTERVENANTE. LA DIALECTIQUE COM-
ME MANIÈRE DE RÉPARTIR, D'ORDONNER, D'ENVISAG-
GER LE MONDE QUI, EN RÉVÉLANT SES CONTRADIC-
TIONS RÉVOLUTIONNAIRES, REND POSSIBLE L'INTER-
VENTION."**

BRECHT

**COMITÉ DE
RÉDACTION :**

Cary HECTOR
Hérard JADOTTE
Jean-Richard LAFOREST
Karl LÉVÊQUE

**SECRÉTAIRE DE
RÉDACTION :**

Hérard JADOTTE

**RÉDACTION-
ADMINISTRATION :**

NOUVELLE OPTIQUE
B.P. 1824, Succ. B,
Montréal 110. CANADA

EDITORIAL

Avant la mise en chantier de ce quatrième numéro, nous avons dû observer un temps d'arrêt : d'un coup d'oeil rétrospectif sur les numéros précédents a surgi une interrogation installée désormais, parmi nous, en inquiétude permanente : où va Nouvelle Optique ?

La réponse immédiate mais trop facile eût été de rappeler, une fois de plus, notre intention de départ, à savoir repérer et stimuler les efforts orientés vers le déchiffrement, la connaissance et la transformation du réel haïtien. Or, dans sa réalisation routinière, cette intention s'est avérée elle-même problématique. Nous nous rendons compte en effet que *l'éclectisme*, *l'empirisme* et finalement le *mimétisme* président à notre accumulation primitive. Pour utiliser une expression suggérée par l'un d'entre nous, N.O. a semblé jusqu'ici fonctionner en "boîte aux lettres".

Mais il ne s'agit pas seulement et strictement d'un bilan interne. N.O. est, à bien des égards, un produit de la conjoncture haïtienne récente. Pourtant nous sommes fortement travaillés par le sentiment d'un enracinement superficiel dans cette même conjoncture. Non pas à cause de notre situation

objective dans l'émigration, qui, nous en sommes conscients, conditionne notre entreprise. Cette insuffisance s'expliquerait plutôt par l'absence d'un projet commun que sous-tendrait une "lucidité politique" recherchée et acquise collectivement.

Car ici la question fondamentale est la suivante : face, d'une part, à une pratique politique révolutionnaire haïtienne qui se cherche et, d'autre part, à son soubassement théorique sous-développé ou même inadéquat, que peut faire, que compte faire N.O. ?

Un premier échange de vues nous a fait prendre conscience de l'importance de la question et de ses implications théoriques et pratiques. En gros, il s'agirait de former un noyau cohérent à partir d'un consensus partagé à la fois dans son contenu et dans les liens ou obligations qui en découleraient. Sommes-nous prêts à nous engager dans cette voie ? Dans une certaine mesure, oui, puisque le constat de la réorientation nécessaire de N.O. ne se heurte à aucune objection de principe. Non, dans la mesure où pour passer du constat à sa matérialisation, il faudrait plus et mieux que la simple bonne foi ou le bon vouloir.

Nous voulons justement rassembler les conditions et éléments de cette transition par un travail patient de déblayage, de mise en place et de rapprochement. Il se pourrait que l'entreprise n'aboutisse pas, mais alors nous n'aurions pas promis plus que nous ne pouvions tenir. Aussi, à l'heure actuelle, préférons-nous faire de N.O. un "lieu de tension" pour la recherche de la cohérence en nous-mêmes et dans notre produit. Ce n'est pas là un vœu, mais une décision d'action : cela implique une confrontation permanente et organisée au sein de la revue par des travaux, recherches et discussions prévus à cette fin.

Le présent numéro ne se veut pas un premier reflet de cette réorientation de N.O. Nous pensons toutefois qu'il peut servir à marquer un pas de plus dans notre quête du *réel* haïtien. Notamment les essais ou études qui suivent devraient être perçus comme des matériaux, des éléments, des jalons de connaissance ; ce ne sont pas des produits finis. Au demeurant, même lorsque nous serons parvenus à dégager une voie commune, nous n'attendons pas la pleine moisson de nos possibilités pour affronter la critique des lecteurs intéressés.

La critique et la collaboration proprement dite devraient au contraire, grâce à leur réalité et à leur régularité, nous aider à croître.

ÉTUDES

KARL LÉVÊQUE

L'INTERPELLATION MYSTIQUE DANS LE DISCOURS DUVALÉRIEN

Le défunt dictateur François Duvalier était souvent décrit comme un fou, un maniaque du pouvoir absolu, un roi nègre aux mains pleines de sang, l'auteur d'une violence gratuite et sans pareille. Dans cette caricature, on méconnaissait totalement le Duvalier "humaniste", nous ne dirions pas écrivain (car ses prétentions littéraires ne sont aucunement fondées) mais doctrinaire, le fondateur de l'École des Griots, l'idéologue de ce qui portera pour longtemps encore son nom, le duvaliérisme. Si son gouvernement a duré quatorze ans et maintenant lui survit, c'est qu'il ne s'appuyait pas seulement sur la répression des appareils d'État comme l'Armée ou la milice des Tontons-macoutes. La relative baisse de violence des dernières années et surtout la neutralisation des mécanismes ordinaires de changement — ce que ses partisans appellent la stabilité du régime — ont mis en évidence le rôle important, quoique plus discret, de l'arme idéologique qui, subtilement, avait contribué à cette stabilisation.

Nous n'étudierons pas ici tous les appareils idéologiques d'État qui ont aidé à la consolidation du régime ni l'idéologie duvaliériste elle-même, dans toutes ses articulations, ni sous tous ses aspects, mais *nous nous arrêterons sur un point précis et capital, le spiritualisme moralisant et mystique* qui ressort à travers les écrits du président fasciste.¹

Une lecture cursive de certaines oeuvres de Duvalier nous avait indiqué une propension de l'auteur au mysticisme

1. Une des caractéristiques des fascismes par rapport aux vulgaires dictatures, c'est leur recours à une idéologie savamment orchestrée en propagande et qui les dispensent de s'appuyer uniquement sur la violence des pouvoirs armés. Les grands fascistes ont été des "doctrinaires" et ont laissé des monuments littéraires assez reconnaissables... Duvalier aussi a beaucoup écrit : **La Marche à la présidence**, Port-au-Prince 1966 (Sigle utilisé pour les références = MP); **Bréviaire d'une révolution**, Port-au-Prince, 1967 (Sigle utilisé = BR); **Éléments d'une Doctrine**, Port-au-Prince, 1968 (Sigle utilisé = ED); **Souvenirs d'autrefois**, Port-au-Prince, 1968 (Sigle utilisé = SA); **Mémoires d'un Leader du Tiers-Monde**, Paris, 1969, (Sigle utilisé = ML).

— “Ô mon âme, vous êtes une chapelle ardente où les dieux se battent” (SA. 43) —, et la pratique politique du Chef d'État indiquait clairement une utilisation systématique des croyances religieuses comme arme idéologique², dont nous espérons pouvoir trouver la finalité ou les racines dans l'oeuvre écrite du président-doctrinaire.

Le pressentiment que ce recours aux thèmes et au lexique religieux n'était pas qu'une arme de propagande mais qu'il correspondait à une conscience mystifiée nous donna l'idée de passer par une étude du vocabulaire qui dégagerait une structure latente (c'est-à-dire partiellement inconsciente) de la vision politique de l'auteur. L'hypothèse d'un masque, d'un jeu, que par machiavélisme le dictateur aurait utilisé pour mystifier une masse imprégnée de mysticisme et friande de surnaturel, se défendait difficilement. Si l'on pense que les écrits en question remontent parfois à vingt ou trente ans avant son accession au pouvoir, il était plus cohérent de supposer que, si mystification il y avait, l'auteur lui-même était le premier mystifié. Nous avons donc fait une analyse de contenu des oeuvres de François Duvalier avec comme unités d'enregistrement les deux thèmes du moralisme et du mysticisme.

Deux remarques méthodologiques s'imposent au départ. Au niveau de l'approche scientifique des documents, nous avons réalisé une analyse de contenu, mais en adaptant notre appareil d'investigation à la spécificité du sujet. L'analyse de contenu de type horizontal, où il s'agit de recenser la récurrence d'un thème précis après avoir découpé le texte en unités bien déterminées (ex. : le mot “mort” revient 5 fois par page, ou 2 fois par paragraphe) ne nous semblait pas convenir à notre type de recherche. Par contre, l'analyse de contenu de type vertical nous parut plus utilisable. Dans cette perspective, il s'agissait de lire le texte avec une grille de concepts préconstruite et en forme de système, et on vérifiait la récurrence, non point d'un mot, d'un concept précis, mais des “contextes” où se retrouve une constellation de mots et d'images dont la densité pouvait être plus ou moins significative. Un concept n'est pas tout entier dans un mot. Définir un concept, c'est construire un système de concepts, c'est situer ce concept dans un réseau de relations oppositionnelles qui détermine un lieu de sens précis : un concept

2. Son “Notre Père”, son “Acte de Contrition”, son “Bréviaire”, la photo du Pape dans son bureau, la Bible à côté du colt sur sa table de travail, autant d'indices d'une mystification religieuse consciemment ou inconsciemment présente dans la propagande qui entourait Papa-Doc.

vaut par la rigueur du faisceau paradigmatique dans lequel il est inséré. Ce qui nous intéressait donc de retrouver dans les textes, ce n'était pas la récurrence d'un terme isolé, mais la "co-occurrence" d'un certain nombre de mots sémantiquement parents, dans des contextes de dimension fixée arbitrairement.

La lecture répétée des textes de Duvalier nous avait convaincu *in globo* de l'orientation religieuse de sa pensée. Il s'agissait alors de bâtir une organisation hiérarchique du lexique "spiritualiste" qu'il utilisait et de déterminer dans ce foisonnement paradigmatique des axes bien déterminés (le moralisme, la participation, le messianisme) qui représentent la structure inconsciente de sa vision religieuse, de son idéologie. La numérotation dans notre perspective n'était pas très importante³. Par ailleurs, l'analyse de contenu "systématique" (c'est-à-dire avec le procédé heuristique du système de concepts) nous permettait de faire voir, dans son dynamisme profond, le processus de production d'un tel ensemble de concepts, c'est-à-dire de montrer leur fonction idéologique.⁴

3. Le seul essai de quantification sur le plan horizontal que nous avons pu effectuer l'a été sur le **Bréviaire d'une révolution**, qui est un petit florilège des "pensées" du président-doctrinaire. Le thème principal en est la nécessité d'un nouveau type d'enseignement pour inculquer un nouvel esprit, une nouvelle morale, un souffle mystique nouveau au peuple haïtien. Il compte 150 citations dont chacune est, en moyenne, de 1 ou 2 phrases. Or, sur cet ensemble de citations extrêmement courtes, nous avons recensé : 10 fois l'usage du mot "moral", 7 fois celui du mot "âme", 7 fois celui du radical "spirit (uel — ualité)", 6 fois celui de la racine "men(s — talité)", et 4 fois l'usage du mot "humanisme". Comme par ailleurs le "bréviaire" est déjà une anthologie des "pensées morales" de Duvalier, cette recension n'est peut-être pas très significative. Elle l'est certainement moins que le seul titre de l'ouvrage ou que la collection des titres dithyrambiques accordés au président par la presse officielle : "Je suis le drapeau haïtien, un et indivisible. Je suis un être immatériel... ; protection du peuple, chef suprême de la révolution, apôtre de l'unité nationale, leader du Tiers-Monde, grand patron du commerce et de l'industrie, bienfaiteur des pauvres, électrificateur des âmes et réparateur des fautes commises par les haïtiens" (M. Niedergang, "La mort de l'Ubu noir", Le Monde, samedi 24 avril 1971).

4. "L'analyse de contenu taxinomique est une technique d'observation, elle ne peut être utile qu'à ce titre. Les méthodes systématiques ouvrent la voie à une démarche déductive en distinguant clairement les phénomènes étudiés et les processus de production des textes par l'analyse desquels est menée cette étude et en se pliant aux déterminations des uns et des autres. Elles permettent en cernant les liaisons entre les différentes variables de mettre à l'épreuve des modèles dynamiques des phénomènes étudiés". Paul Henry et Serge Moscovi, "Problèmes de l'ana-

Nous mettons donc à l'épreuve notre méthode d'analyse de contenu sur deux aspects du spiritualisme duvalérien : le mysticisme et le messianisme. Un autre thème, celui de la participation, n'a pas reçu le traitement scientifique des deux précédents, ce qui n'infirmes pas beaucoup, à notre avis, la portée de nos conclusions sous ce titre. Un peu artificiellement, nous avons distingué à l'intérieur de l'idéologie religieuse de Duvalier deux grandes avenues, le moralisme et le mysticisme, mais il s'agit là, en réalité, de deux faces d'un même processus qui consiste à dénaturiser la politique ou ce qui revient au même, à déformer la réalité... pour des fins politiques.

1 — LE MORALISME

Le premier aspect du spiritualisme duvalérien sur lequel nous voudrions attirer l'attention est son moralisme.⁵ L'inflation en est patente au niveau du vocabulaire. La co-occurrence du lexique moralisant est d'une extraordinaire densité. Nous avons choisi pour l'illustrer cinq "contextes" extrêmement courts où pour présenter les classes sociales en présence et expliquer les causes du conflit de classes, Duvalier emploie les surprenants concepts que voici :

1er contexte : *Le problème des classes à travers...* in ED 313 (4 lignes) : (sur l'élite mulâtre)

politicailerie
égoïsme individuel, égocentrisme
hypertrophie du moi
arrivisme
indifférence
mépris envers les plus humbles

2e contexte : *Ibid.*, in ED 355 (7 lignes) : (sur l'élite mulâtre)

mal moral
impréparation
ignorance
sécheresse de cœur
obnubilation de l'intelligence sociale
désarroi moral

lyse de contenu", *Langages*, Socio-linguistique, no 11 (Sept. 1968), Didier/Larousse, Paris, p. 58-59.

5. Cet aspect n'est pas spécifique à Duvalier mais à toute une époque ou tout au moins à un courant dominant de la production littéraire haïtienne. Une étude plus ample de cette production idéologique et de ses assises sociologiques est à souhaiter.

animal humain
appétits frémissants
besoins de luxe
luxure
lucre

3e contexte : *La mission des élites...* in ED 418 (4 lignes) :
(sur l'élite mulâtre)

superflu, scandaleux superflu
besoin de paraître
besoin de jouir
passion du jeu
passion des femmes
existence païenne

4e contexte : *Ibid.*, in ED 420 (4 lignes) : (sur la nouvelle élite)

simple
austère
active
sérieuse
dévouée à la grande tradition romaine, républicaine
et aristocratique

5e contexte : *Le problème des classes...*, in ED 359-360
(19 lignes) : (sur la classe minoritaire, i.e. noire)

défauts, tares
carence du sens social
égocentrisme
mépris envers les moins fortunés
esprit égalitaire (considéré comme un défaut par Duvalier)
complexe d'avilissement (diminuer ou taire les qualités ou talents des siens)
bas instincts

Une affirmation claire, tranchée, univoque, revient continuellement sous la plume de notre idéologue : "le mal d'Haïti comme d'ailleurs celui de la civilisation actuelle est un mal moral" (ED 355). Nous voyons ici, à l'état flagrant, un voilement du politique qui est typique de l'idéologie. Duvalier ne dénonce pas les vices de structures politiques du pays, mais il s'en prend avec aigreur à la "philosophie décadente et cynique" (BR 4) au "paganisme dictatorial impérialiste" (ED 873, 419), à la "sécheresse de cœur" des élites. Le lexique moralisant rapporté plus haut établit comment pour lui la crise actuelle est causée essentiellement par la trahison des élites traditionnelles, leur cupidité, leur scepticisme...

En lieu et place d'une analyse politique, il verse dans le prêche ; comme préalable à la révolution politique, il en appelle à une "transformation profonde dans le *mens*" (BR 19). Le problème politique est ramené à un problème moral, à un problème de mentalité. Et la solution qu'il propose — là éclate la mystification — est du côté de la prédication, de l'éducation. Trois grands thèmes parcourent ce programme de rénovation morale :

- a) la nécessité d'une nouvelle élite imbue d'ascétisme
- b) l'urgence de définir un "humanisme haïtien"
- c) la préoccupation de l'unité

a) *Une élite vertueuse*

La "reconstruction morale" devra fondamentalement enlever aux "élites pourries" (ED 420) les privilèges et le pouvoir qu'elles détiennent et dont elles ont mal usé. Ce pouvoir et ces privilèges devront être transférés à une autre élite qui sache mieux les mériter. En effet, Duvalier est un élitiste irréductible. Il revient constamment sur "la mission des élites dans l'histoire d'Haïti" et parle couramment des "élites nécessaires". Dans un récent discours (du 2 janvier 1971) prononcé à l'occasion de la présentation de Jean-Claude comme son successeur au fauteuil présidentiel, avec la fierté de l'homme politique qui a réalisé un de ses vieux rêves politiques, il reprenait un de ses vieux textes de 1950 ("La mission des élites") où était décrite la manœuvre de Vespasien, créant "une nouvelle aristocratie" pour faire pièce à l'aristocratie romaine décadente :

"Venant des provinces, cette aristocratie était plus économe, plus simple, et de moeurs plus austères, plus active, plus sérieuse et surtout plus dévouée à la grande tradition romaine, républicaine et aristocratique, que ne l'était la vieille aristocratie originaire de l'Italie centrale qu'avaient gâtée les guerres civiles, le succès, la richesse et la paix du premier Empire." (ED 420)

Voici ce qu'en fait cache ce discours idéologique. Duvalier "*interpelle*" une fraction de la classe moyenne, lui taille une place à côté de l'ancienne aristocratie mulâtre et lui demande de mieux se comporter que l'ancienne, c'est-à-dire d'être vertueuse... car la solution du malaise national est dans la vertu. Les exhortations à l'ascétisme remplissent le catéchisme de la révolution. Nous citons quelques textes :

“Votre fidélité à la *croisade* ne s’est pas démentie : car ce qui compte pour nous, ce qui possède une valeur impérissable, c’est l’attitude *morale* et intellectuelle des hommes, c’est leur race *morale* et mentale, et non les succès faciles injustifiés... (BR 74)

Ce que vous voulez de toute *foi* tendue, c’est la reconstruction de ce qui a été mal fait, d’une communauté dont l’idéal a été galvaudé et dont 153 ans d’Indépendance incriminent les élites dirigeantes pour leur égoïsme féroce, pour leur impuissance devant la complexité du réel, et pour la faillite de leur politique. (BR 72)

Je tiens, une nouvelle fois, à exhorter les haïtiens — ceux-là surtout qui ont un rôle de leadership à remplir dans la cité commune — à s’appliquer à rendre plus tangibles, plus agissantes que jamais ces vertus — vertus provinciales — qui nous ont fait ce que nous sommes et qui sont les meilleures ouvrières du prestige, de la puissance matérielle et morale de la patrie.” (MP 214)

Ces vertus “provinciales” où Duvalier voit la quintessence de l’âme nationale et que seule la nouvelle élite peut incarner, il les énumère en citant Vladimir d’Omerson :

“... les vertus simples et profondes : “celles de la famille, du foyer, c’est là que l’on honore la grandeur du travail bien accompli, le respect de la dignité humaine ; c’est là que l’on développe l’attachement au sol, à la maison, au bien familial, cellules vivantes de la patrie ; c’est là que l’on conserve l’esprit de mesure, la modération, la tolérance, la courtoisie, l’honnêteté, dans le vieux et plein sens du mot.” (MP, 214)

Dans l’esprit de Duvalier, la nouvelle élite n’est pas appelée simplement à “partager le gâteau” avec l’ancienne — c’est par cette formule sans équivoques que l’on décrit souvent la situation de fait — car c’est à la vertu qu’elle est appelée. Avec son accession au pouvoir, “le temps des facilités” (BR 130) est révolu. La nouvelle élite ne doit pas jouer “les nouveaux riches”, mais “méditer” sur les “graves défauts” qui ont fait jusqu’alors le malheur de la Nation. Elle doit embrasser courageusement la “voie pénible” du “sacrifice”.

Duvalier se présente lui-même comme un vivant exemple de cet idéal ascétique — nous reviendrons plus loin sur cet aspect en parlant de son messianisme. Avec une sincérité toute paulinienne, il se vante de n’avoir “jamais transigé” et

d'avoir "toujours préféré l'austérité aux facilités qui passent" (BR 70) :

"Qui d'entre nous, après avoir passé des années à la présidence de la République, n'aimerait pas aller goûter les délices de la vie facile à Nice, sur la Côte d'Azur ou, plus près de nous, à Fermathe ? Le président Duvalier en pense autrement..."⁶

L'insistance qu'il met à prêcher la vertu à cette nouvelle élite est essentielle, car, pour lui, "*la qualité primordiale de l'élite est la moralité*" (SA 87). Pour être qualifié élite, et c'est en ceci qu'il pense que la classe mulâtre a manqué à son mandat, il faut être "d'abord un homme moral, ensuite un homme instruit ou éclairé et enfin n'être pas tout à fait dépourvu d'éducation" (SA 87). La nouvelle, la véritable élite doit représenter l'ensemble des qualités, des aspirations qui caractérisent "la physionomie morale" du peuple. À charge de réciprocité, les élites ont pour fonction d'aider le groupement dont elles sont issues à se donner un visage plus moral. C'est à elles qu'il revient "d'élever, de hausser l'étiage social, *moral* de ce menu peuple, pour que celui-ci, tout au moins, puisse les suivre dans leur ascension vers plus de lumière" (BR 30).

b) un humanisme haïtien

On retrouve constamment dans la littérature idéologique le thème équivoque du nationalisme, avec la référence obligée à l'humanisme.⁷ Duvalier n'échappe pas à la règle. Le

6. "Discours devant les syndicats des débardeurs des Cayes", cité par **Le Monde** (samedi 24 avril 1971). La "voie royale" des grands saints est toujours un chemin difficile et plein d'épreuves : "Ne vous faites pas d'illusions, on essaiera de déjouer nos plans, on sèmera sous nos pas des embûches meurtrières, on s'ingéniera à faire avorter votre mouvement. Soyez donc prêts, Peuple haïtien, vous m'entendez, soyez prêt à affronter de nouveaux combats, à opposer à la contre-révolution les cohortes inexpugnables de vos milices, et votre foi inébranlable en la justesse de votre cause" (ML 329).

7. AIE p. 20. Il est intéressant de voir comment le réformisme se dissimule bien derrière les louanges pudiques du nationalisme : "La philosophie de la troisième force qui s'érige entre les deux blocs monolithiques du capitalisme et du marxisme, est axée sur un nationalisme très pur et hautement spiritualisé. Cette troisième force prend pour les peuples plus démunis la valeur d'une doctrine de gouvernement seule capable d'assurer leur développement harmonieux dans la dignité et l'honneur. Ainsi ils peuvent résoudre leurs problèmes en fonction de leurs traditions millénaires, leurs us, coutumes et croyances adaptés aux acquisitions de la science moderne. Qu'un peuple soit riche ou pauvre, s'il y a une chose qui demeure éternelle c'est sa croyance en lui-même, a dit Fustel de Coulanges dans **La Cité antique**" (ML 200).

grand défi du peuple haïtien est de se donner "un humanisme à sa mesure" (BR 23). Jusqu'à maintenant, la mentalité — le voilà, le problème de mentalité! — haïtienne a été dominée, colonisée par la culture occidentale que d'aucuns identifient à l'humanisme tout court. La tâche primordiale consiste à débarrasser le peuple haïtien de cette "mentalité d'emprunt" (BR 23), "d'essence coloniale" (BR 52), de retourner à ses sources spirituelles propres, aux valeurs de sa tradition, à "cette mystique dynamique qui enfanta 1804" (BR 28). L'"humanisme vrai" (BR 24) exige la reconnaissance et l'intégration des idéaux spirituels spécifiquement haïtiens. Sans rien renier de l'humanisme classique ou occidental, Duvalier entreprend d'édifier "un haïtanisme littéraire, social, politique" (BR 29), un "humanisme haïtien" (BR 53).

C'est dans ce contexte qu'il recourt à un autre concept idéologique qui, il faut l'avouer, était fort à l'honneur à son époque, celui d'une "âme nationale" (*Volksgeist*), qu'il faut inculquer à la jeunesse. Surtout dans un pays comme Haïti qui se trouve coïncé entre deux cultures, il revient à l'Éducation de développer un "esprit national" et une "culture haïtienne originale" (BR 43).

La boucle est bouclée. Puisque le problème est moral, puisque la crise a sa source dans un problème de mentalité, la solution est dans l'éducation :

"Il s'agit d'intégrer l'écolier ou l'étudiant haïtien dans ses traditions spirituelles pour une meilleure utilisation de son riche patrimoine ethnique et historique. Il s'agit aussi de créer, et c'est par l'école qu'on y parviendra, une vraie tradition de civisme et de patriotisme. (BR 45)

L'enseignement doit passer au premier plan des préoccupations des élites. Car, un peuple ne vaut que par ses éducateurs. Et toute organisation, tout changement dans l'ordre politique ou social, ne s'explicitant, n'ont de chance de succès, en dépit du mobile qui les gouverne, que si leur substrat se trouvait déjà en germe dans les esprits." (BR 41)

Les éducateurs sont présentés par Duvalier comme les nouveaux prêtres, les artisans d'une révolution mais qui visera essentiellement une transformation des "coeurs", des "esprits", des mentalités. Leur tâche est d'autant plus urgente qu'il s'agit de reprendre un travail d'éducation qui avait été mal fait. Le clergé français, auquel avait été confié l'école haïtienne, avait "déshaitianisé l'âme haïtienne" (BR 48). Le

P. Foisset avait sali et dénigré les traditions et croyances nationales. Une orientation générale de toute la pédagogie devait donc réconcilier la jeunesse avec son histoire.

Il est évident qu'en tout ceci Duvalier mettait le doigt sur une urgence réelle du pays. Ce qu'il nous faut cependant mentionner dans le cadre de cet essai, c'est la place énorme que tient l'école dans un État qui mise sur l'arme idéologique. Quand l'Église ne joue plus ce rôle — on n'en est point encore là, en Haïti — l'école devient l'appareil idéologique d'État dominant.

Et si nous dépassons un peu l'admirable programme d'éducation civique ci-dessus décrit, nous découvrons une tâche plus subtile et plus contestable impartie à l'école par Duvalier : assurer la reproduction d'un mode de production menacé dans son existence. Expliquons-nous. Tout d'abord, nous avons vu que pour Duvalier le problème d'Haïti était un problème moral. Ceci veut dire que l'école se contentera de prêcher la vertu et l'ascèse comme remèdes à la situation politique et qu'elle n'aura aucun souci critique devant les structures elles-mêmes. Mais plus précisément, deux expressions nous ont frappé qui révèlent la fonction extrêmement traditionnelle que notre idéologue confie à l'éducation : c'est une tâche de "reconstruction" (BR 72, 75), au terme de laquelle un "nouvel ordre" (BR 67, 80) sera instauré. Ces deux expressions nous sont suspectes car elles appartiennent au vocabulaire politique de la Restauration. Il serait facile de montrer les sources traditionnalistes de la philosophie politique de Duvalier (Comte, Maurras, Déroulède).⁸ Explicitement, il réfère à plusieurs reprises à Paul Déroulède qu'on peut considérer comme un penseur politique à mi-chemin entre de Tocqueville et Maurras, c'est-à-dire passionné de démocratie mais la voyant assurée par un pouvoir personnel extrêmement autoritaire. La référence de Duvalier à Déroulède exprime à merveille leur philosophie commune : au cours d'une tournée électorale, Déroulède aperçoit un estropié qui s'efforce d'escalader les tréteaux, et lui tendant la main pour l'aider à monter, lui dit : "Ma République à moi, c'est cela, celui qui est en haut, s'incline et aide celui qui est en bas" (SA 99). Dans cette image, transparait *l'ordre* social que le duvaliérisme — et son système d'éducation — entend conserver. Tout "l'idéal démocratique"⁹ dont il se prévaut

8. Sa filiation avec le fascisme serait aussi très intéressante à explorer, principalement avec les théoriciens du fascisme italien.

9. Il est certainement séduit par le grand rêve tocquevillien de la démocratie américaine qui imprègne beaucoup son époque. Il souhaite le

doit s'entendre dans un sens plus que libéral, traditionnaliste.¹⁰ Duvalier ne reproche-t-il pas au peuple son "esprit égalitaire qui détruit le principe de toute hiérarchie et le respect des traditions" (ED 360, BR 115) ? ainsi que sa "hâte de brûler les étapes" (Ibid) ? L'éducation dont l'élite a la charge visera donc à consolider un ordre social où le peuple, "affranchi de son esclavage *moral*" (BR 127), pourra vivre dans la dignité, mais aussi où il respectera la mission sacrée qu'ont les élites de la "représenter" honorablement, où le peuple trouvera sa maturité non pas dans ce que de nos jours on appellerait la participation (c'est peut-être un autre mythe ?) mais dans le fait d'être "dans le domaine économique et social comme dans le domaine culturel et politique, *un gouverné articulé*" (MP 212, BR 71).

c) *l'utopique unité*

La mystification de ce moralisme culmine dans le grand rêve d'harmonie entre les classes dont rêve Duvalier. Cet aspect est souvent méconnu par ses adversaires politiques de l'élite traditionnelle qui ont quelques raisons de croire qu'il désirait leur extermination physique. Duvalier présente l'établissement d'un principe politique nouveau comme nécessitant plusieurs étapes (Cf. ED 421). La première est une étape de préparation où le rôle des intellectuels prime : on peut voir ici la mission de l'École des Griots entre 1930 et 1946. La deuxième étape est explosive ou révolutionnaire : les exterminations physiques d'une fraction notable de la bourgeoisie mulâtre (massacres de Jérémie) se justifient à cette phase. Dans une étape finale cependant, il prévoit de restaurer l'équilibre, de rétablir l'"entente entre les deux classes" (BR 96), maintenant qu'à son avis les rapports de forces sont rétablis, c'est-à-dire qu'une nouvelle élite, noire, s'est créée à côté de l'élite mulâtre. Car

"il en est de la physique sociale comme il en est de la physique tout court. L'Équilibre ne pouvant s'établir que si dans les deux plateaux de la balance se trouvent des poids d'égale valeur." (BR 109)

triomphe d'une démocratie en Haïti, "telle que l'on rêvé les grands Ancêtres et telle que l'ont toujours souhaitée nos sincères amis des États-Unis du Nord" (MP 214). "Je crois à ce triomphe, dit-il, car le gouvernement du peuple ne se réalisera intégralement que lorsqu'il coïncidera comme aux États-Unis du Nord, avec le gouvernement du peuple et pour le peuple" (MP 221).

10. Le conservatisme de Duvalier apparaît manifestement dans un article sur les "valeurs spirituelles" qui fondent l'existence des nations. Celles qu'il mentionne sont les suivantes : "**Famille, propriété**, institution économique, **institution militaire**..." (ED 381).

Il nous serait pénible de chercher à débrouiller les critères "psychologiques" ou "moraux" qui servent à Duvalier pour définir les classes. Mais il nous faut rapporter une très longue et importante citation de l'Introduction au *Problème des classes à travers l'Histoire d'Haïti*, car elle nous révèle la conception fonctionnaliste et conservatrice de Duvalier sur cette question :

Les classes peuvent être l'expression de solidarités qui répondent à une différenciation des fonctions ; elles constituent des milieux qui fournissent à l'individu un statut de vie et un support efficaces. Elles donnent à la société sa structure, elles remplissent *une fonction stabilisatrice* . . . Mais puisqu'elles ont une fonction à remplir, puisqu'elles ont une part de responsabilité dans l'ascension de leurs membres et dans la marche organique de la société, il faut qu'elles prennent conscience d'elles-mêmes, qu'elles sachent quelles solidarités unissent leurs membres, quelle en est la valeur, quels liens aussi les rendent solidaires des autres communautés de la nation.¹¹

Duvalier est donc foncièrement contre la lutte des classes. Même quand elle est déjà là dans les faits, il refuse de la nommer par son nom :

1946 ce n'est point, comme le pensent de façon trop erronée, des esprits superficiels, la lutte de classe s'exprimant en termes de couleur. 1946 c'est au contraire, le redressement des erreurs du passé, des injustices sociales ; c'est l'accession des valeurs, sans distinction de couleur, aux bénéfices de la vraie démocratie et leur participation au Gouvernement de la République. (BR 131)

Il proscriit donc "les luttes sociales inutiles" (BR 85) et énonce pour Haïti "les principes d'une politique d'Équilibre" (ED 363). Les deux élites devront s'entendre si elles veulent assumer leur responsabilité commune de développer le pays dans le sens des intérêts du peuple.

Son rêve d'unité ne concerne pas seulement les deux groupes ethniques qu'il a baptisés "classes" à partir du critère épidermique, mais aussi les groupes sociaux dont les intérêts économiques amènent des conflits antagoniques :

11. ED 312-313. La citation (ici par Duvalier) est de J.T. Délos, *La conscience nationale et ses factures sociologiques*.

Je poursuivrai à la direction des Affaires de l'État, la belle politique déjà définie... : réaliser l'harmonie, entre le Patronat et le Salarial en accordant de suffisantes garanties à celui-là, et en contribuant à renforcer la conscience économique chez celui-ci. Je serai en un mot le protecteur de ces deux grandes forces : le Capital et le Travail, en instituant une vraie politique économique à base de justice sociale. (BR 122)

Il va plus loin : il se prend même pour la Société des Nations ou pour le Pape, car il veut étendre "son esprit de compréhension humaine et d'entente fraternelle" à toutes les nations (BR 151), y compris les Etats-Unis et la République Dominicaine. Son lyrisme est au comble dans ce passage :

Notre politique à l'égard de la République Dominicaine sera donc une construction continue, à l'échelle régionale, de cette Paix promise, par les Écritures, aux hommes de bonne volonté et à laquelle aspirent tous les êtres humains, qui vivent et prient sous le grand Soleil de Dieu. (BR 154)

Avant l'Amen final, écoutons encore : "aux cloches de (nos) âmes" (BR 159), le prophète clame contre la guerre et prêche l'unité :

"Si les guerres éclatent aux frontières, c'est, affirme l'UNESCO, dans *le cœur même des hommes* qu'elles éclosent. C'est donc là qu'il faut commencer par en déraciner l'idée et jeter des semences qui fructifieront et hâteront la venue de ces temps attendus où l'étranger ne sera plus le barbare des temps antiques, mais, au contraire, le semblable à qui, par dessus les frontières et malgré l'éloignement on tend une main secourable ou fraternelle." (MP 121)

Nous n'avons pas à développer plus avant ce que nous avons appelé le moralisme mystificateur de l'idéologie duvaliériste. Nous avons suffisamment montré comment les véritables problèmes politiques s'estompaient devant l'interpellation, devant l'appel à la vertu ou à l'unité.

Dans son fondement, ce moralisme impliquait une attitude mystique et religieuse. Car, pour résumer, ce que notre président-prêtre reproche à l'élite traditionnelle, c'est son "paganisme". Notre époque, clame-t-il, a besoin de foi" (ED 905).

Car il faut assurément quelque chose de plus fort que la force matérielle, de plus respectable que l'intérêt, de plus sûr qu'une théorie philosophique, de plus immuable qu'une convention, quelque chose qui soit également au fond de tous les coeurs et qui siège avec empire. Cette chose-là, c'est une croyance. (BR 31)

L'éthique, chez Duvalier, ne se distingue pas du mysticisme.

II — LE MYSTICISME

Nous avons été personnellement très frappé dès la première lecture des *Oeuvres Essentielles* par un schéma qui nous était, à vrai dire, familier, celui d'un messie qui vient opérer la rédemption de son peuple. Ce fut même là l'intuition de départ de notre étude. Dans ce chapitre sur le mysticisme de Duvalier, nous ajoutons à la structure messianique, la structure de participation, deux axes qui nous semblent caractériser l'idéologie religieuse de l'auteur.

1. — LE MESSIANISME

Nous avons localisé trois "contextes" où la densité des termes manifestant des connotations significatives nous semblait tout à fait remarquable. Voici le genre de constellation que nous avons obtenu :

1er contexte : *Souvenirs d'autrefois*, p. 70 (21 lignes)

bâtarde
rejetée
mépris, opprobre
haine
ténèbres
refoulée
troupeau anonyme
sans-asiles et sans pains
abîmes de détresse
misères, souffrances, injustices
rosaire
forfaits, exactions
larmes
consciences

2e contexte : *Le problème des classes...* in ED 311-314
(3 pages d'environ 38 lignes chacune)

Salut, salvatrice
sacrifié

souffert, somme de souffrances
âme
misère, mépris,
infériorité, paria
calvaire
drame, tragédie

3e contexte : *Ibid.*, ED 321-322 (soit moins de deux pages)
Grande Douleur, douleurs (3 fois)
Souffrances séculaires, souffrance (2 fois)
esclaves, parias
peiné ("peiné mêmement", comme dans le Décalogue)
espérance
angoisses
Martyr
Régénération
Absolu
Temple
Centre Mystique
Incarnar

En regard de ces constellations foisonnantes, d'autres récurrences, mais qu'il était plus difficile de "calculer", prenaient un sens : les mots *mystique, spirituel, angoisses, souffrances, misères, nuit, ténèbres* sont extrêmement fréquents. D'autres expressions, moins courantes mais tellement surprenantes, comme *incarnation, rédemption, réparation, salut* nous ont aidés à structurer une coupe verticale de concepts que nous avons baptisée une vision "messianique" du destin politique d'Haïti. Cette conception s'articule comme suit autour de ces trois étapes.

a) la grande nuit

Dans un premier moment, une situation de chaos est décrite, faite de misères, de souffrances, d'humiliations, d'angoisses, de douleurs, de mépris, d'opprobre et de haine. C'est "le lieu de géhenne", "la Grande Douleur", "la Grande Injustice", "la Grande Plainte",... les "ténèbres", la "nuit", "la Grande Nuit pourpre", (il faudrait presque dire, le temps de la grande noirceur).

C'est la Grande Mesquinerie haïtienne. C'est le déroulement sans fin et de toujours des phases émouvantes du grand drame né d'une faute historique. (SA 62)

On se croirait presque dans le temps primitif (*Urzeit*) des grands mythes d'origine.

Duvalier utilise à l'excès l'adjectif "Grande" comme s'il tentait inconsciemment d'élargir une expérience individuelle à une dimension universelle, dramatique : c'est le ressentiment personnel d'Abderrahman (pseudonyme de Duvalier) mais qu'il sent être partagé par tout un peuple, par toute la "théorie des refoulés (SA 107).

Et nous autres encore qui avons 40 ans, que de MISE-RES et de SOUFFRANCES nous connûmes de 1926 au Mouvement de Janvier 1946. Depuis notre plus tendre enfance, la privation nous était familière parce qu'appartenant à la brave classe moyenne... Ce sont plusieurs générations d'hommes, comprenant aujourd'hui plus de morts que de vivants, qui empruntent notre voix pour présenter leur cahier de charge. (SA 106)

Moi, Abderrahman, qui écris ces lignes, je regarde passer toute la théorie de ces éternels sacrifiés... Et ces soupirs demeureront constamment en moi, pour la perpétuation dans le Temps, du souvenir de la Grande Douleur d'une classe de gens tenus au rancart, mais ardents, intéressants, héroïques et "héritiers de la gloire immarcescible d'être des hommes" (SA 59)

La cause du "refoulement systématique" (ED 358), au sujet de laquelle l'auteur a parlé d'une "faute historique"... (originelle ?), n'est pas claire. Le facteur racial, disons mieux, la couleur de la peau semble cependant constituer un facteur déterminant de cette malédiction qui définit à ses yeux le prolétariat.

b) le Messie souffrant

De ce peuple humilié surgit un Souffrant qui "cristallise", "symbolise", "représente", "incarne", "interprète" les aspirations de la masse impuissante. Ce Leader conscient des espoirs qu'il représente, devient "le plus haut exposant du processus d'emblématisation et de symbolisation des aspirations et des traditions de toute une classe d'hommes" (ED 322). Il est la "synthèse personnelle" des angoisses et des espérances de la classe méprisée. Il "jaillit de la Matrice de la Race" (ED 324). En lui, "un troupeau d'hommes est parvenu à la conscience de classe" (ED 325). Le phénomène se reproduit d'ailleurs régulièrement dans l'Histoire, de l'émergence de ces Leaders "qui, dans leur équation personnelle, synthétise la conscience de cette collectivité" (ED 324).

Il devait jaillir de la Grande Douleur des Ateliers (baraquements d'esclaves) des personnalités, qui, vivante

cristallisation des souffrances séculaires des esclaves, incarnèrent leur soif de vengeance et de justice, c'est ainsi qu'apparurent sur la scène politique de Saint-Domingue un Mackandal et un Toussaint Louverture que le destin avait désignés pour être les Martyrs de la Régénération de leur Classe. (ED 321)

À chaque époque, un homme "vient" (SA 57) qui pense pour la masse (ED 324) et entreprend les réformes nécessaires pour son mieux-être. "La moisson a toujours fait surgir, aux grandes époques de notre histoire, des hommes pour dominer de toute la puissance de leur talent la communauté haïtienne" (SA 81). Le 12 juillet 1934, dans *L'action nationale*, Duvalier exprime cette espérance messianique en titrant son article : "Un homme viendra..." (SA 57).

c) la rédemption

Le messie est "choisi", "élu" pour un destin de "libération" (BR 73). Qu'un "Fils authentique des masses paysannes" (SA 107) arrive au pouvoir, obtienne audience auprès des plus hautes Sociétés Savantes d'Europe et d'Amérique (SA 107), voilà qui de soi engage le processus de "la rédemption des masses" (BR 103). Le Leader est "en instance de rédemption" (SA 23) dans la mesure où il représente honorablement les intérêts de la classe dominée. C'est le fait qu'un homme ait souffert les angoisses, les misères décrites plus haut, c'est le fait qu'il soit "fils du peuple", "fils d'esclave" (SA 76), prolétaire, un "Fils authentique des masses paysannes" (SA 107), qui l'habilite à accomplir la grande oeuvre de "Réhabilitation" de "Réparation" et de "Réconciliation" qui constitue la "Rédemption".

Le destin du messie n'est pas de tout repos. C'est un "calvaire" qu'il doit gravir. C'est à "une vie d'apostolat de sacrifices" (ML 319) qu'il se consacre. "À l'instar de l'Homme-Dieu qui vint en ce monde pour le sauver, l'Homme-Drapeau que vous avez choisi accepte le sacrifice de sa vie pour le bien-être matériel et spirituel de ses concitoyens".¹² Comme le Bon Pasteur, Duvalier porte sur ses épaules tout le pays infirme. Il apporte le salut universel, il est le salut :

Chef du Gouvernement du 22 octobre 1957, ma responsabilité, vous criais-je, est de vous rendre tous à l'éminente dignité de la personne humaine ; ma responsabilité est de rendre mon pays à la paix, à la

12. "Discours devant les syndicats des débardeurs des Cayes", cité par *Le Monde* (24 avril 1971).

prospérité et à la grandeur, en fonction de ses origines historiques ; ma responsabilité est de réconcilier la nation avec elle-même ; de vous réconcilier avec la vérité de votre histoire. De toutes ces responsabilités j'ai fait ma mission au service de mon peuple, ma seule raison de vivre. Ces responsabilités sont la source intarissable et l'aliment inépuisable de ma mission historique qui, ne déviant pas d'un cran, est de reconstituer et d'organiser l'économie en remettant la nation au travail conscient et productif ; de donner à manger à ce peuple qui a faim ; de le sortir de l'analphabétisme ; de l'éduquer ; de lui donner la santé ; de lui assurer un niveau de vie acceptable et digne de l'humain dans un logement propre. Ma mission est de vous conduire sur toutes les routes des réparations nécessaires depuis plus d'un siècle et demi, Haïtiens, mes frères. (ML 312-313)

Quel vaste programme pour un seul homme... s'il n'est qu'un homme ! Mais dans l'introduction aux *Souvenirs d'autrefois*, W. Préal compare la mission de Duvalier (il parle de son règne... éternel !) à l'action du "Christ pour le monde" (SA 8).

Mais en quoi consiste cette tâche de rédemption ? Il y a tout d'abord ce qu'on pourrait appeler un honneur lavé, lorsqu'un des "anciens refoulés" connaît la gloire et fait la preuve que la tare n'est pas originelle ni pour toujours. Ensuite, il peut accomplir le geste d'abaissement vers les petits — en théologie, cet abaissement de la divinité vers l'homme, dans l'humanité, s'appelle la kénose —, que Duvalier a exprimé souvent par la fameuse phrase de Déroulède : "Celui qui est en haut se penche pour soutenir celui qui est en bas".

Durant vingt-cinq années de ma meilleure jeunesse j'ai travaillé à conquérir votre estime et votre affection ; vingt-cinq ans durant, *je me suis penché* sur vos misères physiques, spirituelles et morales et me suis appliqué à les soulager. Je les ai portées comme un sceau indélébile sur mon coeur, dans ma chair, sur mon âme, dans mes pensées. (ML 313-314)

Cette "soudure", cette solidarité entre la masse et son Leader que l'intelligence et la prise du pouvoir ont élevé dans la gloire, la sauve, parce que, ce Leader prendra en mains son destin et changera son sort. C'est d'ailleurs grâce au Leader qui concrétise ses aspirations et intérêts que la masse prend conscience de classe : le Sauveur pense classe, et de ce fait, sauve la classe, et cela il le fait seul.

Il était providentiel que Toussaint Louverture pensât CLASSE et qu'il parvint, après tant de luttes, à réaliser... Et jusqu'à l'heure qu'il est, à ce moment de notre existence de peuple déjà chargée d'histoire, surgira-t-il un de ces hommes puissants par l'esprit et la volonté pour penser d'abord CLASSE et rétablir l'équilibre rompu depuis 1915 et enfin réorienter notre Pays dans la ligne de sa spiritualité ? (ED 327)

Dans cette tâche de rédemption, le Leader sauve la masse dans la juste mesure où il est représentatif de cette masse et que lui, le premier, brise le cercle infernal et angoissant tracé par les préjugés de l'élite mulâtre.

2. — LA PARTICIPATION

Un deuxième axe du mysticisme de Duvalier fut obtenu par le flair, sans passer par aucun type d'analyse de contenu précis. La simple récurrence de certains termes comme *aïeux, dieux protecteurs, morts, âme, âme collective, personnalité collective* nous fournit l'intuition que Duvalier "pensait avec" le schème de la participation que Lévy-Bruhl avait si bien décrit comme une des caractéristiques de la pensée primitive. Nous proposons ici succinctement la structure de concepts qui correspond chez lui à ce schème de la participation et qui pourrait servir de grille heuristique pour une vérification de type vertical comme nous en avons utilisée dans les deux cas qui précèdent. Deux grands thèmes définissent la pensée participante chez Duvalier.

a) la relation de l'élite aux dieux de sa race

Il est envoyé par eux, il est la réincarnation de l'action rédemptrice des aïeux. "Voix des dieux de ma race, voix tyrannique et troublante... Que de fois n'ai-je senti sourdre en moi vos appels lancés du plus lointain des âges ?" (SA 43) "Les aïeux nous le commandent", dit-il pour garantir son action. Il n'agit pas seulement sous "le grand Soleil de Dieu" (BR 154) mais il se meut continuellement dans le monde fluide et mystérieux qu'habitent les "Mânes des aïeux" (ED 392). Il s'agit peut-être parfois d'une simple hyperbole poétique :

Je m'en vais retourner, avec des sanglots dans la voix,
vers ce que fut mon royaume du Baguirmi. Dans cette
Afrique mystérieuse, à travers les hautes herbes. De-
vant la sauvage grandeur de nos fleuves. Ou à travers
les demeures royales abandonnées : seul souvenir de
la splendeur aujourd'hui oubliée de mes ancêtres. Je
veux revoir les inscriptions gravées sur les pierres tom-

bales de toutes ces demeures recouvertes peut-être de plantes sauvages... (SA 63)

Mais la plupart du temps, c'est à une expérience mystique qu'il se réfère. Les morts sont pour lui "des prolongements de Patries" (BR 54) et bien vivants : Ils sont avec lui. Voici en quels termes Duvalier accueille Haïlé Sélassié, empereur d'Éthiopie :

Ce sont les forces mystiques du continent africain, le continent de la sagesse, de l'humanisme et de l'espoir, ce sont les forces mystiques de ce continent qui nous ont réunis ce soir et mis l'un en face de l'autre comme l'Exemple, le Témoignage et l'Enseignement... (ML 341)

Il félicite Mesmin Gabriel d'être spiritualiste, c'est-à-dire de "proclamer la survie de l'âme, en divinisant l'esprit des Ancêtres" (ED 904). Il ne cache pas son attitude face aux "mystères de la tradition vaudoo", car *"l'exigence est de croire, de servir¹³ ou, plus généralement de s'initier¹⁴ pour être dans la condition de la connaissance"* (ED 904).

b) la relation de l'élite à son peuple

Il est l'âme de son peuple : "je sens en moi toute l'âme de la masse, soubassement de toute communauté" (SA 59). Parlant du grand corps de la nation, il affirme :

Ce corps n'a qu'une âme : Duvalier, ne connaît qu'un seul Chef : Duvalier, ne lutte que pour un seul destin : Duvalier au pouvoir. (ML 324)

Dans son discours de prestation de serment devant la Chambre le 22 mai 1961, il affirme avec une assurance pathétique :

Si dans votre intuition profonde, vous avez senti que j'étais vous et que vous étiez moi ; si vous avez compris la nécessité d'identifier mon destin révolutionnaire à votre destin de conquête du "plus-être" ou du plus-humain ; si de cette symbiose vous avez fait votre puis-

13. Chez nous, le terme **servir** est une expression consacrée pour désigner la pratique du vaudou : on "sert" les loas, le "service" des loas... Cette phrase est en capitales dans le texte de Duvalier.

14. Duvalier aime utiliser le mot **initiation** : il dit avoir été "initié aux mystères par le divin Almani" (SA 43) (?). En termes voilés, il laisse entendre qu'il s'est détourné, à un moment donné, de la foi de son enfance, i.e. des "dieux blancs" ("éternels ennemis de ma race") (SA 43) et qu'il aurait entrepris un pèlerinage à travers la mystique du Moyen Orient (La Mecque, Soleïman, Sidi Yahia, etc...)

sance de combat . . . , si de toutes vos aspirations réunies en moi vous faites vos raisons d'agir et vos motifs d'espérer ; que ne puis-je m'écrier en cette minute solennelle : j'ai conquis mon peuple. (ML 314)

La symbiose entre le Leader et son peuple est exprimée ailleurs comme suit :

Quand, à la fin d'une journée de labeur parsemée d'a-mertumes refoulées, de satisfactions rarement ressenties, je gagne ma retraite inviolée aux côtés de ma courageuse compagne, je sens pulser en moi le coeur de cette nation haïtienne. Je recense les actes accomplis, le chemin parcouru . . . Je sens monter vers moi le cri d'une classe d'hommes refoulée, niée, bafouée, d'une nation vilipendée, trahie par ses fils, torturée dans ses aspirations. Et je me tourne vers vous, peuple de mon pays, et c'est en vous que je puise le regain d'énergie nécessaire dans une communion intime de ma pensée avec la vôtre. (ML 323)

Cette consubstantialité du Leader et de son peuple définit la *personnalité corporative* et l'amène à parler d'une "âme" nationale et haïtienne, d'une "personnalité collective" (BR 63, 65).

Dans la vision mystique de l'auteur, l'individuel et le collectif ne se pensent plus comme des catégories qui s'opposent mais comme des modalités d'une réalité infinie qui les dépasse :

Cette spiritualité doit considérer l'homme collectif comme elle considère l'homme individuel, comme une forme d'âme de l'infini, une âme collective innombrablement incarnée sur la Terre pour s'accomplir divinement dans la diversité de ses relations et la multitude de ses activités. (ED 905)

Nous rejoignons véritablement ici "l'expérience mystique" des primitifs dont parlait Lévy-Bruhl, dans laquelle la catégorie affective du surnaturel fait éclater les cadres ordinaires de notre logique et manifeste une perception du réel qui surprend notre entendement soucieux d'idées claires sinon de concepts construits.

CONCLUSION

Nous aimerions souligner avant de finir que les résultats de notre analyse de contenu confirment les conclusions de la conception althussérienne de l'idéologie — dont nous re-

produisons les articulations principales dans notre appendice théorique. Dans cette conclusion, provisoire et hâtive, nous insisterons surtout sur la fonction de l'idéologie religieuse telle qu'elle nous est apparue à travers le vocabulaire de Duvalier.¹⁵

1. — L'idéologie moralise toujours pour cacher ce que la classe dominante a intérêt à ne pas mettre à jour. Nous avons pu montrer le voilement du politique chez Duvalier par un discours moralisant. Au niveau de la stricte analyse de contenu — anticipant par là les résultats que nous fournirait une analyse de classe —, nous avons démasqué ceux à qui cette occultation profitait : une fraction de la petite-bourgeoisie... et la classe dominante.

2. — Les individus, dans la thématique messianique, sont *interpellés* comme sujets. Ils se sentent "*reconnus*" dans ce qui au niveau de l'affectivité les circonscrit au plus intime d'eux-mêmes : *le ressentiment* pour toutes les angoisses, les douleurs, les humiliations subies tant à cause de leur pauvreté que de leur couleur. Cette seule reconnaissance leur est déjà infiniment réconfortante. Elle est extrêmement significative cette phrase d'Abderrahman : "Je m'en vais bercer d'un peu d'harmonie et de chansons tous ces marmots nègres, mes frères, et qui n'ont connu que la Grande Douleur" (SA 64). Duvalier a véritablement exprimé une "parole" en qui une fraction de la masse... et surtout de la petite-bourgeoisie pauvre et humiliée se reconnaît et qu'elle pourrait signer en "je".

3. — Ils se reconnaissent *dans le Leader* qui fut un des leurs et qui, maintenant, est sorti de la condition d'origine. Cette médiation, que Althusser nomme la "structure spéculaire" de l'idéologie religieuse (parce que les sujets se retrouvent dans le Sujet comme dans un *miroir*) est extrêmement dangereuse : car les sujets s'en remettent au Sujet, en l'occurrence au Leader, pour opérer leur salut. Nous avons vu, à plusieurs reprises, quel élitisme, quelle politique conservatrice se cachaient derrière les grands mots de "libération" ou de "rédemption des masses". Le mode d'interpellation est de plus assez différent suivant que le discours duvaliérien s'adresse à la grande masse ou qu'il soit lu par les

15. Nous insistons à dire que ce n'est là qu'une tentative, à vrai dire, hasardeuse. Nous nous inspirons du séduisant essai d'Althusser avec l'idéologie chrétienne (L. Althusser, "Idéologie et appareils idéologiques d'Etat" *La pensée* no 151 (1970) pp. 33-36) dont nous apprécions la démarche globale mais qui appelle de notre part des réserves de détail assez importantes.

représentants de la "brave classe moyenne" (ED 312)... "Puisque le Salut ne peut venir que du sommet, par la formation scientifique et caractérielle, par la sélection rigoureuse de véritables élites..." (ED 311) ! Bref, le messianisme que nous avons décrit exprime l'idéologie élitiste et intéressée d'une fraction de la classe moyenne. Il n'était pas de notre intention de faire une analyse sociologique qui brosse le contexte, l'arrière-fond de cette oeuvre. Mais il est évident que cette production (tant littéraire qu'idéologique) coïncide avec l'émergence d'une "classe moyenne" jusque-là quasi inexistante. L'idéologie que nous étudions sert d'appareil justificatif aux revendications de cette nouvelle classe.

4. — La structure de participation semble ne point pouvoir rentrer dans le schéma d'explication d'Althusser, car elle paraît faire fi de la catégorie du sujet, constitutive de toute idéologie. C'est elle cependant qui interpelle les individus comme sujets, pour les faire communier au destin du Leader, aux aïeux, aux morts. Elle leur demande par ailleurs de se perdre comme sujet, dans le "grand Tout" où rien ne se distingue de rien mais où tout est divin. Cet état suprême d'indistinction anesthésie tous les problèmes¹⁶, et surtout supprime la nécessité de toute intervention des sujets en travers de l'ordre des choses. La vision panthéiste de la réalité demande aux sujets d'entrer dans une acceptation radicale de l'état de choses existant comme étant ce qui doit être¹⁷.

16. Y compris les problèmes théologiques qui continuent à se poser à une conscience chrétienne quand son intelligence affronte un Dieu personnel, ou la Trinité.

17. Dans notre foi personnelle, et c'est par là que nous croyons que la critique d'Althusser ne mord pas sur la foi chrétienne bien comprise, Dieu est bien le Sujet qui interpelle les sujets... Cependant ce Sujet n'est pas l'Ordre, la Loi, mai l'**Instance critique** de tout ce qui est, l'**Absolu qui remet en question** le relatif au lieu de le fonder en droit, la Liberté d'un Vivant qui suscite la nôtre, le Jaillissement d'un Acte inépuisable qui fonde non pas l'immutabilité des institutions mais l'irréductibilité du Devenir de toutes choses. C'est pourquoi, tout en reconnaissant le danger que la **Religion** masque un processus d'assujettissement des sujets au Sujet-Ordre, nous restons persuadés que notre **foi** fonde et libère en nous un dynamisme qui n'accepte aucunement l'ordre existant des choses (**das Bestehende**) comme sacré, un dynamisme qui nous rend véritablement co-créateur dans la mesure où d'une part nous pouvons participer activement à la production matérielle (économique) et au devenir politique du monde, d'autre part où nous pouvons donner un sens, une signification à ce qui advient, où nous pouvons créer un ordre nouveau des choses, donner dans la marche de l'Histoire notre petit coup de pouce personnel qui orientera (si peu que rien mais tout de même !) le Devenir Total. (Cf. **K. Lévêque** : "De la théologie politique à la théologie de la révolution". **rères du Monde** no 64, 2, 1970, pp. 26-40).

Pour ce type de conscience religieuse, les choses sont ce qu'elles doivent être... l'ordre actuel des choses est L'ORDRE des choses, qui s'identifie au Logos. Le tout premier point où cet assujettissement se vérifie dans le cas qui nous occupe est la *garantie* que Duvalier reçoit des dieux aux yeux de la population. Et derrière Duvalier, les manoeuvres de la "brave classe moyenne"... Bref, la reproduction des rapports de production est assurée.

L'analyse de contenu que nous avons effectuée a fait émerger une structure latente de mysticisme qui renvoie certainement à une aliénation de la conscience même de l'auteur. Son discours est idéologique à la fois parce qu'il reflète une conscience mystifiée et parce qu'il justifie une politique foncièrement traditionaliste et réactionnaire. En effet, le messianisme hypostasie la volonté de changement dans la personne du Leader et ne conçoit le rôle des masses que passif : le peuple ne doit même pas avoir de prétentions égalitaires, il doit se laisser sauver par celui qui détient l'autorité. Il en est de même des conceptions obscurantistes impliquées dans le schème de la participation. Enfin, il est évident que l'évacuation politique au bénéfice du moralisme constitue une ruse idéologique qui met à couvert le jeu politique de la classe dominante et de la nouvelle élite (constituée d'une fraction de la petite bourgeoisie).

Quelle inflation idéologique dans une oeuvre qui affiche par ailleurs (avec une naïveté qui fait parfois sourire) tant de prétention scientifique ! C'est que l'idéal scientifique dont se prévaut Duvalier vient en droite ligne d'Auguste Comte. Nous retrouvons en effet chez lui, en plus de références explicites au père du positivisme, un vocabulaire commun ("la physique sociale"), une intuition commune (la "reconstruction", la "restauration" de l'ordre ancien), une problématique commune (trouver une solution rationnelle aux problèmes moraux, car la crise politique est une crise morale) et une finalité commune (l'instauration d'une religion positive, du véritable mysticisme). Il n'est donc pas étonnant que, comme Auguste Comte, derrière le paravent d'un intérêt scientifique pour les phénomènes sociaux (songeons au Directeur de l'École d'Ethnologie), Duvalier se révèle beaucoup plus comme le Pontife, le Grand-Prêtre d'une nouvelle religion à la fois traditionnelle (la voix des ancêtres) et positive.¹⁸

18. Il connaît et cite aussi Durkheim (par ex. ED. 376) et nous savons comment l'Ecole Sociologique Française à ses débuts était loin d'avoir libéré la recherche scientifique d'un certain nombre de postulats spiritualistes.

Son originalité fut cependant, après la formulation de cette idéologie, de s'être révélé dans la pratique un "Prince" extraordinairement lucide et rusé et d'avoir su transposer ses "conclusions d'ordre politico-social dans la glaise du réel" (ED 314) comme il en émettait le souhait et la nécessité en 1948 ! Qu'on ne soit pas d'accord avec le contenu mystificateur de cette pensée politique, il n'en faut pas moins reconnaître qu'elle exprimait à sa manière des contradictions réelles de la structure de classe d'Haïti, et qu'à ce titre elle mérite toute notre attention. Nous pensons, et nous l'avons justifié en montrant toute l'importance du niveau idéologique, que les hommes politiques haïtiens devront étudier attentivement ces "40 ans de doctrine et ces 14 ans de révolution" (pour paraphraser le sous-titre que Duvalier donne à son *Bréviaire*) s'ils veulent approfondir la réalité politique haïtienne.

* Professeur de philosophie au CEGEP de St-Laurent, Montréal.

APPENDICE THÉORIQUE SUR L'IDÉOLOGIE

Dans la conception althussérienne *, l'idéologie comme système de représentation n'est "pas une aberration ou une excroissance contingente de l'histoire : elle est une structure inhérente à la vie historique des sociétés" (PMx 239) En ce sens, l'idéologie n'a pas d'histoire. Sa structure et son fonctionnement en font une réalité omni-historique, omni-présente, transhistorique, "immuable en sa forme dans toute l'étendue de l'histoire" (AIE 23)

Je reprendrai mot pour mot l'expression de Freud, et j'écrirai **l'idéologie est éternelle**, tout comme l'inconscient. Et j'ajouterai que ce rapprochement me paraît théoriquement justifié par le fait que l'éternité de l'inconscient n'est pas sans rapport avec l'éternité de l'idéologie en général. (AIE 23-24)

Ceci nous amène à la proposition suivante que l'idéologie n'appartient pas, au contraire de ce qu'on pense souvent, à la région "conscience". Même lorsqu'elle se présente sous la forme réfléchie d'une doctrine, d'une philosophie, elle est profondément **inconsciente**. L'idéologie, ce sont les idées qui ne sont pensées par personne et qui sont vécues par tout le monde :

L'idéologie est bien un système de représentation : mais ces représentations n'ont la plupart du temps rien à voir avec la "conscience" : elles sont la plupart du temps des images, parfois des concepts, mais c'est avant tout comme **structures** qu'elles s'imposent à l'immense majorité des hommes, sans passer par leur "conscience". (PMx 239-240)

Une autre caractéristique de l'idéologie qu'on oublie de mentionner est qu'elle constitue en même temps qu'une déformation de la réalité une allusion à la réalité. Il ne s'agit que de savoir l'"interpréter" pour y lire, par-delà la représentation imaginaire du monde, la réalité même de ce monde. L'idéologie est à la fois **illusion** et **allusion** par rapport au réel.

Dans l'idéologie, les hommes se représentent sous une forme imaginaire leurs conditions d'existence réelle. Ou plus précisément,

ce n'est pas leurs conditions d'existence réelles, leur monde réel, que les hommes se représentent dans l'idéologie, mais c'est avant tout leur rapport à ces conditions d'existence qui leur est représenté. C'est ce rapport qui est au centre de toute représentation idéologique, donc imaginaire du monde réel. (AIE 25)

L'idéologie concerne "le rapport **vécu** des hommes au monde". Ce rapport est "vécu", i.e. inconscient, même quand il paraît sous la forme de contenu de conscience. Il est un rapport au second degré, un rapport de rapports :

* Cf. Louis Althusser, **Pour Marx**, Maspéro, Paris, 1965. Les deux derniers articles surtout sont consacrés à l'idéologie. Sigle utilisé = PMx. Et du même auteur, "Idéologie et appareils idéologiques d'État", **La Pensée**, no 151 (juin 1970), pp. 3-38. Sigle utilisé = AIE.

Dans l'idéologie, les hommes expriment, en effet, non pas leurs rapports à leurs conditions d'existence, mais **la façon** dont ils vivent leur rapport à leurs conditions d'existence : ce qui suppose à la fois rapport réel et rapport "vécu", "imaginaire"... Dans l'idéologie, le rapport réel est inévitablement investi dans le rapport imaginaire : rapport qui **exprime** plus une **volonté** (conservatrice, conformiste, réformiste ou révolutionnaire), voire une espérance ou une nostalgie, qu'il ne décrit une réalité. (PMx 240)

Un des apports originaux du dernier article de Althusser est la finalité qu'il attribue à l'idéologie, qui est d'aider l'individu à se percevoir comme sujet. L'idéologie **interpelle** les individus concrets en sujets concrets, leur permettant d'échapper à l'anonymité abstraite et morte à laquelle ils seraient sans cela condamnés.

... l'idéologie "agit" ou "fonctionne" de telle sorte qu'elle... transforme" les individus en sujets (elle les transforme tous) par cette opération très précise que nous appelons l'**interpellation**, qu'on peut se représenter sur le type même de la plus banale interpellation policière (ou non) de tous les jours : "Hé, vous, là-bas !" ... C'est une seule et même chose que l'existence de l'idéologie et l'interpellation des individus en sujets". (AIE 31-32)

Ce qui rend l'idéologie inévitable, "éternelle", c'est que "les individus sont toujours-déjà des sujets" (AIE 32), et que c'est par abstraction qu'ils s'efforcent de ne pas en tenir compte et d'atteindre à une définition d'eux-mêmes qui ne soit point idéologique, qui n'utilise point la catégorie du sujet. Ce qui revient à dire que le marxiste le plus rigoureux tout spinoziste qu'il soit à la manière d'Althusser — vit "spontanément" ou "naturellement" dans l'idéologie, au sens où Althusser déclare que "l'homme est par nature un animal idéologique" (AIE 29). Il ne peut absolument pas se contenter de définir l'homme comme "l'ensemble des rapports sociaux". Il connaît la séduction de l'art et de la philosophie, l'utilité du droit, le besoin d'une morale, d'un idéal "humaniste" et peut-être même parfois d'une religion.

Le concept althussérien d'idéologie est antithétique du concept de science. Le discours scientifique "est par définition un discours sans sujet, il n'y a de 'Sujet de la science' que dans une idéologie de la science" (AIE 29-30). L'attitude scientifique exige donc une attitude politique vis-à-vis de l'humanisme, de l'idéologie — "politique qui peut être soit le refus, soit la critique, soit l'emploi, soit le soutien, soit le développement, soit le renouvellement humaniste des formes actuelles de l'idéologie dans le domaine éthico-politique" (PMx 237-238) —, mais surtout une mise à distance du réflexe idéologique, c'est-à-dire de la catégorie du sujet durant la démarche proprement scientifique. Sans l'**épochè** méthodologiquement appliquée par rapport au sujet, il n'y a pas de science possible : c'est ce que Althusser appelle l'anti-humanisme théorique.

C'est ici que nous retrouvons le caractère **pernicieux** qui définit d'ordinaire l'idéologie. S'il y a dans l'idéologie, comme nous venons de le voir, une surdétermination du réel par l'imaginaire, ceci ne constitue pas seulement une sorte d'infirmité ou de perversion innocente de la connaissance, mais avant tout la possibilité que ce discours partiellement vrai et

partiellement faux soit utilisé dans la lutte des classes comme une arme entre les mains de la classe dominante. En effet, la bourgeoisie dispose des moyens de production matérielle et de ce fait aussi des moyens de production spirituelle. L'idéologie dominante est donc toujours l'idéologie de la classe dominante. Et la fonction de l'idéologie de classe est plus complexe qu'on ne le pense. Elle ne sert pas seulement à la bourgeoisie "à dominer la classe exploitée, mais aussi à **se constituer en classe dominante** elle-même, en lui faisant accepter comme réel et justifié son rapport vécu au monde" (PMx 242). Fondamentalement, l'idéologie assure à son niveau spécifique (la superstructure) la REPRODUCTION des rapports de production, c'est-à-dire qu'elle assure la permanence et la reproduction d'une "qualification" déterminée de la forme de travail afin de faire fonctionner le système. La morale, la religion, l'École forment, produisent, reproduisent le juste type d'exploités (les prolétaires), d'exploiteurs (les capitalistes), d'auxiliaires de l'exploitation (les cadres) et d'idéologues (les fonctionnaires : éducateurs, prêtres, écrivains, etc.) qui, consciencieusement, feront marcher le système.

Avant de clore cette élaboration théorique, nous voudrions insister sur deux points capitaux qui rejoignent notre précédente étude. Premièrement, la dénonciation d'un traitement idéologique de la réalité ne veut pas absolument pas dire que l'instance idéologique ne soit point à nos yeux importante, loin de là. Comme le dit Althusser, les individus sont toujours-déjà des sujets... Beaucoup de marxistes voient la réalité sous deux dimensions : l'économique, c'est-à-dire la structure latente qui en dernière instance détermine tout le processus historique, et la politique qui est le phénomène de surface, le jeu de scène truqué, avec des acteurs, des actions, des événements. La réalité est moins simple, moins moniste. Et la complexité du réel est déterminée à la fois par l'économique, le politique et ... l'idéologique (l'instance oubliée qui est souvent synonyme simplement de propagande, i.e. de mensonges tactiques ou de vulgarisation). Le niveau idéologique, qui recouvre toute la production artistique, philosophique, morale et religieuse, a souvent été négligé dans la pratique révolutionnaire. Et le prix de cette méconnaissance est plus élevé qu'on ne le pense.

Le deuxième point sur lequel nous attirons l'attention est corrélatif au premier. L'idéologie est illusion et allusion de la réalité. Ce qui veut dire que le traitement idéologique de la réalité haïtienne par Duvalier met souvent le doigt sur des problèmes réels.

L'originalité radicale du régime duvaliériste tient au fait que, pour la première fois peut-être dans l'histoire du pays, les problèmes de la vie haïtienne, les véritables antagonismes de classes, sont apparus sous leur vrai jour. Paradoxalement, le duvaliérisme rassemble en lui-même toutes les contradictions du pays et les porte à leur point extrême d'aboutissement : Duvalier est le "fou" de notre histoire... le duvaliérisme tente la résolution des problèmes du pays, mais sous un mode mystificateur. (Nouvelle Optique vol. I, no 2-3, p. 35)

La préoccupation même de Duvalier pour les problèmes idéologiques (l'identité culturelle, le problème de couleur) manifeste un souci, un sérieux devant le réel, que l'approche marxiste devra embrasser si elle se veut vraiment "une analyse concrète de la réalité concrète".

GUY PIERRE

BILAN ÉCONOMIQUE DUVALIÉRISME

Dès le mois de juin 1970, le président Duvalier développe une grande campagne de propagande sur les récentes réalisations économiques et sociales de son gouvernement. La presse haïtienne présente ces réalisations sous le titre : **PLAN D'ACTION ÉCONOMIQUE ET SOCIALE**. "Les nouvelles initiatives prises par le gouvernement haïtien sur le plan économique et financier commencent déjà à produire des résultats positifs", lit-on dans le *Nouveau Monde* du 12 juin 1970.

Le même rapporteur ajoute : "L'économie haïtienne, après avoir subi de sérieux revers, amorce depuis quelque temps une brillante reprise..."

En 1969, grâce à la mise en oeuvre du Plan d'Action économique et sociale et sous l'effet cumulatif d'autres mesures et aménagements pris antérieurement, le taux d'accroissement du produit intérieur brut s'est relevé approximativement de faire une guerre de statistiques. Ce qui importe, c'est la dy-

Le facteur qui a le plus contribué au redressement de la situation est surtout l'augmentation totale des exportations... Le redressement de l'économie haïtienne se reflète dans une nette amélioration des devises de la BNRH (banque nationale de la République d'Haïti). En effet le déficit de la balance de paiements était de l'ordre de trois millions de dollars (15.000.000 de gourdes) ; il a été réduit de beaucoup et est tombé en 1969 à un demi-million de dollars. Une augmentation de 3% des exportations totales et de 15% dans les ren-

trées de devises dues en partie au relèvement du tourisme ont contribué à cette amélioration de la balance des paiements”.

Dans son discours du 2 janvier dernier, Duvalier confirme ces gloses. Pour une fois le gouvernement fonde sa propagande sur des données concrètes. Il serait donc peu probant de montrer la faillite du dictateur mégalomane en opposant à ces arguments d'autres chiffres pour l'année 1969.

En matière d'économie politique il n'est point question de faire une guerre de statistique. Ce qui importe, c'est la dynamique du système social, les relations de production et les relations de pays à pays. Partant de là, on peut prouver la *dépendance totale d'Haïti* en étudiant séparément : l'évolution du commerce extérieur, l'évolution du tourisme, la balance des paiements et la politique commerciale de l'État.

A — ÉVOLUTION DU COMMERCE EXTÉRIEUR

L'axe principal de l'économie haïtienne est le commerce extérieur. Suivant qu'il augmente ou diminue, les experts internationaux parlent de bon ou de mauvais signe. Se basant sur ce point de vue, les idéologues du gouvernement de Duvalier quettent les “bonnes années” pour spéculer sur le développement économique du pays. En fait le problème est beaucoup plus complexe. De 1957 à 1970, deux phénomènes méritent d'être soulignés. Premièrement la régression du commerce extérieur. Deuxièmement le contrôle des exportations haïtiennes par le capital étranger.

a) La régression du commerce extérieur.

Par rapport au début des années 50, le commerce extérieur d'Haïti a fortement diminué. Tandis que durant la période 1950-1956, il se chiffrait aux alentours de 90 millions de dollars, de 1957 à nos jours il oscille entre 75 et 80 millions de dollars, soit une diminution de 13%. Diverses raisons expliquent cette régression.

Premièrement la position spécifique d'Haïti sur le marché international. En raison de sa structure économique, Haïti se spécialise dans l'exportation de matières premières agricoles et minérales. Cependant l'économie haïtienne n'est pas intégrée au marché international dans son ensemble. Elle dépend quasi-exclusivement du marché américain (les U.S.A. absorbent 50% des exportations nationales et fournissent 70% des importations). La conséquence en est que le prix

des produits manufacturés reste quasiment stable, alors que le prix du café — principale denrée d'exportation du pays — baisse¹. En effet, de 1,16 dollar en 1957, le Kg de café est tombé à 0,72 dollar et à 64 centimes (0,64 dollar) en 1963². En même temps le volume de café vendu à l'étranger a été respectivement de : 17.500, 28.000, et 26.387 tonnes. Il en est de même du prix de cacao qui, de 1964 à 1965, est passé de 0,38 à 0,17 dollar, alors qu'au cours de cette période le volume exporté a plus que triplé, soit 477 tonnes en 1964, 11.727 tonnes en 1965³. Si l'on considère le coût des services, comme les frets et assurances, on peut dire que l'écart entre les produits nationaux et les biens de consommation provenant des U.S.A. est beaucoup plus important. On sait que les produits exportés sont facturés d'après "leur valeur au port d'embarquement, tandis qu'au total des valeurs importées s'incorporent, outre le coût, le règlement des assurances et du fret"¹. Or Haïti ne possède pas de flotte marchande. Ce qui renforce automatiquement la position des monopoles américains. Autrement dit, l'accroissement du coût des transports et des assurances bloque le développement du commerce extérieur. Rien que pour les années 1965 et 1966, on peut estimer, après déduction des dépenses au titre de tourisme, le déficit des services : frets et assurances, à 15 millions de dollars environ².

Deuxièmement la crise sociale. Depuis 1957, date de la prise du pouvoir par Duvalier, la crise sociale haïtienne connaît une nouvelle phase. La période "relativement stable" du gouvernement de Magloire, due aux effets du boom de 1950 et du maintien du prix du café, est révolue. La société haïtienne entre en crise. Parallèlement au mécontentement des masses populaires, il se produit un *bouleversement permanent* au sein des classes dirigeantes. Les différentes fractions de la classe des propriétaires fonciers entrent en lice. Comme toujours dans les périodes de crise, la question de couleur (noirs et mulâtres) rebondit. D'aucuns profitent de la montée de Duvalier pour éliminer leurs concurrents et renforcer, par conséquent, leur position politique. En revanche Duvalier écarte les plus entreprenants et chasse de l'armée les spécialistes du coup d'État ; il lui oppose une force complémentaire : *la milice*. Il facilite les principaux chefs des "ton-ton macoutes" — notamment les hauts fonctionnaires et les

1. CEPAL, Estudio economico de América Latina, 1964.

2. América en cifras, 1967.

3. América en cifras, 1967.

1. Jean Weiller, **La balance des paiements** (Que sais-je?).

2. CEPAL, Estudio Economico de América Latina, 1968.

ministres — à devenir propriétaires terriens, puis les élimine à leur tour. Ce "bouleversement permanent", joint à l'expropriation massive des paysans et à l'implantation de capitaux étrangers dans l'industrie minière, a de profondes répercussions sur l'ensemble de l'économie. Le tableau suivant montre

Tableau 1 : Évolution de la production agricole ³
(en milliers de tonnes)

Années :

1955 :	1960 :	1962 :	1963 :	1964 :	1965 :	1966 :	1967 :
409 :	255 :	354 :	318 :	330 :	345 :	279 :	300 :

la stagnation de la production agricole, secteur principal de l'économie haïtienne. Durant tout le gouvernement de Duvalier, elle n'a pas dépassé la moyenne de 300.000 tonnes ; elle a même régressé par rapport aux années antérieures. La chute de la production du café est encore plus significative étant donné la corrélation qui existe entre le prix de base et le quota annuel. Or, après l'année record 1958, Haïti n'arrive pas à livrer sur le marché international les 30.000 tonnes prévues. Depuis 1959, le rythme de diminution du volume du café exporté s'est accéléré. De 28.000 tonnes en 1960, il tombe à 26.387 en 1963 et à 22.654 en 1965. À en croire le *Nouveau Monde*, journal officieux du gouvernement, il serait de 16.500 tonnes pour l'année 1969-70. Ce qui se traduit automatiquement par une restriction du flux monétaire ¹. Les 19.500 tonnes, annoncées pompeusement par Duvalier pour l'exercice 1970-71, ne peuvent guère augmenter les recettes provenant du café, vu que les monopoles internationaux tendent à infléchir le cours mondial en fixant aux pays producteurs un contingent très élevé, soit 54.000.000 de sacs de 60 kilos ².

b) Contrôle des exportations haïtiennes.

Sous le gouvernement de Duvalier, les exportations haïtiennes sont tombées sous la domination quasi-totale du capital étranger. Pour montrer cela, il suffit de diviser l'ensemble des produits exportés en deux grands groupes. D'une part un premier groupe comprenait : le sisal, la canne à sucre, la

3. Boletín estadístico de América Latina, 1969 ; vol. 6, N° 1.

1. América en cifras, 1961 et 1967.

2. Le *Monde Diplomatique*, octobre 1970 (D'après le rapporteur, le Brésil, le plus gros exportateur mondial, pense que ce quota est trop élevé pour le maintien des prix).

viande, le cuivre et la bauxite. D'autre part un second groupe composé uniquement du café. Les produits du premier groupe sont des produits de type monopolistique. C'est-à-dire qu'ils sont fabriqués (ou extraits) et exportés par des monopoles étrangers, notamment nord-américains. Le poids de ce secteur capitaliste est considérable dans le commerce extérieur du pays. Le tableau 2 en donne une idée.

Tableau 2 : Part du groupe I dans les exportations totales ³ .											
Années: 1957: 1958: 1959: 1960: 1962: 1963: 1964: 1965: 1966:											
Groupe 1: 25,2: 15,2: 22,7: 23,3: 28,4: 43,1: 36,7: 31,1: 30,8:											

On voit que le capital étranger contrôle directement en moyenne plus de 30% des exportations nationales. Durant ces dernières années la main mise étrangère s'est renforcée. Brusquement Haïti exporte des pièces détachées, des vêtements, des équipements de base-ball, etc. Étant fabriqués par des industries étrangères, ces produits entrent d'emblée dans le présent groupe. Malheureusement on ne dispose pas de statistiques pour mesurer le poids de ces nouveaux produits dans la composition des exportations nationales. *Le Nouveau Monde* du 18 juin 1970 affirme que les exportations haïtiennes ont augmenté de 34% pour la dernière période. Mais cela "est dû notamment aux produits (balles de base-ball, pièces détachées etc.) des industries de réexportation qui ont augmenté de 23%", ajoute le rapporteur.

Quant au café qui constitue à lui seul le second groupe, sa part dans les exportations a beaucoup diminué. Jusqu'en 1958 son importance était considérable. Plus précisément il en représentait 74,5%. Avec l'implantation des industries à partir de 1959, il est tombé durant la période 1960-66 à 50%. À en croire Pierre-Charles, économiste haïtien, il serait à présent tombé à 40% environ.

Néanmoins la production du café reste la production fondamentale de l'économie haïtienne. Le budget du pays se fonde quasi-exclusivement sur ce secteur. Malgré ses délires sur "l'industrie moderne" ou "la civilisation presse-bouton", Duvalier admet ce fait. "Le budget de fonctionnement de l'exercice fiscal s'étendant du 1er octobre 1970 au 30 septembre 1971 soumis à l'étude et à la sanction de votre haute assemblée, honorables députés, a été préparé sur la base d'une

3. Amérique en chiffres, 1961 et 1967.

exportation de 325.000 sacs de café...”, dit-il ¹. Mais l’exportation du café ne se fait pas par l’intermédiaire de l’État haïtien. Elle est assurée par une clique de professionnels liés à la fois au capital commercial et à la propriété foncière. *Le Nouveau Monde* du 4 juin 1968 en donne une liste partielle. Ce qu’on note en premier lieu, c’est une très forte concentration dans ce secteur commercial. Sur 22 spéculateurs, quatre monopolisent plus de 50% des exportations du café. Certes il s’agit de données portant sur un mois seulement. Aussi il faut être prudent dans l’interprétation des résultats d’autant plus que les nouveaux arrivés dans ce secteur sont nombreux. Mais le phénomène de concentration est loin d’être conjoncturel. Depuis des dizaines d’années le marché du café est dominé par les maisons Géo Wiener et Co, Reinbold coffee, Usine à Mantèque et Masden export. Dans son numéro du 3 octobre dernier, le *Nouveau Monde* confirme à quelques différences près la prédominance de ces maisons. À noter qu’elles sont liées au capital étranger. Ce qui montre bien la tendance des monopoles internationaux à contrôler une part de plus en plus importante des exportations haïtiennes.

1. Bulletin de la Secrétaire d’État et de la Coordination, 21 août 1970.

B — LE TOURISME

La seconde caractéristique essentielle de l’économie haïtienne est le tourisme. Son importance dans l’économie nationale a pour cause fondamentale le bas niveau des forces productives. Selon Paul Moral, 20 à 25% du flux monétaire passent par ce secteur. Les idéologues “noiristes” (Piquion, Durand, U. Pierre-Louis et de Catalogne) font tout pour exalter “la vocation touristique d’Haïti”. Cependant sous le gouvernement de Duvalier, il convient de distinguer deux périodes dans l’évolution du tourisme : la première allant de 1957 à 1962, et la seconde de 1963 à 1969. Ces deux périodes reflètent la crise politique haïtienne. Elles nous permettent de déboucher sur la “mission de Rockefeller”, autrement dit d’étudier la dépendance du pays sous une autre forme.

a) Évolution du tourisme de 1957 à 1962.

En considérant le tableau suivant, on voit que de 1957 à

Tableau: Nombre d’entrées de 1957 à 1962 (en milliers)* ¹						
Années :	1957 :	1958 :	1959 :	1960 :	1961 :	1962 :
	60,3 :	58,0 :	67,0 :	85,8 :	85,4 :	86,4 :

1962 le nombre de "visiteurs" s'est accru. Mise à part l'année 1958, il a augmenté dans l'ensemble de 43%. Le solde touristique, selon les calculs des experts de la CEPAL, est positif. Par rapport au déficit du commerce extérieur, poste clé de la balance des paiements, le tourisme a donc eu au cours de cette période un effet correcteur très net. Rien qu'en 1961 et 1962 le solde touristique se chiffre à 9.200.000 dollars, alors que la balance commerciale accuse un déficit de 13.200.000 dollars¹. Près de 70% du déficit commercial sont ainsi comblés.

Comment peut-on expliquer cet effet correcteur du tourisme pendant ces six années ?

Les causes de l'augmentation du nombre d'entrées sont à la fois politiques et économiques. La crise sociale qui éclate au lendemain de la prise du pouvoir par Duvalier a des hauts et des bas. Malgré tout, le gouvernement a la situation en main et accélère l'épuration de l'armée. Le Département d'État fomenté des troubles avec modération, mais ne juge pas la situation catastrophique au point que la sécurité des "gringos" en serait menacée. Aussi "touristes et marines américains" visitent le pays en grand nombre. Sur le plan économique la situation est très complexe. Les recettes provenant du café baissent. Mais les hommes d'affaires américains défilent dans le pays. C'est l'époque où les monopoles internationaux se ruent sur les gisements miniers des pays "sous-développés". En moins de trois ans, deux grandes entreprises étrangères s'établissent dans le pays : la Reynolds Mining Corporation (bauxite) en 1958 ; la Sedren (cuivre) en 1960.

b) Évolution du tourisme de 1963 à 1969.

Toutefois durant la période 1963-69 la balance touristique montre une tendance déficitaire. Le nombre d'entrées a fortement régressé. De 86.400 en 1962, il tombe à 47.000 en 1963 et à 20.000 en 1965. L'annuaire de statistiques de l'OEA ne donne pas de chiffres exacts pour les années 1966 et 1967. En considérant les effets de l'ouverture de l'aéroport international, on peut l'estimer à 40.000 environ contre 56.000 en 1968¹. Cette régression, jointe à la *fuite accélérée* des patriotes haïtiens à l'étranger, se traduit par un solde négatif de la balance de voyages.

1. América en cifras (1961-1967) ; vol. Comercio exterior.

1. CONADEP, Bulletin No 2, 1er juillet 1969 ; Ministère des Finances.

Tableau 5 : Dépenses des voyageurs à l'intérieur et à l'extérieur du pays (en 1.000.000) * 2						
Années	1963	1964	1965	1966	1967	1968
À l'intérieur du pays (crédit)	2.1	4.3	7.2	8.3	10.5	22.4
À l'extérieur du pays (débit)	3.7	21.6	28.2	24.7	16.5	17.9
Solde	-1.6	-17.3	-21.0	-16.4	- 6.0	+ 4.5

Le tableau 5 indique qu'en cinq ans (1963-1967) le pays enregistre un déficit de 62.300.000 dollars. Cette hémorragie de devises culmine avec la dépréciation de la monnaie nationale. Tandis qu'officiellement il faut cinq gourdes pour un dollar, en 1966-68 les spéculateurs professionnels en exigent presque le double³.

La raison principale du déficit de la balance de voyages s'explique non pas par l'accroissement des dépenses à l'extérieur, mais par la *composition du tourisme*. En Haïti le flux monétaire provenant du secteur touristique varie avec le nombre d'américains. Autrement dit, leur part dans les "dépenses des voyageurs" est nettement plus importante que celle des autres visiteurs. De 1963 à 1966, Washington réduit son assistance financière à Haïti et accroit, en revanche, son aide matérielle morale aux exilés de New-York (principalement au groupe : le *Combattant haïtien*). Le nombre de visiteurs américains est contingenté. En moyenne on peut l'évaluer à 5.000 contre 18. à 20.000 en 1960. En dépit des fluctuations et de l'accroissement des dépenses internes en 1968, la politique de contingentement s'est poursuivie jusqu'au début de l'année 1969. Mais cette fois-ci pour d'autres motifs. Il s'agit de pressions politiques et économiques exercées sur Duvalier en vue de mater le mouvement communiste, qui à partir de 1967 attaque violemment les bases du régime semi-féodal et semi-colonial.

c) Rockefeller et l'évolution du tourisme haïtien.

Bien qu'il soit trop tôt pour le dire, la visite de Rockefeller semble marquer la fin de la politique de contingentement.

2. América en Cifras 1970, Vol. Commercio exterior.

3. On peut voir à ce sujet un article publié en 1968 dans Avant-Garde, organe théorique du P.E.P. (Parti d'Entente Populaire).

4. L'annuaire de statistiques indique : voyageurs venant des U.S.A. Cependant en raison de la tendance des Haïtiens à se fixer définitivement à New-York, (notamment à partir des années 62-63) nous les avons considérés comme des américains.

Disons que c'est le début d'une nouvelle période. Depuis son arrivée au pouvoir, le président Nixon entend soutenir tous les oppresseurs des peuples latino-américains et des pays d'Asie, d'Afrique et du Moyen-Orient. Or durant les événements de 68-69, Duvalier a exécuté les conseils de la C.I.A. en massacrant des dizaines de patriotes et de communistes. Tout laisse donc prévoir un reflux relativement important des touristes américains en Haïti. En d'autres termes la probabilité que la balance de voyageurs soit excédentaire est très forte. Le gouvernement travaille en ce sens. De multiples démarches sont entreprises après de nombreux gouvernements et hommes d'affaires étrangers (notamment américains, canadiens et français) en vue d'exploiter le site touristique du pays." Haïti, déclare Duvalier le 2 juillet 1969 au Gouverneur N. Rockefeller, pourrait être un grand terrain de repos, de loisir et de tourisme pour la classe moyenne américaine : proximité, beauté, tranquillité politique".

Le phénomène le plus intéressant est la pénétration du capital étranger dans le secteur touristique. *Le Nouveau Monde* du 25 septembre 1970 annonce la signature à Port-au-Prince d'un contrat "de construction du premier complexe hôtelier touristique Macaya I Port-Salut-sur-Mer". Le même commentateur ajoute que, grâce aux démarches "d'un groupe d'investisseurs canadiens" dont le Dr Gaston Tremblay (actuellement Maire de Beauport, Québec), la CTC Holding (chaîne touristique des Caraïbes) doit s'implanter en Haïti. Selon les milieux bien informés, Max Dominique, ambassadeur d'Haïti à Paris, aurait récemment signé un important contrat avec des hommes d'affaires français. Le contrat porterait sur l'exploitation touristique de l'île de la Gonave. Ce qui est sûr, c'est le jeu des hommes d'affaires américains. Avant d'investir dans le secteur touristique, ils exigent de Duvalier une forte garantie politique ou du moins un silence de cimetière et la construction d'un ensemble de travaux d'infrastructure : routes, ponts, etc.

C — LA BALANCE DE PAIEMENTS.

Souvent on se contente d'étudier la dépendance économique du pays du point de vue commercial et touristique. En considérant la balance de paiements on s'aperçoit que c'est une erreur. Le rattachement de l'économie nationale au système capitaliste international revêt d'autres caractères. On peut dans le cadre de ce chapitre en souligner deux. Premièrement l'émigration de la main d'œuvre haïtienne dans les

pays étrangers. Deuxièmement l'aide financière des organisations internationales ¹.

a) Restriction du déficit de la balance des transactions courantes et Émigration.

Les statistiques disponibles ne recouvrent pas les treize années du gouvernement de Duvalier. Toutefois le tableau 6 indique que, de 1960 à 1965, le déficit de la balance des tran-

Tableau 6 : Évolution de la balance des transactions courantes de 1960 à 1968 (en 1.000.000) *2.					
	1960	1965	1966	1967	1968(a)
Exportations de biens et services	54.4	44.9	42.4	41.1	44.6
Importations de biens et services	58.1	62.2	61.9	56.0	54.1
Transferts de capitaux	— 4.1	— 5.2	— 3.7	— 2.9	— 3.7
Dons courants	+ 2.6	+13.2	+12.9	+ 4.7	+10.0
SOLDE	— 5.2	—17.8	—10.3	— 4.6	— 3.2

sactions courantes s'est multiplié par 3,4, alors que de 1966 à 1968 il a diminué. À en croire les thuriféraires du pouvoir, il serait tombé en 1969 à 500.000 dollars. Ceci est fort possible. Mais la question n'est pas là. La baisse tendancielle du déficit de la balance des transactions courantes s'explique essentiellement par l'accroissement des dons courants. Cer-

1. Nous n'étudions pas ici le problème de rapatriements des capitaux étrangers. Nous pensons le faire dans un prochain article. Disons toutefois que les auteurs du dossier Haïti-70 (CITM) ne saisissent pas la question des investissements étrangers en Haïti. Par souci d'arriver aux conclusions erronées de Jean Luc ou même de reprendre les concepts de Gunder Frank, ces auteurs marmotent la question.

*2 CEPAL, Estudio económico de America Latina 1968-1969 ; Cuadro 117.

a Chiffres approximatifs.

N.B. Frets, assurances et voyages sont inclus dans les services. Rappelons également que les chiffres sont pondérés. Point n'est besoin de vérifier leur exactitude. Ils reflètent — ce qui est l'essentiel — la tendance signalée dans les chapitres précédents.

tes le rapatriement des capitaux et les opérations en biens et services ont diminué. Du point de vue comptable le recul de ces deux postes a peu d'effet sur le solde. Ce qui importe est l'accroissement des dons courants qui, de 1960 à 1967, est passé de 2.600.000 à 13.200.000 dollars. Pour le moment on peut ne pas considérer l'estimation faite par les experts de la CEPAL pour l'année 1968.

Le manuel du F.M.I. entend par "dons courants" les remises des migrants à leurs parents. Mis à part leur comportement des travailleurs, l'augmentation des envois est fondamentalement lié à l'évolution de l'émigration. Il est donc possible à partir de cet indice d'étudier la dynamique de l'emploi et la politique de l'État.

En 1965, Gérard Brisson, économiste et dirigeant du mouvement communiste haïtien, évaluait le nombre de paysans sans terres à 1.000.000. Compte tenu du processus de concentration agraire, de l'accroissement démographique de la population en âge de travailler et des soulèvements paysans en 1967 et 1968, on peut dire qu'il dépasse à présent ce chiffre. Par contre le niveau d'emploi n'a pas évolué ou du moins *est extrêmement faible*. Il n'existe pas malheureusement de données complètes pour tracer la courbe de l'emploi durant les treize dernières années. Cependant en suivant de près le développement économique on constate que cette courbe est quasiment fonction de l'investissement étranger¹. Or de 1957 à nos jours l'investissement étranger est passé par trois phases. Une première allant de 1958 à 1962 ; c'est l'époque où les industries minières s'implantent dans le pays. Une seconde, qui s'étend de 1962-63 à 1965. Durant cette période au cours de laquelle le gouvernement fait face à de multiples invasions, on assiste à une chute des investissements. Néanmoins les profits rapatriés sont importants. Enfin une troisième, qui va de 1966 à aujourd'hui : c'est une période d'investissements massifs.

Mais d'une façon générale la composition organique des sociétés étrangères est très élevée. Autrement dit elles sont hautement mécanisées. Elles n'absorbent qu'une *intime* partie de la main d'oeuvre, bien que celle-ci soit bon marché, comme Duvalier l'a souligné dans son mémorandum à Rockefeller. C'est ce que montre le tableau 7.

1. Nous excluons ici l'industrie nationale qui jusqu'à présent a un caractère artisanal. On peut voir à ce sujet une étude récente de Pierre-Charles, publiée dans "Revista Mexicana de Sociología", Julio-Septiembre 1969. No 3.

Tableau 7: Nombre d'ouvriers travaillant dans les industries extractives et de montage. ¹			
	Industries extractives	Industries de montage	Total
Périodes			
1957-1962:	735 (a)		735
1966-1969:		3726	3726
	735	3726	4461

On compte 4.461 ouvriers dans ces deux secteurs. En y ajoutant les ouvriers embauchés dans les autres entreprises, on obtient un chiffre inférieur à 10.000. D'une façon générale la capacité d'emploi des industries extractives est supérieure à celle de la Caribbean Mills Inc. ou d'autres.

Le rapprochement de ce chiffre au nombre croissant des paysans sans terres donne une idée du taux de chômage et de l'exode massif de la main d'oeuvre vers la République Dominicaine et Nassau. Il indique également là l'interprétation erronée des auteurs de l'ouvrage "L'alimentation et la Nutrition en Haïti", selon lesquels "il y a (sous Duvalier) une diminution" de départs pour l'étranger. Il n'est pas de notre propos de souligner ici les fluctuations de l'émigration dues à des causes internes ou externes, ni de préciser que la majorité des émigrés traversent clandestinement la frontière haïtiano-dominicaine ou font par bateau le voyage Nassau-Miami-New York. Disons que la politique de Duvalier est fondée sur l'émigration de la surpopulation agraire. Par son ampleur, ce phénomène place Haïti de plus en plus sous la coupe des gouvernements étrangers, notamment américain. En effet l'objectif principal de Duvalier est de compenser le déficit de la balance des paiements. Cependant le rythme des départs pour les États-Unis et le Canada, par exemple, dépend des ambassadeurs de ces pays, qui exigent en contrepartie des concessions politiques et économiques. Le gouvernement haïtien est d'autant plus contraint à faire ces concessions qu'il espère en stimulant l'émigration désamorcer la crise sociale.

b) L'aide financière.

Cependant l'aide financière est l'indice le plus caractéristique de la dépendance haïtienne. Elle montre la reproduc-

1. a) Pierre-Charles, L'économie haïtienne et sa voie de développement ; p. 99.

b) **Le Nouveau Monde**, 18 juin 1970.

N.B. Il s'agit de nouveaux emplois créés sous Duvalier et non de l'effectif de la classe ouvrière.

tion du déficit de la balance commerciale et le contrôle de l'appareil politique par l'impérialisme américain.

Comme dans tous les pays d'Amérique Latine, le gouvernement haïtien recourt au financement compensatoire afin de combler le déficit de la balance des transactions courantes. Pour simplifier, disons le déficit commercial. Compte tenu du caractère spécifique d'Haïti dans le système capitaliste international, le financement compensatoire est assuré presque entièrement par les États-Unis. Il se fait, d'après le tableau suivant, sous formes de prêts et de dons. Mis à part

Tableau 8 : Évolution de l'aide financière des États Unis à Haïti de 1958 à 1966 (en millions de dollars) * 1					
Prêts			Dons		Total (prêts+dons)
Années	A.I.D.	Banque import/export	Excédents agricoles	A.I.D.	
1958	...	...	0.5	3.5	4.0
1959	4.3	...	1.3	7.0	12.6
1960	3.3	...	1.1	7.6	12.0
1961	-2.8	...	1.1	13.5	11.8
1962	-0.0	...	0.7	6.6	7.5
1963	2.8	...	0.9	-2.6	1.1
1964	-2.8	...	2.2	1.4	0.8
1965	...	...	0.7	1.4	2.1
1966	-0.0	3.0	0.7	2.4	6.1

les problèmes techniques, ces flux compensateurs sont en grande partie des transferts de marchandises ². Haïti reçoit chaque année une quantité de biens qu'elle ne peut acquérir au comptant. En retour une fraction des exportations est destinée au paiement de ces biens ³. On peut l'évaluer, d'après les chiffres indiqués par la CEPAL, à 15% environ. Ce processus de relations reproduit le déficit commercial.

1. América en Cifras, 1967 (Ce tableau ne donne qu'une idée partielle des mouvements de capitaux. Néanmoins il permet de saisir plus facilement la dépendance financière du pays à l'égard des États-Unis que celui de la balance des transactions en capital).

2. Les dons faits par "A.I.D." sont aussi des transferts de marchandises.

3. Les autorités du F.M.I. présentent d'une façon générale les dons en capital comme des prestations gratuites ou du moins des transferts de capitaux sans contrepartie. Disons que par définition le capital est productif. Il ne peut être transféré sans contrepartie. Le problème est qu'il est difficile de segmenter les exportations d'un pays dépendant et de dire : voici la contrepartie des dons. Mais il est certain que les dons rapportent aux puissances capitalistes des avantages économiques et politiques.

La reproduction de ce déficit réagit sur l'appareil politique. Le commerce extérieur étant déficitaire, l'État haïtien s'endette ou sollicite des "dons" afin d'équilibrer son budget. Du coup l'ensemble de l'appareil politique tombe sous le contrôle du département d'État. On peut suivre les pressions exercées sur Duvalier par Washington à travers la hausse et la baisse de l'aide financière. En effet de 1958 à nos jours, "l'assistance financière américaine est passée par trois phases. Une première allant de 1958 à 1961-62 : c'est l'époque où le gouvernement américain compte sur l'appui d'Haïti dans les organisations internationales contre Cuba et contre le mouvement de libération en Afrique, l'aide a fortement augmenté durant cette période. Une seconde phase qui s'étend de 1963 à 1968. Contrairement à Kennedy, Johnson adopta une politique de "containment". Sous la pression des exilés haïtiens à New York il réduisit "l'aide". Enfin une troisième qui va de 1968 à aujourd'hui. Depuis l'arrivée de Nixon au pouvoir le gouvernement américain se montre très prudent envers les groupes d'exilés à New York. La situation dans les Caraïbes et à l'intérieur du pays est trop tendue pour financer une invasion contre Duvalier. Mieux vaut le soutenir financièrement que de prendre le risque d'une guerre civile. Un prêt de 15.000.000 de dollars est ainsi accordé à Duvalier par le F.M.I. (voir le *Nouveau Monde*, 30 juin 1970).

D — LA POLITIQUE COMMERCIALE DE L'ÉTAT.

Depuis que l'impérialisme américain domine Haïti, la politique commerciale de l'État vise fondamentalement à étrangler l'industrie locale et à faciliter le drainage de nos matières premières. En d'autres termes, à renforcer le carcan international. Examinons cela sur le tableau.

Tableau 9 : Évolution des droits de douane de 1953 à 1968. en (en millions de dollars) * 1

	1953	1962	1963	1965	1966	1967	1968
Droits d'importations	14320	11620	10000	9460	9720	9000	9600
Droits d'exportation	4120	5480	4100	4600	4740	4500	4000
Total	18440	17100	14100	14060	14460	13500	13600

1. Statistical Yearbook, ONU, 1969.

Premièrement en ce qui concerne les importations. De 1953 à 1968 les droits de douane sont passés de 14.320.000 à 9.600.000 dollars, soit une diminution de 32%. Cette régression amorcée vers la fin du règne de Magloire, s'est accélérée sous le gouvernement actuel. Du point de vue économique l'effet de recette du droit de douane est lié à deux facteurs : l'évolution des importations, et la valeur des produits. Selon les calculs de la CEPAL, le coefficient des importations haïtiennes est passé, de 1960 à 1967, de 13,8 à 11,2. Cette chute entraîna automatiquement la baisse des recettes douanières. Mais en considérant l'augmentation rapide de la valeur des produits ², on remarque un phénomène anormal dans la diminution accélérée des taxes douanières. Théoriquement l'accroissement tendanciel devrait ralentir la baisse des recettes. Il n'en est rien. L'analyse du système fiscal paraît donc intéressant.

En raison de son caractère parasitaire, l'État intervient dans les importations dans *un but purement fiscal*. Ce mode d'intervention réagit sur le développement économique du pays. En effet les grosses maisons d'importations sont ou bien contrôlées par le capital étranger ou bien sont les succursales des firmes internationales ³. Soumis aux pressions directes de ces maisons, l'État applique un tarif douanier de type préférentiel et non ad valorem. Autrement dit, par rapport à la valeur des produits qui croît *régulièrement*, la taxe perçue n'évolue pas ou très peu. Dans l'ensemble les biens bénéficiant de ce régime sont, comme l'indique la structure des importations, des biens de consommation courante. Mis

Tableau: Structure des importations haïtiennes
(en pourcentage) * 1

Bien de consommation	Biens d'équipement	Total
85	15	100

2. Il s'agit de la valeur **unitaire** des produits.

3. Pour mieux fixer les idées, citons quelques unes de ces maisons : FIRESTONE interamérica (pneus et pièces accessoires) ;

Luciani Berhmann (automo de tourisme et camions) ;

Curaçao Trading & Co. (biens de consommation) ;

Vitiela et Martino (chaussures) ; RUSSO frère (articles de luxe) ;

La Belle Créole (Style grands magasins) ;

Henri Deschamps (papeterie) ; Frigo-Radio import ;

Le Soleil, F. Moura, Baboun etc., (Tissus de coton et textiles) ;

1. Calculs faits sur la base de l'évolution récente des importations (America en chiffres, 1961, 1967 et 1970).

à part le goût exotique entretenu par les moyens d'information, l'industrie nationale est donc fortement concurrencée. Sa capacité productive se révèle d'autant plus habile que les sociétés étrangères axées sur le marché intérieur bénéficient de "la franchise douanière à l'importation du matériel, de l'équipement, des machines, des fournitures et matériaux pour la construction des locaux industriels et des matières premières nécessaires au fonctionnement des entreprises" ².

Deuxièmement en ce qui concerne les exportations. Durant la même période des droits de douane ont stagné ; ils n'ont pas dépassé la moyenne de 4.500.00 dollars. Pour une économie axée sur le commerce extérieur, la faible valeur des droits à l'exportation peut-être considérée comme un facteur de développement agricole et industriel. Disons tout de suite que cette considération est erronée. L'État haïtien ne facilite que les monopoles internationaux. On comprend cela en étudiant les droits à l'exportation par rapport à la structure économique complexe que forment le secteur de production capitaliste et le secteur de production "féodal". Schématiquement on peut représenter ces deux secteurs par la production minière (bauxite et cuivre) et la production caféière. D'après ce que nous avons montré précédemment (voir : A, paragraphe b) l'écoulement de ces produits est assuré directement par les monopoles étrangers et les spéculateurs. L'État n'y intervient qu'indirectement. Il en résulte l'encouragement de la production minière et le freinage de la production caféière. C'est ce qu'indiquent les statistiques douanières. De 1957 à 1961, la Reynolds Mining Corporation a versé à l'État à titre d'impôts 7% seulement de son revenu, soit 100.000 dollars. En même temps la production de bauxite est passée de 150.000 à 400.000 tonnes ². L'allègement fiscal aidant, elle a presque doublé au cours de ces dernières années, soit 768.000 tonnes en 1969 ³. L'extraction du cuivre est également stimulée. De 1960 à 1963, elle est passée de 900 à 6000 tonnes ⁴. Actuellement elle est de 10.000 tonnes environ. Par contre l'État perçoit en moyenne 12 dollars sur chaque sac de café valant 30 dollars. En fait ce ne sont pas les spéculateurs qui paient cette taxe, tout au moins dans sa totalité. On sait que la caractéristique principale du capital

2. CONADEP, No 2, 1e-Juillet 1969.

1. Pierre-Charles, L'économie haïtienne et sa voie de Développement, p. 99.

2. CEPAL, Boletín estadístico de América Latina, 1969.

3. Pierre-Charles, Africasia.

4. CEPAL, Boletín estadístico de América latina, 1969.

Guy Pierre : Sociologie haïtien vit actuellement à Paris.

marchand est d'acheter moins cher et de revendre plus cher. Pour se débarrasser de ce lourd tribut, les spéculateurs achètent le café au paysan à un prix très bas. Cette baisse de prix réagit automatiquement sur la production (voir : B, paragraphe a).

CONCLUSION.

Les relations liant Haïti au système capitaliste international montrent que le pays ne peut se développer. Les monopoles étrangers contrôlent tous les rouages du système économique. Duvalier mystifie une fois de plus les masses haïtienne en parlant de "PLAN D'ACTION ECONOMIQUE ET SOCIALE". En fait ce plan n'est qu'une offre de vente du pays au gouvernement américain. "Haïti pourrait être *un grand réservoir de main-d'oeuvre pour les américains* établissant des industries de réexportation, plus près, plus sûr et plus facile que HONG-KONG", déclare-t-il à Rockefeller.

Duvalier n'aura pas eu le temps d'accomplir son rêve. Mais il convient de signaler que l'emprise américaine, loin de s'effondrer avec sa mort, s'est au contraire renforcée. Le Département d'État a déjà trouvé d'autres Duvalier pour continuer l'oeuvre de François Duvalier.

* Sociologue haïtien. Paras.

NOTES DE RECHERCHES

BENOÎT BRENNUS JOACHIM
LA BOURGEOISIE D'AFFAIRES
EN HAÏTI
de l'Indépendance à l'Occupation
américaine

Après le très intéressant travail de Schiller Thébaud sur "l'évolution de la structure agraire en Haïti de 1804 à nos jours"¹, l'un des plus signalés services qui puissent être rendus à ceux qui sont en quête de la connaissance du réel haïtien serait l'étude *concrète*, de préférence à la lumière de la conception matérialiste et dialectique de l'histoire, du développement rachitique du capitalisme et d'une bourgeoisie nationale moderne dans ce pays. Non pour essayer de dédouaner un système qui a irrémédiablement fait faillite, de recréer la façade d'un régime économique et social vermoulu à la traîne du capitalisme international. Mais en vue de lutter effectivement et victorieusement contre les forces de freinage et de réaction ouvertes ou déguisées qui prétendent empêcher l'avancement du peuple haïtien. Afin d'élaborer à bon escient la voie de la Nouvelle Indépendance dans laquelle il faudra bien s'engager résolument et définitivement. À cette tâche combien urgente, nous voulons apporter une modeste contribution, avec ces premières notes sur la bourgeoisie d'affaires en Haïti à l'époque où, du Japon aux Etats-Unis, la classe capitaliste édifiait sa puissance.

1. LA VOCATION RATÉE DE LA BOURGEOISIE HAÏTIENNE

Le XIX^e siècle a été l'époque de l'épanouissement de la grande entreprise capitaliste dans la plupart des pays indus-

1. Thèse de doctorat ès-sciences économiques. Faculté de Droit et des Sciences économiques, Université de Paris, 1967, 31+388 pages dactylographiées.

triels actuels. Mais en Haïti, dont chacun sait qu'elle a accompli dès 1791-1804 la première phase de sa décolonisation (c'est-à-dire la rupture des liens coloniaux classiques), l'industrie est restée embryonnaire, associée à une agriculture retardataire.

Pourtant l'existence de mines de cuivre, de zinc, d'étain, de charbon naturel y avait été révélée assez tôt². Dès 1833, un explorateur anglais aurait recueilli du mercure qui suintait du flanc d'une montagne entre le Borgne et les Gonaïves³. Les ingénieurs haïtiens Eugène Nau puis Edmond Roumain⁴, reconnurent par exemple des gisements de houille qui, disait-on, étaient assez considérables pour approvisionner toutes les lignes de navires qui passaient par les Antilles à la fin du siècle⁵. Mais une administration inepte négligea d'organiser l'exploration systématique et l'exploitation rationnelle du sous-sol.

Les épaisses forêts d'acajou, de campêche, de chênes à glands, et d'autres bois d'ébénisterie et de teinture, eurent plus de "succès". Les convoitises qu'elles soulevèrent à cause des gros bénéfices qu'apportait leur mise en coupe réglée, permirent à la bourgeoisie haïtienne de s'augmenter de quelques entrepreneurs forestiers, souvent dépendants du haut commerce des ports. Cependant les planches et autres n'en constituaient pas moins un poste important des importations haïtiennes !

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, on vit bien fonctionner en Haïti une huilerie ici, une savonnerie là, une usine à café à vapeur, quelques briquetteries, quelques tanneries, etc.

Mais en général les entreprises créées n'étaient que le résultat d'initiatives sporadiques et duraient peu. Ou bien elles étaient vite liquidées, par absence d'une politique d'encouragement et dans l'incapacité de supporter la concurren-

2. Voir le journal **Le Travail**, Port-au-Prince, 10 février 1860 ; — Melvil-Bloncourt, "Des richesses naturelles de la République d'Haïti et de sa situation économique", extrait du **Journal des Économistes**, Paris, 1861, p. 8-9 ; — Roche Grellier, **Études économiques sur Haïti**, Paris, 1891, p. 21 ; — Paul Vibert, **La République d'Haïti, son présent, son avenir économique**, Paris, 1895, p. 75-77.

3. Paul Vibert, op. cit., p. 75.

4. Voir son rapport au Secrétaire d'État de l'Intérieur dans **Le Travail** du 16 septembre 1860. Il existe aussi des rapports d'Edmond Roumain, présentés aux Chambres législatives haïtiennes dans les années 1910-1913.

5. Roche Grellier, op. cit., p. 17.

ce des produits similaires importés. Ou bien elles étaient saccagées lors des règlements de compte périodiques entre les classes possédantes qui se disputaient le pouvoir d'État et la caisse publique. En somme, les guildives et les petites manufactures sucrières consacrées à la fabrication du sucre brut pour la consommation locale (rapadou), du rhum, du clairin, du sirop, étaient, et de loin, la principale industrie d'Haïti et même la seule industrie permanente. Alors le pays dut continuer à importer non seulement tous les produits manufacturés qui y étaient consommés — la liste en est longue —, mais aussi d'importantes quantités d'articles de consommation semi-fabriqués (comestibles, matériaux de construction) qui auraient pu y être produits, tandis qu'il n'exportait que des objets de consommation naturels et, à un degré moindre, des matières premières surtout agricoles⁶. L'économie haïtienne a forcément beaucoup souffert d'un tel échange inégal.

Ainsi, les nouvelles couches de nantis qui se sont formées au lendemain de la révolution haïtienne grâce au monopole de l'emploi de la force publique, par l'accaparement des "habitations" coloniales et le pillage du trésor public, se sont montrées incapables à enfanter ou à favoriser l'essor d'une classe d'industriels.

Par manque d'imagination et d'esprit créateur ? Il ne semble pourtant pas que ces qualités aient fait défaut par exemple à un Lerebours, à un Edmond Paul, ni même à un Alexandre Delva, à un Deetjen, ou à un Brénor Prophète, et encore moins, au début du XX^e siècle, à un Pantaléon Guibaud. Mais cependant elles n'étaient sûrement pas aussi répandues parmi les couches possédantes que l'amour du profit facile et le goût du luxe.

Est-ce parce qu'on manquerait de "bras", de travailleurs qualifiés ? Mais des milliers d'hommes, fuyant le système concentrationnaire des habitations féodales, grossissaient sans cesse dans les villes sans industrie les rangs du sous-prolétariat. De plus, dans les premières années du XX^e siècle déjà, Haïti fournissait de nombreux travailleurs aux industries sucrières de Cuba et de la République Dominicaine.

6. Cf. Benoît Joachim, **Aspects fondamentaux des relations de la France avec Haïti de 1825 à 1874, Le néo-colonialisme à l'essai**. Thèse de doctorat de 3^e cycle, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Paris, 1968 (Quatrième Partie, chapitre II, pages 372-396) ; du même auteur, un article à paraître prochainement dans la revue **Annales (Économies, Sociétés, Civilisations)** sous le titre "Commerce et néo-colonialisme, l'expérience franco-haïtienne au XIX^e siècle.

Il n'est pas moins vrai que les responsables politiques se sont peu soucié de "l'éducation industrielle du peuple" (c'est le titre d'un ouvrage d'Edmond Paul), de la formation professionnelle, de la propagation des connaissances techniques nécessaires aux travailleurs industriels.

On a beaucoup répété qu'il n'y avait pas de capitaux. Sans doute, les classes dirigeantes, depuis Boyer, trop soucieuses d'avoir droit à la bienveillance des gouvernements de l'ex-métropole⁷, d'obtenir de ce côté-là une espèce de décharge qui leur laisserait les mains libres pour mieux imposer aux masses urbaines et rurales un nouveau régime d'exploitation et d'oppression évidemment impopulaire, ont accepté de pomper vers les rives de la Seine comme indemnité coloniale plus de 120 millions de francs, mutilant ainsi le capital national. En outre l'expatriation des profits commerciaux alla bon train. Cependant il est resté dans le pays assez d'argent, tiré du travail du paysan, pour payer les énormes dépenses improductives de toute une lignée de satrapes, de leurs courtisans, de la classe féodale des grands "maîtres de la terre", des diverses couches bourgeoises et petites bourgeoises. Et on n'a pas encore fini de parler des "jarres" que certains colons qui espéraient revenir dans le pays, une fois passées les bourrasques révolutionnaires, auraient enterré, avant de fuir, dans ces habitations dont ont hérité les classes dirigeantes haïtiennes.⁸

Au fond, s'il n'a pratiquement pas existé une bourgeoisie industrielle en Haïti, c'est parce que, quand les possédants ne s'enrichissaient pas, ou pas suffisamment à leur gré, par la rente foncière, ou par la corruption politique ou administrative (toujours aux frais du paysan sur qui reposait le poids des taxes et des impôts), il leur était très facile d'ouvrir boutique et d'avoir pignon sur rue sans grand effort. En Haïti, "comme dans tous les pays coloniaux, l'esprit mer-

7. "Leur patriotisme fondait à la chaleur amollissante de leurs revenus urbains et ruraux", disait Frédéric Marcelin, **Haïti et l'indemnité française**, Paris, 1897, p. 29.

8. La question des fouilles de trésor a été soulevée officiellement dans un message du président Boyer qui accompagnait le projet de loi du 21 septembre 1829 ; plus tard, dans une dépêche du 30 septembre 1834 de Boyer au général Borgella qui commandait l'arrondissement des Cayes, le président précisait que "les sommes d'argent enfouies par des colons expropriés au profit de l'État..." sont la propriété de la République et non aux propriétaires qui les auraient trouvées sur les habitations qui leur avaient été données ou vendues par l'État (cf. Linstant Pradines, **Recueil général des lois et actes du gouvernement d'Haïti**, tome IV, p. 113).

cantile domine" ⁹, a observé un missionnaire protestant en 1878.

Il n'est donc pas étonnant que la bourgeoisie d'affaires en Haïti fût essentiellement une bourgeoisie de commerçants et d'usuriers. Au sommet de la hiérarchie trônait la couche restreinte des *négociants consignataires*, détenant le monopole des activités d'importation et d'exportation. Venaient ensuite les *négociants* tout court, les gros *spéculateurs*, les *marchands grossistes*. Leurs établissements, "*maisons*" ou *soutes*, étaient installés dans les ports ouverts au commerce international, les "*bords de mer*". Ce dernier terme a d'ailleurs fini, surtout à la capitale, par désigner la bourgeoisie compradore.

2: LES BORDS DE MER GÉOGRAPHIQUES

Le nombre de ports maritimes où s'organisait le commerce international d'Haïti n'a pas dépassé quinze. Mais la plupart d'entre eux tantôt ouverts, tantôt fermés, n'étaient que des ports fictifs; paradis de la contrebande, il y arrivait surtout des navires en situation irrégulière, dont les cargaisons étaient destinées à des négociants installés à Jérémie, à Jacmel, aux Gonaïves, aux Cayes, au Cap-Haïtien, et à Port-au-Prince. Finalement, les *six bords de mer* que nous venons de citer, les seuls à avoir fonctionné de façon permanente, dominaient l'économie d'un pays qui comportait pas moins de 440 sections rurales.

* JÉRÉMIE était le moins peuplé et le moins fréquenté des six. La marine marchande internationale l'évitait parce que son port, handicapé par un mauvais mouillage, sans protection contre les vents du nord, tendait à être un cimetière de navires et que les primes d'assurances y étaient très élevées. Aussi, le haut commerce jérémien préférait-il souvent importer et exporter par le Port-au-Prince (de petits caboteurs faisant le va-et-vient entre les deux ports) et était-il assez étroitement lié au bord de mer de la capitale. Si malgré cela le port de Jérémie a toujours été ouvert, c'est que son arrière-pays, la Grande-Anse, apparaissait comme l'une des régions agricoles les plus riches du pays. Les très actifs paysans de la région, subissant peut-être plus lourdement que d'autres l'exploitation des maîtres terriens et de la bourgeoisie d'affaires tant de Port-au-Prince que de Jérémie, se sont placés de bonne heure à la pointe des luttes

9. F. Eldin, *Haïti ou treize ans de séjour aux Antilles*, Toulouse, 1878, p. 19.

sociales : souvenons-nous de la "république indépendante" paysanne de la Grande-Anse qui, pendant 13 années, de 1807 à 1820, défia la république patricienne de Pétion et de Boyer.¹⁰ Et ce n'est point un hasard si, prenant les armes une nouvelle fois en 1843-1846, les paysans de la presqu'île réclamaient non seulement la possession de la terre, mais un prix vraiment rémunérateur pour leurs denrées et la baisse du prix des marchandises importées.¹¹

* Cette combativité était également une caractéristique des paysans de la région voisine qui avait pour métropole la ville des CAYES. Centre économique d'une zone réputée riche en café, en bois, où les guildives, le miel, le cacao étaient assez répandus, chef-lieu d'un des 5 départements administratifs qui comprenait également la Grande-Anse, communiquant très difficilement avec la capitale (l'appellation courante "aux-Cayes-du-fond" prend une tonalité particulière), les Cayes abritaient le plus important bord de mer de la presqu'île du sud. S'il faut en croire un porte-parole de la petite-bourgeoisie cayenne de 1843, le haut commerce de cette ville savait afficher une rapacité peu commune, plus que celui de Port-au-Prince¹². Cela peut aider à comprendre la vivacité des revendications du mouvement acaauiste, par exemple. En connection avec les mouvements sociaux de la Grande-Anse, les luttes paysannes et les querelles sanglantes opposant propriétaires terriens, bourgeoisie commerçante et bourgeoisie de professions libérales, y ont connu une extrême violence. Perturbées par les massacres de paysans et de commerçants des tumultueuses années 1843-1848, puis par la guerre civile de 1868-1869, la vie économique de la région se maintint à un niveau suffisant pour conserver aux Cayes tantôt la deuxième, tantôt la troisième place parmi les villes haïtiennes.

* Plus loin, dans le sud-est, le bord de mer de JACMEL. Il n'atteignait pas l'envergure des Cayes, quoique l'accès de son port soit moins dangereux que celui de la métropole du sud. Jacmel a remplacé partiellement Léogane, à côté duquel il faisait pâle figure à la fin de l'époque coloniale, mais qui fut fermé au lendemain de l'Indépendance. Pendant as-

10. Louis Joseph Janvier, **Le vieux piquet**, Paris, 1884, p. 9-14. — Camille Large, "Goman et l'insurrection de la Grande Anse", **Revue de la Société haïtienne d'histoire et de géographie**, XII, 36, janvier 1940.

11. Voir notamment la proclamation de Jean-Jacques Accaa, Cayes, 15 avril 1844.

12. **Le National**, hebdomadaire des Cayes, n° 3, 24 décembre 1843.

sez longtemps seul port haïtien fréquenté par un paquebot, le "postal" anglais allant à la Jamaïque, le bord de mer de Jacmel fonctionnait en partie comme une annexe de Port-au-Prince ; les marchandises débarquées du "postal" étaient acheminées vers les grandes "maisons" de la capitale non sans de sérieuses difficultés de transports terrestres.

* À un niveau comparable à celui de Jacmel se placent les GONAIVES, dans le golfe de la Gonave, au fond d'une baie bien protégée. Bourgade-carrefour à la fin de l'époque coloniale, plusieurs fois incendiés pendant la guerre de libération haïtienne, les Gonaïves devinrent après l'Indépendance le principal port d'exportation des bois d'ébénisterie (acajou) et de teinture (campêche). Abondamment fournis par les forêts aujourd'hui épuisées d'Ennery, de Saint-Michel, de Hinche, de Mirebalais, ces bois, jetés dans les rivières, arrivaient à l'embouchure de Grande Saline d'où ils étaient remorqués jusqu'au port pour être embarqués vers l'Europe ou les États-Unis. Le port des Gonaïves connut sa plus grande expansion à l'époque où ceux de SAINT-MARC au sud (grand exportateur de café et de coton) et de PORT-DE-PAIX au nord, étaient fermés. Petits et moyens commerçants du nord-ouest et du centre y accouraient alors d'autant plus qu'il y régnait un mouvement de contrebande très connu.¹³ Des négociants de la capitale y établissaient des succursales et y envoyaient des navires compléter leurs chargements à l'exportation.

* Le CAP-HAÏTIEN a été pendant plusieurs années le seul port atlantique du pays. Ancienne capitale coloniale, ancienne métropole du royaume de Christophe, deuxième ville du pays, principal chantier de construction des caboteurs au milieu du XIX^e siècle, le Cap était le centre d'une région fertile, très particulariste, d'une sorte de sous-État dominé par de grands propriétaires fonciers à épaulettes, marqué par la discipline de fer et le superbe christophiens. Et comme ces orgueilleux "hommes du nord", chez qui se recrutait le plus de tenants de l'idéologie noiriste, se croyaient particulièrement qualifiés pour diriger le pays, le Cap a été, suivant l'expression d'un consul général français, "le foyer permanent de toutes les intrigues" ourdies contre le gouvernement siégeant à Port-au-Prince. De fait, sur les 26 Césars qui, de Toussaint Louverture à Vilbrun Guillaume Sam, se sont succédé à la tête du pays jusqu'en 1915, le Nord en a fourni

13. Archives du Qual d'Orsay, Correspondance commerciale Port-au-Prince, vol. 7, f° 142, Mémoire du consul Wiet, 4-9-1857.

pas moins de 13 ; parmi ceux-ci, un gros spéculateur en denrées, Cincinnatus Leconte, qui appela au Ministère de l'Agriculture et des Travaux Publics son gendre John Laroche, autre homme d'affaires considérable du Cap.¹⁴ Malgré ses déboires (courant de contrebande ou difficultés de communications qui détournaient vers Gonaïves ou Port-de-Paix des gens des secteurs de Plaisance et du Borgne, tremblement de terre de 1842, bombardement anglais et pillage de magasins en 1865, menace des cacos, etc.), le bord de mer capois venait généralement en deuxième position, quoique loin derrière Port-au-Prince.

* La "république de Port-au-Prince", disent parfois avec amertume, certains provinciaux, devant la grande centralisation des institutions économiques et politiques dans la capitale. Bien situé au fond du golfe de la Gonave, adossé à la fertile plaine du Cul-de-sac, Port-au-Prince occupe incontestablement une position de mitan par rapport à l'ensemble du pays. On a estimé sa population à quelque 15-20000 habitants vers 1850,¹⁵ à 70000 vers 1900.¹⁶ Lieu de résidence de chefs d'État autocratiques et de leurs nombreux courtisans, siège des organes du Gouvernement, de l'Administration centrale, des consultants généraux et des représentations diplomatiques étrangères, point de plus forte concentration des fonctionnaires civils et militaires, il jouait pleinement son rôle de capitale politique d'un pays maintenu à l'écart de la voie démocratique ; là se dénouaient les crises politiques, auxquelles le haut commerce n'était pas étranger, même quand elles se nouaient ailleurs. Capitale des affaires, les principales maisons de commerce y étaient établies : par exemple, 59 des 125 maisons de consignment que nous avons pu identifier pour l'ensemble du pays en 1855-1856.¹⁷ Nous avons déjà vu que trois des cinq autres bords de mer, Jérémie, Jacmel, Gonaïves étaient dans son champ d'action. Selon des rapports consulaires, son commerce portuaire atteignait régulièrement la moitié de l'ensemble du commerce extérieur du pays. En réalité, il semble qu'il était environ du

14. Le gouvernement de Leconte comprenait un troisième négociant, Antoine Sansaricq, de Jérémie.

15. Arch. du Quai d'Orsay, Corr. comm. Port-au-Prince, vol. 7, f° 128, Mémoire de Wiet déjà cité.

16. Chiffre cité dans un rapport de la Commission des douanes de la Chambre des Députés (France) sur la convention commerciale franco-haïtienne du 30 janvier 1907 (séance du 11 juin 1907).

17. D'après les renseignements tirés du journal haïtien **Feuilles du Commerce**.

1/3 au milieu du XIX^e siècle,¹⁸ mais l'importance économique du bord de mer de Port-au-Prince par rapport à ceux des autres villes n'a fait que s'accroître à la fin du siècle.

3. POSITION ET MODE GÉNÉRAL D'ENRICHISSEMENT

Les bords de mer avaient quelques devoirs à remplir envers l'État et, en principe, une certaine limite était fixée à leurs transactions.¹⁹

En effet, les négociants *consignataires* étaient responsables devant l'administration de l'acquiescement des droits d'importation et d'exportation, ainsi que des droits de tonnage et autres droits qui frappaient les bâtiments de commerce venus en leur nom et qui devaient être perçus par le fisc avant que ces bâtiments ne soient autorisés à repartir. Ils payaient les droits de patente les plus élevés. Le commerce de détail leur était interdit ; ils ne devaient pas débiter leurs marchandises dans leurs établissements par aune, par litre, etc, ni envoyer leurs commis se livrer à de pareilles opérations sur les marchés des bourgs et des campagnes. Ils étaient patentés pour vendre seulement en bloc, en tout cas en très grosses quantités, les cargaisons qui leur étaient adressées, et pour acheter des denrées aux cultivateurs, aux spéculateurs et aux moyens commerçants nationaux, afin d'assurer le retour des bâtiments. Ils n'étaient pas autorisés à acheter des marchandises ou des denrées d'un autre consignataire pour des opérations purement locales. Ces dernières opérations étaient déjà du ressort d'autres catégories de commerçants, les négociants et les marchands grossistes. Étaient classés *négociants* tout court les Haïtiens non consignataires, qui achetaient des cargaisons qu'ils écoulaient dans le pays en grosses quantités comme les consignataires, et des denrées qu'ils revendaient aux consignataires pour se libérer.

Cependant, les négociants de toute espèce s'enrichissaient non seulement par les *ventes aux grossistes et aux détaillants* et par les *exportations de denrées*, mais également par les *fournitures à l'Etat* et par les *spéculations financières*. Il faut souligner encore deux autres sources intarissables de profit : la "*spéculation d'indemnité*" pour les négociants consignataires étrangers et la *contrebande*.

18. D'après les tableaux du commerce et de la navigation d'Haïti, aux archives nationales à Paris, cartons F127129-7130.

19. Voir les lois douanières haïtiennes et les lois sur la patente et les impositions directes.

a) *marchandises importées contre denrées locales*

Il y avait des rapports étroits entre la vente des marchandises importées aux moyens et petits commerçants, et l'achat des denrées, fondamentalement le café, à ces intermédiaires ou aux spéculateurs en denrées, qui les prenaient eux-mêmes aux propriétaires ou aux producteurs, dont ils étaient souvent les créanciers.

De nombreux moyens et petits commerçants s'approvisionnaient en marchandises étrangères à crédit allant jusqu'à la prochaine récolte, avec la faculté d'éteindre leurs dettes par des livraisons de denrées exportables. Le prix payé en Haïti pour ces denrées variait selon l'abondance de la production, mais surtout d'après les prix établis sur les marchés européens qu'il suivait "pas à pas".²⁰ Or l'établissement des cours des denrées dites coloniales dans les ports européens où elles aboutissaient reposait sur "toutes les combinaisons imaginables de l'agiotage".²¹ Le négociant consignataire, informé de ces variations par le télégraphe savait, avec un peu d'habileté, en tirer avantage alors que ses débiteurs s'en sortaient plus difficilement et que, de toute façon, le producteur en faisait les frais.

Quant à la grande masse des petites revendeuses et des petits revendeurs, ils travaillaient avec les négociants selon un système d'achat à crédit, avec versement d'un acompte et approvisionnement en marchandises, puis nouveau versement et réapprovisionnement en marchandises pour une valeur d'achat plus ou moins équivalente à la somme payée, et ainsi de suite.

Dans ces conditions, les petits commerçants étaient sous la dépendance constante du bord de mer, des maîtres de la marchandise, qui n'hésitaient point à leur couper les vivres aux moments de crise. Et comme en Haïti "ministres, sénateurs, députés, magistrats, les plus minces garçons de bureau, tout le monde est commerçant",²² la domination du haut commerce s'exerçait directement sur l'ensemble de la petite bourgeoisie des villes et des bourgs qui elle-même vivait du travail producteur du paysan.

b) *les fournitures*

Les abondantes fournitures à l'État constituaient une

20. Cf. Paul Vibert, op. cit., p. 129.

21. Id., ibid., p. 31.

22. L'Instant Pradines, *Nos fils ou de la néotocratie en Haïti*, Paris, 1876, p. 14.

affaire à part. Souvent elles n'étaient même pas enregistrées à la douane. Ce qu'Antoine Michel a écrit du règne de Soulouque²³ est vrai pour toutes les administrations haïtiennes : les magasins de l'État regorgeaient de draps ; de tissus de toute sorte, de comestibles ; achetés sous prétexte d'habiller, de chauffer et de nourrir les troupes, ils étaient "livrés aux généraux, aux sénateurs", qui les revendaient à vil prix (puisque'ils ne leur coûtaient rien) ou les utilisaient eux-mêmes. D'après le témoignage du capitaine de vaisseau Lartigue, "lorsqu'on a connaissance qu'un marché pour une fourniture quelconque doit être passé, on va trouver le Ministre compétent, qui accorde souvent 1,000 gourdes, 2,000 gdes, 3,000 gourdes, si toutefois le fournisseur veut bien consentir à élever le prix des objets qu'il doit livrer et donner le surplus de leur valeur aux personnes ainsi favorisées."²⁴ Ces commandes de fournitures, placées à des prix exorbitants, payables en bons du Trésor, constituaient une forme de pillage de la caisse publique par le bord de mer et des administrateurs corrompus. "Tout le monde se rue sur le Trésor", disait encore Lartigue en 1846. "On criait il y a un an que les Ministres et les administrateurs recevaient de 15 à 25% de remise sur les achats faits par l'État. Aujourd'hui ces remises s'élèvent à 100% et ces affaires se traitent publiquement." Un exemple entre plusieurs : la presque totalité de la somme d'un million de gourdes émises le 7 novembre 1862, sur la proposition du Ministre des Finances Dupuy (lui-même très lié au bord de mer), servit à payer des fournitures achetées au nom de l'État²⁵.

c) *spéculations financières et prêts usuraires*

Plusieurs maisons de négociants consignataires remplissaient le rôle d'établissements financiers. Certaines d'entre elles n'opéraient qu'en traites. Le témoignage du consul français Wiet, en 1855, est éloquent à ce sujet ; voici ce qu'il nous apprend : "Ces maisons fournissent à chaque packet, soit deux fois par mois, des traites pour environ 1 millions de francs, et les bénéfices qu'elles réalisent sont considérables, les fluctuations du change étant, d'un packet

23. Antoine Michel, *L'avènement du général Fabre Nicolas Geffrard à la présidence d'Haïti*, Port-au-Prince, 1932, p. 90 et 120.

24. Arch. nat. (Paris), série Marine BB4640. Rapport du commandant de la subdivision navale française en Haïti, au Ministre de la Marine, Port-au-Prince le 23 janvier 1846.

25. Arch. du Quai d'Orsay, Corr. comm. Port-au-Prince, vol. 8, f° 146, Huttinot à Drouyn de L'Huys, Port-au-Prince le 7-12-1862.

à l'autre, de vingt à trente gourdes par doublon²⁶. Les lettres de change pour l'Europe sont émises à soixante et quatre-vingt-dix jours de vue, celles pour les États-Unis à trente et soixante jours ; elles se placent généralement au comptant ; mais si elles sont vendues à terme, ce qui a lieu dans les époques de morte-saison, le premier délivre au tireur un bon à ordre où est spécifiée la somme principale, et l'intérêt est de 1, 2, 3 et même 4% par mois²⁷. À l'époque, pour se libérer de ses lourdes dettes envers les négociants consignataires, le gouvernement de Soulouque avait mis en circulation toute une série de "bons de dépôt", de "bons d'exportation", de "bons du cinquième", de "bons sonnants". Des fortunes s'édifièrent sur le commerce de ces bons : "On vendit des lettres de conversion à l'aide desquelles les "bons en gourdes" étaient convertis en "bons en piastres" et vice-versa. Maître du terrain, l'esprit de spéculation en profita pour établir d'énormes différences sur le change. Un bon du cinquième de 100 piastres qui avait coûté 662,50 gourdes était converti en bon d'exportation à 240 gourdes le doublon et devenait un bon de dépôt de 1,500 gourdes, puis, dans une des intermittences de cette crise, toujours complaisante, reparaissait métamorphosé en bon de 226 piastres²⁸." La création de la Banque Nationale d'Haïti dans les années 1880 n'a pas introduit un grand changement dans cette situation ; pis encore, cet établissement français participait aux agiotages. En 1894, un envoyé de la Banque Rothschild en Haïti, l'économiste Paul Vibert, constatait que des courtiers ou intermédiaires en papier à Port-au-Prince et au Cap-Haïtien ne se livraient qu'au commerce des traites : "il y en a de forts distingués, dit-il, qui viennent ainsi manger leurs revenus pendant la morte-saison, sur le boulevard des Italiens et qui sont les plus Parisiens des Haïtiens²⁹."

Par ailleurs, les négociants, et d'autres hommes d'affaires organisés à la fin du XIX^e siècle en "syndicat financier", consentaient des prêts usuraires (des "coups de poignard" dit-on couramment), à des gouvernements perpétuellement confrontés à des besoins d'argent pour continuer la pratique de la dilapidation de la fortune nationale, payer l'indemnité coloniale, désintéresser des immigrants européens soi-disant

26. 1 doublon = 85,33 francs = 178 à 287 gourdes de 1850 à 1858.

27. Mémoire de Wiet du 4 septembre 1857 déjà cité.

28. Arch. du Quai d'Orsay, Corr. Comm. Port-au-Prince, vol. 6, f^o 51-54, Rapport de Wiet du 24 mai 1851.

29. Paul Vibert, op. cit., p. 147.

lésés par les troubles civils, etc. Telle maison de commerce "venait à chaque heure du jour en aide au trésor obéré, par des prêts de la main à la main, moyennant, il est vrai, certains avantages qui rendaient très fructueuses ces opérations qu'en termes d'argot commercial on appelait les petites broches" ³⁰.

Aux prêts usuraires à l'État s'ajoutaient de plus en plus les "coups de poignard" aux fonctionnaires, que l'insécurité matérielle poussait à vendre leurs feuilles d'appointements. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, ce "*marché des feuilles*" était devenu l'un des commerces les plus importants en Haïti. Un intermédiaire dressait une liste d'appointements arriérés pour un ou plusieurs fonctionnaires, la faisait certifier par l'autorité compétente, et l'offrait au marché des feuilles. Selon le plus ou moins grand nombre de feuilles, elles étaient cédées par le fonctionnaire à 30% et même jusqu'à 80% de perte. L'intermédiaire les revendait à un des prêteurs usuriers du gouvernement; et lorsque le gouvernement, toujours acculé à des besoins d'argent, voudra emprunter 100,000 piastres, le négociant usurier versera au Trésor 50,00 piastres en feuilles ³¹.

De telles opérations ont évidemment enrichi le haut commerce et, du même coup, appauvri le Trésor haïtien et les couches populaires et moyennes haïtiennes. C'est certainement par référence à ces différents mécanismes du gain qu'Edmond Paul dénonçait "toutes ces complaisances vénales dont vivent bon nombre de nos plus honnêtes familles" ³²; évidemment, Edmond Paul, lui-même homme de ce qu'il appelait "la société", c'est-à-dire des classes possédantes, considérait comme "nos plus honnêtes familles" celles de la bourgeoisie d'affaires et de la bourgeoisie de professions libérales. Le bord de mer haïtien, qui n'était lui-même qu'un appendice de la grande bourgeoisie internationale, pouvait facilement nuire au gouvernement haïtien et aux classes dirigeantes haïtiennes en refusant leurs traites sur l'Europe, dont il avait pratiquement le monopole, en ne leur accordant aucun crédit, en les discréditant à l'étranger. Il est difficile de concevoir une situation de dépendance commerciale et financière plus stérilisante pour Haïti.

30. L'Instant Pradines, *Nos fils...*, p. 14.

31. G. de Molinari, *À Panama. L'isthme de Panama, la Martinique, Haïti*, Paris, 1886, p. 203-204.

32. Edmond Paul, *Oeuvres posthumes*, Paris, 1896, p. 20.

d) situation particulière des consignataires étrangers

Il ne faut pas ignorer que si l'économie haïtienne était sous la coupe du bord de mer, les négociants consignataires étaient surtout des étrangers. C'est que, comme les Haïtiens eux-mêmes, les Européens immigrés dans ce pays étaient particulièrement attirés par les transactions commerciales, qui offraient le moyen d'amasser de grosses fortunes très rapidement et aux moindres frais. Ils ont vite compris que dans une formation économique et sociale où les travailleurs étaient taillables et corvéables, l'administration corruptible, l'État parasitaire, l'homme de négoce était assuré de tenir le haut du pavé.

Sans doute, les négociants consignataires étrangers se plaignaient d'être astreints à payer des loyers très cher parce qu'ils étaient étrangers et qu'ils n'avaient pas le droit de posséder des immeubles. De plus, ils s'insurgeaient non pas vraiment contre l'obligation d'avoir une licence dont étaient dispensés les nationaux, et qui était généralement délivrée sans trop de difficulté par le Chef de l'Etat, mais contre les frais de patente largement discriminatoires auxquels ils étaient assujettis, et contre l'interdiction absolue aux étrangers de se livrer au commerce de détail.

Les frais ainsi incriminés ralentissaient peut-être le rythme d'enrichissement de francs-tireurs, très nombreux, qui ne possédaient que peu ou pas de capitaux ou de crédit, et rognaien sur les profits de tous. Mais ils ne gênaient pas sérieusement les solides succursales (Baudin, Osler, Weber, Lloyd...) ou commandités des maisons d'Europe ou des États-Unis ainsi que tous les gros créanciers du gouvernement haïtien, qui bénéficiaient au contraire de l'espèce de sélection "naturelle" ainsi pratiquée. Par ailleurs, il était beaucoup plus facile à des Français, Allemands, Anglais, Nord-Américains, qu'à des Haïtiens, de s'aboucher avec des capitalistes de leurs pays respectifs afin d'obtenir des crédits, des conditions de paiement, qui rendaient possible une accumulation rapide et soutenue de leurs profits. En réalité, les droits de patente discriminatoires, loin d'occasionner une sensible augmentation du nombre des consignataires nationaux, eurent pour effet le plus direct l'accroissement des prix des marchandises importées : les différents frais, ainsi que les droits à l'importation, n'étaient au bout du compte qu'un impôt établi sur le consommateur ; le haut commerce pouvait et savait calculer ses bénéfices de telles sorte qu'en définitive les impôts, les variations du prix des denrées sur

le marché européen, etc., ne pesaient que sur le petit producteur haïtien et l'économie nationale haïtienne.

Quant à la double interdiction aux étrangers de se livrer au commerce de détail ou d'acquérir des immeubles, elle n'était en somme qu'un coup d'épée dans l'eau. Elle était depuis les premières années de l'Indépendance, et de plus en plus, tournée soit par des *associations* avec des Haïtiens, soit par l'usage de *prête-noms*. Avant même que la loi Dubois ait autorisé le mariage entre Haïtiennes et résidents étrangers, Allemands et Anglais épousaient devant leurs consuls des Haïtiennes (qu'ils choisissaient d'ailleurs plutôt parmi la branche mulâtre des classes possédantes), tandis que des Français contractaient une union libre avec des femmes du pays³³. Ce type de liaison permettait aux Européens d'acheter des immeubles ou de créer des établissements au nom de leurs épouses ou concubines ; après l'achat, la femme signait une obligation s'élevant à la valeur de l'établissement ou de l'immeuble, sur lequel l'Européen prenait une hypothèque. Dans le cas de prête-nom, par exemple un commis haïtien était présenté comme le négociant ou le marchand chez qui le véritable négociant, étranger, figurait comme commis ; pour cette raison, l'administration haïtienne chargeait les commis étrangers d'Haïtiens d'un droit de patente plus lourd que celui à payer par les négociants consignataires nationaux ; cependant ce droit restait inférieur à ce que les consignataires étrangers en tant que tels avaient à payer.

À partir surtout de la seconde moitié du XIX^e siècle, une source considérable de revenus pour les consignataires étrangers, mais qui n'était pas accessible aux Haïtiens (sauf quand ils reniaient leur patrie avec la complaisance d'un consul français, anglais ou allemand), était la *spéculation d'indemnité*. Edouard Pinkcombe³⁴ l'a définie en 1874 comme une pratique "qui consisterait à faire adroitement brûler ou piller sa propriété pour se faire payer après vingt fois sa valeur par notre gouvernement faiblissant sous la menace d'un consul ou de ses bouches à feu." L'européen Molinari témoigne à peu près dans le même sens quand il rapporte que "la voix publique en accuse d'autres (résidents étrangers), encore moins scrupuleux, d'encourager les incendiaires et de les assister au besoin³⁵". Ce qui est certain, c'est que les troubles civils qui opposaient des fractions des classes dirigeantes contribuaient à engraisser les propriétaires

33. Arch. nat. (Paris), Aff. Étr. B111458, Notes sur la République d'Haïti, mai 1838.

34. Edouard Pinkcombe, *L'article 7. Lettre à Delorme*, Paris, 1874, p. 24.

35. Nolinari, op. cit., p. 205.

de nombreuses maisons de commerce étrangères établies en Haïti. Ces maisons s'érigeaient en bailleurs de fonds et fournisseurs tant du gouvernement que des conspirateurs, prêtant ou vendant à crédit aux mécontents pour les encourager à l'insurrection, et au gouvernement pour combattre la levée de boucliers, avec la ferme assurance d'encaisser leur argent avec de gros profits quel que soit le parti qui triomphe³⁶. Louis Joseph Janvier l'a écrit³⁷, et c'est une vérité d'évidence jusqu'en 1915 : si l'on cherche bien derrière chaque tentative de putsch qui a eu lieu en Haïti depuis 1843, on trouve toujours une main de grand négociant qui tire les ficelles et qui ramassera ainsi des bénéfices plantureux au détriment du pays. Fournisseurs, bailleurs de fonds, spéculateurs d'indemnité, étaient parfois les mêmes personnages. Et comme, dans ces conditions, "les insurrections sont des phénomènes dont on peut calculer le retour avec une exactitude presque mathématique, les plus avisés déposent à l'avance dans les bureaux de leur consulat un bilan de circonstance qui sert ensuite de base à leurs réclamations"³⁸. Ces réclamations atteignaient des hauteurs vertigineuses : "j'ai eu la curiosité d'en examiner le détail de quelques-unes, témoigne Molinari. Le fameux Mémoire de Don Pacfico était modéré en comparaison, et le prix auquel ce protégé de Lord Palmerston coûtait sa bassinoire eût paru dérisoire aux réclamants d'Haïti³⁹. "Ce même auteur nous apprend qu'un résident étranger qu'il interrogeait à ce sujet confessait qu'"on a terriblement abusé des indemnités et (que) l'incendie est devenu un moyen de liquider les fonds des magasins avec 400% de bénéfice."

Or, alors que les immigrés étaient grassement dédommagés, les négociants et marchands grossistes nationaux qui avaient subi les mêmes déboires étaient bel et bien ruinés, jusqu'au moment où, tels ou tels d'entre eux arrivent à escalader le pouvoir et se "dédommagent" eux-mêmes, donc toujours au détriment de la caisse publique alimentée par les ponctions exercées sur les producteurs de la richesse nationale.

e) *la contrebande*

Aux sources d'enrichissement du bord de mer, il faut

36. Cf. J.N. Léger, *La politique extérieure d'Haïti*, Paris, 1886, p. 25-26

— J. Justin, *Les relations extérieures d'Haïti*, Paris, 1895, p. 160...

37. L.J. JANVIER, *La République d'Haïti et ses visiteurs*, Paris, 1883, p. 18.

38. Molinari, op. cit., p. 204.

39. Id., ibid., p. 205.

ajouter, — “the last but not the least” — le vaste mouvement de contrebande qui se déployait dans les ports d’Haïti.

Les autorités haïtiennes ont publié toute une suite de lois les unes plus sévères que les autres, destinées à enrayer les fraudes à l’entrée et à la sortie des ports. Les premières lois pénalisaient les embarquements et débarquements frauduleux par la confiscation des marchandises, parfois la saisie du navire, la condamnation des fautifs à une amende égale à la valeur des marchandises saisies, avec récompense du dénonciateur. Renchérissant sur ces premières dispositions, les lois d’après 1825 prévoyaient l’amende du double de la valeur des marchandises confisquées, emprisonnement du coupable, ou expulsion ou interdiction de séjour dans le cas d’un étranger...⁴⁰. C’est également dans le cadre de la répression de la contrebande qu’à certaines époques on interdisait aux navires étrangers de relever d’un port haïtien à un autre et qu’on fermait certains ports. Autant de mesures qui provoquaient, on comprend pourquoi, les protestations des négociants d’Haïti, des armateurs, capitaines, Chambres de commerce des ports étrangers et de leurs gouvernements.

Mais malgré leur sévérité, ces lois restaient inopérantes. Déjà en 1828 le consul britannique Mackenzie écrit qu’il n’existe pas de pays où la contrebande s’étale aussi effrontément qu’en Haïti. En 1838 le Plénipotentiaire français à Port-au-Prince, Emmanuel de Las Cases, ajoutera que la contrebande était depuis plusieurs années un des principaux obstacles à la prospérité financière du jeune État⁴¹. “Tout le monde sait ici, note le consul général français LévassEUR en 1842, que les capitaines qui arrivent dans les ports d’Haïti ne présentent jamais leurs factures et leurs manifestes tels qu’ils les ont reçus au port d’expédition⁴².” En 1851, un autre consul général — ces fonctionnaires sont bien placés pour le savoir — nous apprend que depuis quatre ans qu’il exerçait sa fonction à Port-au-Prince, “plus de trente navires et leurs cargaisons auraient été confisqués si on leur eût fait une équitable application des lois locales destinées à réprimer la contrebande⁴³.” Une commission désignée en décembre 1862 pour examiner les opérations de la douane

40. Voir notamment les lois du 20 avril 1825, du 9 juillet 1838, du 15 juillet 1858...

41. Notes sur la République d’Haïti, déjà cit.

42. Arch. nat. (Paris) F126328, Rapport au Ministre des affaires étrangères, Port-au-Prince le 17 novembre 1842.

43. Arch. du Quai d’Orsay, Corr. comm. Port-au-Prince, vol. 6, Rapport du consul général Raybaud du 18 avril 1851.

de Port-au-Prince (en principe la plus surveillée !), découvrit en huit jours des fraudes supérieures à 12,000 piastres fortes ⁴⁴. L'une des illustrations les plus frappantes de l'étendue de la contrebande à la fin du XIX^e siècle a été donnée par ce précieux témoin qu'est l'écrivain et homme politique Frédéric Marcelin, en ce qui concerne l'huile de Kerosen, très consommée dans un pays où la "fée électricité" n'avait pas encore pénétré : les magasins en sont bondés, les petites boutiques en regorgent, la consommation en est générale", pourtant l'huile de Kerosen... ne figure pas sur le manifeste des navires, ni non plus sur les bordereaux d'importation de la douane ⁴⁵.

Pour contourner les mesures prévues par la législation haïtienne, qui imposait des charges de plus en plus lourdes, et esquiver la douane, plusieurs capitaines de navires de commerce étrangers débarquaient fréquemment leur pacotille avant de jeter l'ancre dans le port ; des canotiers de la côte, le plus souvent appointés à cet effet par les négociants, allaient les accoster à plus de trois lieues au large, prenaient les marchandises à passer en fraudes et les débarquaient ouvertement. L'apposition des scellés sur les écoutilles par le premier agent de la douane à monter sur le bâtiment ne gênait en rien les capitaines, qui trouvaient le moyen de faire communiquer la cale avec leur chambre ou qui pratiquaient des caches ⁴⁶.

Au fond, si les décisions législatives étaient demeurées inefficaces, c'est grâce à la complicité de ceux qui étaient chargés de leur application. Il est très connu que les Chefs d'État haïtiens nommaient à la direction des douanes leurs favoris qu'ils voulaient enrichir vite. De plus, parmi les employés supérieurs des Finances et des Douanes figuraient des négociants ⁴⁷, et les abus qu'une telle situation ne pouvaient manquer de causer n'a point échappé aux observateurs. Pour leur part, les petits employés, très mal payés, criblés de dettes, cherchaient dans cette "coopération" de type spécial avec les capitaines et les consignataires un moyen de combler le déficit chronique de leur budget familial ; ils

44. Arch. du Quai d'Orsay, Corr. comm. Port-au-Prince, vol. 8, f° 146-148, Huttinot au Quai d'Orsay, 7 décembre 1862.

45. Frédéric Marcelin, *Nos douanes*, Paris, 1897, p. 7.

46. Voir le journal *La Sentinelle de la Liberté*, Port-au-Prince, n° 4 du 5 décembre 1843 et n° 19 du 18 janvier 1844.

47. Cette situation fait l'objet d'une dépêche du président Hyppolite au Secrétaire d'État des Finances et du Commerce en date du 25 août 1891 (Cf. République d'Haïti, *Bulletin des lois et actes du gouvernement, année 1891*, Paris, p. 210).

n'ignoraient d'ailleurs pas les destinées des nombreuses fournitures à l'État qu'ils voyaient passer sous leur nez et qui étaient l'objet de trafics auxquels se livraient impunément les hauts fonctionnaires, les politiciens et le haut commerce. Aussi, les habituelles cargaisons clandestines étaient-elles parfois débarquées au grand jour, sans inquiétude, "avec une insolence qui témoigne d'une sécurité à toute épreuve" 48.

La contrebande régna donc dans toute sa beauté dans les ports haïtiens, avec seulement les restrictions à la parution d'une nouvelle loi répressive. Selon le moment et le port, tantôt le quart, tantôt le tiers, souvent la moitié des marchandises importées en Haïti l'étaient dans ces conditions. "Les grandes fortunes formées avec une incroyable rapidité n'ont pas d'autre origine" 49, affirmait Las Cases; disons, pour être véridique, certaines grandes fortunes du bord de mer. Et l'État haïtien s'appauvissait du même coup.

* * *

René Dumont a écrit dans *L'Afrique noire est mal partie* que "même un commerce honnête, s'il domine toute l'économie, ne peut que gêner le développement. Car, il recherche les exportations surtout en vue d'augmenter les importations, qui lui rapportent encore plus." À ce compte-là, Haïti est on ne peut plus "mal partie" et a très mal évolué. Car, d'une part, à cause du bas niveau de développement des forces productives (travailleurs peu qualifiés, outillage rudimentaire...) dans leur interaction avec le caractère arriéré des rapports de production (demi-servage du paysan, absentéisme des "maîtres de la terre" en corrélation avec la course à l'enrichissement facile par la prédilection pour les hautes fonctions de l'État, la spéculation et l'usure...), la vie du pays était basée sur l'exportation d'un tout petit nombre de produits agricoles, et même d'un seul, le café; par ricochet, l'essentiel des objets consommés était importé: le capital marchand, le bord de mer qui contrôlait ce mouvement d'exportation et d'importation dominait cette économie typiquement néo-coloniale. D'autre part, par son mode d'enrichissement, nous l'avons vu, la bourgeoisie d'affaires haïtienne était essentiellement corrompue et corruptrice.

48. Arch. du Quai d'Orsay, Corr. comm. Port-au-Prince, vol. 6, f° 112. — Voir aussi, *La Sentinelle de la Liberté*, du 5-10-1843.

49. *Notes sur la République d'Haïti*, déjà cit.

Anti-nationale, cette bourgeoisie d'affaires l'était profondément.

D'abord du fait même de son caractère cosmopolite. Ce sont des noms anglais, allemands, français, nord-américains, qui ornaient les devantures des plus puissantes maisons du bord de mer. Les établissements d'Haïtiens n'étaient plus nombreux (70 sur 125 vers 1853-1856) que dans la mesure où l'on confondait "maisons", grosses boutiques (grossistes) et "cailies-café". Certaines maisons haïtiennes puissantes étaient formées par association avec des étrangers (Dupuy et Lloyd, Blanchet et Maunder, etc). S'il faut en croire un Mémoire du consul général Barbot daté de 1833⁵⁰, des mulâtres, descendants de colons ou d'affranchis de Saint-Domingue, ont pu fonder des maisons de commerce assurées de recevoir des cargaisons françaises, grâce à des relations, "et même des relations de famille", maintenues avec l'ex-métropole plus de trente ans encore après la rupture des liens coloniaux traditionnels.

Mais ce qu'il convient surtout de souligner, c'est qu'au même titre que les maisons de consignataires étrangers, des négociants et gros marchands haïtiens contribuaient à l'évasion du capital national vers les rives européennes et nord-américaines, au lieu de réinvestir leurs profits dans le pays. "C'est ainsi, entre autres exemples, nous dit encore Barbot en 1833, que les deux seules maisons haïtiennes du Port-au-Prince qui reçoivent des consignations⁵¹, font passer tous leurs bénéfices en France, où leurs fonds sont placés à la banque, en rentes sur l'État et en propriétés." Cette catégorie sociale devait abriter nombre de ceux dont, à la fin du siècle, Joseph Justin disait que leur idéal était de "faire autant d'argent possible et de venir le dépenser à Paris" et qui rêvaient d'"un petit hôtel, soit à Passy, soit à Auteuil"⁵². En outre, c'est souvent lorsque survenaient des troubles civils et qu'il y avait des indemnités à réclamer pour "pillage et incendie" ou sous tout autre prétexte, qu'on apprenait qu'un Rigaud, un Elysée, un Demeurant, un Peters (la même mère a donné naissance à un Peters anglais et à un Peters allemand), une Faubert (petite-fille du Président Boyer mariée à l'un des frères de Maunder), un Luders, etc, jusque-là Haïtiens, étaient métamorphosés en Français, Allemands ou Anglais. Enfin, si les détenteurs du pouvoir d'État ont été avant tout des propriétaires fonciers galonnés, il faut savoir

50. Arch. nat. (Paris), Aff. Etr. B111458.

51. Il s'agissait des maisons Elie et Mirambeau.

52. Joseph Justin, op. cit., p. 140.

que négociants et autres gens d'affaires ont également participé comme Secrétaires d'État (Dupuy, Elie, Ethéart, Rigaud, Ardouin, Laforesterie, Lespinasse, Saint-Aude, Défly, Laroche, etc), comme hauts fonctionnaires, ou même en tant que Chefs d'État (Geffard...), aux cent ans et plus, de gabegie politique, de conservatisme social, de stagnation économique, bref de sous-développement national qui ont ouvert la voie à la néo-colonisation américaine laquelle se poursuit en Haïti depuis une soixantaine d'années.

Historien haïtien. Attaché de Recherche au CNRS, Paris. A publié : *Le Néo colonialisme à l'essai*", **La Pensée**, 1970.

HÉRARD JADOTTE
IDÉOLOGIE
LITTÉRATURE
DÉPENDANCE *
(Notes pour une recherche)

“Allobroge esthète textuel
Pour un silence en sel blanc comme
un bol...”

Magloire ST-AUDE

I.1. La production littéraire n'apparaît jamais seule. Elle secrète toujours son double obligé, un discours sur la littérature dont l'étude ou la déconstruction relève très précisément de l'analyse des idéologies. Parce que dans nos sociétés (celles du Tiers-Monde) loin d'avoir une existence autonome (relativement), ce métadiscours se manifeste par l'intermédiaire presque exclusif de manuels ou autres guides, destinés à l'Appareil Idéologique d'État Scolaire, on ne peut le rejeter d'un revers de main. Au contraire, il est nécessaire de questionner sa cohérence idéologique (et névrotique) et le rôle qu'il joue dans le processus de production et de reproduction de l'idéologie dominante des classes dominantes. Cette lecture n'est possible qu'à rompre avec un certain nombre d'interprétations de nos sociétés en termes de “retard historique”, et les inévitables aplatissements les uns sur les autres des divers champs constituant le texte social global.

I.2. Aucun moment de l'histoire de la formation sociale haïtienne ne donne à lire aussi facilement (et difficilement) ce discours sur la littérature (et l'idéologie de ce discours) que celui qui voit apparaître sur la scène *politique* la petite bourgeoisie, c'est-à-dire des lendemains de la seconde guerre mondiale à nos jours. Et aucune oeuvre ne permet mieux de rassembler les “lambeaux” de ce discours, de mesurer sa cohérence “autonome invisible” que celle de Magloire St-Aude.

* Ce texte a fait l'objet d'une communication au Colloque Haitiano-Dominicain de Sciences Sociales qui s'est tenu à l'Université Autonome de Mexico du 19 au 23 Juillet 1971.

Non que l'oeuvre de St-Aude ait suscité tellement de commentaires (paraphrases), mais les exclusions et les réductions, toutes exemplaires, sont par là même symptomatiques. Pourquoi St-Aude plutôt qu'un autre : justement parce que l'oeuvre de St-Aude est là, éclatée, transgressive, ne produisant (et en ceci proche de la visée d'une logique dialectique matérialiste) ni "les méandres gratifiants d'un didactisme (discours du Père) ou d'un esthétisme (discours du Fils) qui jouit d'une pseudo-pluralité dans la sphère du Même" ¹

1.3. Ainsi se trouve définies les deux grandes parties de ce texte (qui ne se veut que programmatique). D'abord lever les interdits et les confusions que produisent dans l'analyse les notions de sous-développement, culture arriérée (mais originelle) et autres, (nous assistons encore aux retombées du mythe du "Tiers-Monde", comme "autre", — seul lieu possible des Révolutions possibles — inventé par l'ethnocentrisme européen et intériorisé par les "intellectuels" de ce "Tiers-Monde"), qui occultent la nécessité et l'urgence de la lutte idéologique et théorique contre les classes dominantes et dirigeantes du capitalisme périphérique. Ensuite, à partir de refus collectif de lire St-Aude, rechercher "ce qui a été blessé" (BARTHES) dans le code rhétorique de son époque qui reste encore le nôtre.

II.1. Les schémas d'interprétation des formations sociales latino-américaines et les écrits des idéologues se rejoignent sur un point fondamental : la notion de "retard historique" appliquée à ces sociétés. Nous employons, à dessein, cette notion de "retard historique", à la suite d'A. LAROU ², dans la mesure où il permet de faire tout de suite le lien avec le mouvement historiciste allemand de la fin du 18^e

1. Julia KRISTEVA, Matière, sens, dialectique, **TEL QUEL**, Hiver 1971, no. 44, p. 21. Tout ce que ce texte doit aux recherches d'ALTHUSSER, de DERRIDA, et de TEL QUEL n'a point besoin d'être expliqué ou commenté. Mais lu, à l'intérieur de la remise en question fondamentale des discours des cultures occidentales, judéo-chrétiennes et affiliées, rendue possible par la conjoncture (de crise) théorique, idéologique, politique, économique que traverse le système capitaliste mondial. Cette crise se manifeste sous des formes différentes mais tout autant cruciales dans les formations centrales que dans les formations sociales périphériques. La spécificité des tâches qui incombent aux avant-gardes révolutionnaires ne peut que mieux faire ressortir l'unicité du **travail**.

2. A LAROU, L'Intellectuel du Tiers-Monde et Rarx : encore une fois le problème du retard historique. **DIOGENE** 64, 1968, 134-157. Nous expliciterons plus loin nos divergences avec LAROU sur la "nécessité" d'une "récréation" du Marx historiciste par l'intellectuel du Tiers-Monde.

au début du 19^e siècle. Face au "retard allemand", à la fameuse "misère allemande", trois questions sous-tendent les textes de ce mouvement : le constat de ce retard, la nécessité du rattrapage et l'agent de ce rattrapage. Dans "l'Idéologie Allemande" comme lecture du système de ces questions, Marx démontra que "cette manière de poser ou plutôt d'obscurcir le problème est elle-même la conséquence du même retard qui donne à l'intellectuel-critique l'illusion de porter le poids de l'histoire, et de pouvoir résoudre les contradictions en les exprimant" ¹. L'apport de Marx a été d'énoncer qu'à la place de l'activisme jacobin il y avait "la lutte des classes qui suivait ses propres lois" (ENGELS) : dans la formation économique et sociale ; que le retard historique était celui des relations de production ; que l'agent de changement n'était pas l'intellectuel-critique mais bien le prolétariat moderne.

II.2. La notion de Tiers-Monde est née justement avec la prise de conscience par les intellectuels (fractions dominées des classes dominantes) de ce fameux retard. On voit bien ici l'intérêt du rapprochement que fait LAROUI entre le vécu de ces retards par les intellectuels allemands et du Tiers-Monde. Dans le dernier cas, et tenant compte de la colonisation — forme spécifique de l'accumulation primitive au niveau mondial — la prise de conscience de ce retard va coïncider, en Amérique Latine d'abord, avec le rejet de l'"européanisation", la recherche de la spécificité culturelle et historique". "Indigenismo" dans le cas de l'Amérique hispanique ; "négritude" dans le cas d'Haïti. Il faut donc prendre cette recherche pour ce qu'elle est, corollaire (décalée) de la pénétration économique américaine et du nationalisme verbal. À l'intérieur de cette problématique le rôle dévolu à l'intellectuel-critique est essentiellement d'ordre charismatique. Charismatique parce que justement ce retard (référence à un référent) ne sépare pas seulement les formations sociales, mais aussi à l'intérieur de la formation sociale périphérique, les "lettrés" et les "illettrés" donc essentiellement les classes et fractions de classes dominantes et les classes dominées. C'est bien ce qu'expriment L. DENIS et F. DUVALIER quand ils écrivent : "...celui qui est en haut, se penche pour soutenir celui qui est en bas. C'est cette soudure avec les populations laborieuses, avec les élites souffrantes de la classe moyenne qui renforcera la position de la Grande

1. op. cit. p. 139.

Masse majoritaire".¹ En ce sens l'intellectuel-critique sera, selon le mot de Césaire, un "propagateur d'âmes", le "guide spirituel d'une Révolution politique"². Ce qui fait la spécificité de la négritude en Haïti, c'est que son discours s'adresse non pas à l'Autre-colonial, mais à la "minorité bourgeoise (qui) a pu prendre le pouvoir grâce à la puissance économique et politique."³ Pouvoir usurpé et inefficace (incapable de combler le retard, de tenir compte de la spécificité de "l'âme haïtienne") puisqu'irrationnelle. Les exigences rationnelles et scientifiques du mouvement des GRIOTS manifestent très bien la prise de conscience dont nous parlions plus haut. Exigences exprimées très nettement dès le premier numéro de la revue du même nom, dont l'un des objectifs était de "bannir systématiquement la politique de nos activités scientifiques et littéraires en érigeant notre Tribune en sorte de Boulevard sacré de l'Idéal pour permettre aux générations contemporaines de contribuer à l'élaboration d'une pensée scientifiquement haïtienne"⁴.

II.3. La négritude en Haïti est donc d'abord une lecture nationale, culturelle et historique de la formation sociale haïtienne. Lecture faite par la petite-bourgeoisie⁵ en général (y compris l'aile progressiste et marxologue, ce qui permet d'expliquer son échec à se lier organiquement aux classes ouvrières et paysannes) et assumée, en particulier, par l'aile "totalitaire"⁶

II.4.1 C'est l'idéologie du rattrapage qui sous-tend toutes les analyses traditionnelles concernant les relations entre les pays dits sous-développés et pays dits développés. Nous savons maintenant que ces notions sont historiquement

1. L. DENIS, F. DUVALIER, Le problème des classes à travers l'Histoire d'Haïti. in F. DUVALIER, **Oeuvres complètes**, P-au-P, Imp. de l'État, p. 356.

2. Cité par A. AUGUSTE, Césaire et le Parti Progressiste Martiniquais : le nationalisme progressiste, **NOUVELLE OPTIQUE**, vol. no. 2/3, mai 1971, p. 59.

3. DENIS et DUVALIER, op. cit., p. 355-56.

4. La revue **LES GRIOTS**, vol. 1, No. 1, Editorial.

5. "La petite-bourgeoisie est la classe (ou fractions de classe) qui refoule l'existence de la grande bourgeoisie en tant qu'elle se reconnaît par ses intellectuels une supériorité dans l'ordre des activités de "l'esprit" et qu'elle nie la réalité des instruments de domination de la classe possédante (qu'elle est elle-même un instrument de cette domination)", in J-L. BEAUDRY, **TEL QUEL** 44, p. 60.

6. Jean-LUC : voir les réflexions de l'auteur sur le nationalisme culturel ou noirisme : Connaissance sensible et connaissance rationnelle dans les luttes politiques haïtiennes, **NOUVELLE OPTIQUE**, vol. 1, no. 2/3, mai 1971, pp. 15-26.

dâtées. S. AMIN a bien montré les illusions de la théorie marginaliste du "sous-développement". "Le point de départ est tout d'abord le choix d'un concept de "sous-développement" qui ne conduit nulle part : l'assimilation du "sous-développement" à la "pauvreté" en général. On s'étend longuement sur la description d'une incroyable platitude des manifestations diverses de la pauvreté... pour meubler de banalités le vide de l'analyse. Le plus grave est que cette définition conduit immédiatement à une faute essentielle : on assimile les pays "sous-développés" aux pays "développés considérés à un stade antérieur de leur développement"¹. Ce type d'analyse nous conduit tout droit à la thèse du "dualisme", c'est-à-dire la juxtaposition des deux sociétés, l'une "traditionnelle", "pré-capitaliste", "féodale", l'autre "moderne" et "capitaliste".

II.4.2. À ce dualisme économique fait pendant un dualisme culturel. J. S. ALEXIS parle de la "cohabitation en Haïti de deux peuples", c'est-à-dire, d'un côté l'élite haïtienne définie comme une "colonie d'occidentaux nostalgiques des Français" et de l'autre "les petites gens condamnées à la glèbe et à la peine"². Tout récemment encore, un jeune essayiste écrivait : "Dans le cas d'une société non-intégrée comme la société haïtienne, on peut difficilement penser que le style de vie ou le monde de culture d'un bourgeois de la ville rejoint celui du sous-prolétaire de Port-au-Prince ou du paysan de la campagne. Il y aurait donc non point une mais des cultures haïtiennes qui communiqueraient peu entre elles et évolueraient en vase clos"³.

II.4.3. Les rapports dépendance/superstructure sont ainsi posés en termes d'"enclaves culturelles" qu'il s'agirait d'exclure afin de retrouver les vertus originelles de cette autre culture. La question des liens entre cette "enclave culturelle" et la "métropole" est occultée. Or justement, "...l'adoption par les classes dominantes des pays sous-développés d'idéologies "externes" déterminées, remplit fondamentalement deux fonctions principales : en premier lieu, susciter toute une superstructure qui légitime leurs relations de classes dominantes locales avec le centre dominant interna-

1. S. AMIN, *l'accumulation à l'échelle mondiale*, p. 17.

2. J.S. ALEXIS, *Optique*, No 23, Janvier 1956, p. 27.

3. A. RAMIRE, Pour une culture populaire, *FRERES DU MONDE*, No 43-44, Juin 1966, p. 58.

tional ; ensuite, sur le plan interne, légitimer leur propre position dominante en fonctionnant comme instrument de domination et mode de distanciation dans leurs rapports avec les classes et groupes dominés" ¹.

II.4.4. La littérature (au sens large) constitue un des mécanismes privilégiés de production et reproduction de l'idéologie dominante. Et qu'elle se colore de revendications sociales et/ou raciales, elle ne participe pas moins, dans son opposition même à l'"européanisation" (comme idéologie externe et interne), à la même problématique idéaliste et petite-bourgeoise de "retard historique". La double domination interne et externe de l'idéologie dominante pèse alors d'un poids énorme sur la lutte idéologique et théorique à mener à l'intérieur des formations sociales du capitalisme périphérique par l'avant-garde formel. Le combat (fondamental) entre l'idéalisme et le matérialisme comme "arme critique acérée" au service des masses se réduit à un aplatissement des niveaux et formes de lutte. Il est toujours indéfiniment différé, considéré comme inutile. La non-reconnaissance de la spécificité de cette lutte qui se mène sur le terrain des pratiques signifiantes et à l'intérieur de la petite-bourgeoisie donne la mesure des "erreurs" de la littérature engagée, de son souci du "didactisme" et de sa non-rupture avec les "réussites" de l'européanisation.

III.0.0 Dans le continuum qui va de l'"européanisation" à la "négritude", la pratique signifiante de St.Aude opère un saut qualitatif. Si l'oeuvre de St.Aude, à travers un contre-sens économique (ralliement à la politique duvalieriste) n'en reste pas moins une rupture avec l'idéologie dominante [logocentrisme occidentale ² (A) et noirisme (B) comment penser cette rupture ?

III.0.1 Il est important de tracer une ligne de démarcation très nette entre le "moteur idéologique" ³ d'un texte, qui comme tel peut être anhistorique, apolitique et de l'autre le travail sur la signifiante qui opère à partir de lui dans le texte, travail novateur et dont la fonction "n'est plus seule-

1. T.A. VASCONI, Dependencia y superestructura, **Revista Mexicana de Sociologia** No 4, oct.-déc. 1969, p. 811.

2. J. DERRIDA, **L'écriture et la différence**, Ed. Seuil, 1968, **De la Grammatologie**, Ed. de Minuit 1969.

3. Le terme est de Jacques ROUMAIN : "J'admire et respecte sa poésie (St. Aude), mais je n'ai aucune estime pour son moteur idéologique," in Edris St. Armand, **Essai d'explication de "Dialogue de mes lampes"**, préface de J. ROUMAIN, Imp. de l'Etat, P. au-P., 1942.

ment de communiquer ou d'exprimer, mais d'imposer un au-delà du langage qui est à la fois l'histoire et le parti qu'on y prend." ¹

III.0.2 "Fait révolution le travail scriptural qui prétend briser les usages et les formes canoniques de la communication, dans la mesure même où la communication lui apparaît comme signature de l'idéologie et comme marque de l'aliénation." ²

III.0.3 En questionnant leurs fondements théoriques (théologiques), on montrera que les deux types de discours idéologiques (exclusion et réduction) suscité par le texte de Magloire St. Aude, participent de la même "conception" idéaliste de la "littérature", comme instrument de domination au service des classes dominantes.

1.0 Prendre la mesure d'une oeuvre/auteur/créateur, c'est faire appel par des rapprochements empruntés au monde clos des oeuvres/auteurs/créateurs, celui ou ceux qui s'en rapprochent le plus. Il s'agit là, d'un des procédés de la méthode beuvienne : "distinguer les familles littéraires." "C'est là, dans cet entourage où tout se reflète et s'exagère qu'il est parfois commode, et piquant, de connaître un auteur et de le retrouver. Dis-moi qui t'admire et je te dirai qui tu es, du moins qui tu es par la forme du talent, par le goût" ³. À côté de ces rapprochements de pure forme, nous en trouvons aussi qui se font à partir "des attitudes communes face à la société". En ce sens, il y aurait quatre Magloire St. Aude : celui de la première manière est symboliste et évoquerait Rimbaud ; le second plus proche de Max Jacob et de Lautréamont ; le troisième est surréaliste et comme A. BRETON "installe la poésie dans le rêve où il ne voit que désordre et anarchie" ⁴ ; enfin le St. Aude dernière manière est un mélange de Jacques Roumain (celui de La Proie et l'Ombre) et de Gorki (celui des Bas-Fonds) ².

1.1 Ainsi mis en place, ce jeu de renvois, ce système de références permettent de refermer sur lui-même le monde

1. R. BARTHES, *le degré zéro de l'écriture*, Ed. du Seuil. 1953, p. 9.

2. J. BYA, *Entre texte et lecture* in **LITTÉRATURE ET IDÉOLOGIES**, Colloque de Cluny II, la Nouvelle Critique, Spécial 39 bis, 1970, p. 113.

3. Ste BEUVE, *Les Lundis* cité par R. Fayolle, *Les procédés de la critique beuvienne et leurs implications*. **LITTÉRATURE**, 1, 1970, p. 83.

4. Ghislain Gouraige, *Histoire de la littérature haïtienne*, P.-au-P., 1964, p. 408-411. La lecture faite par la critique littéraire haïtienne de tous les textes (français et autres) qui tentent de rompre avec le logocentrisme du discours occidental reprend mot pour mot, celle des "chiens de garde" attitrés de la bourgeoisie occidentale. Et ce n'est point là innocence.

des mots et des créateurs de mots. "Arithmétique sommaire", on en conviendra, mais trainant avec lui, les notions d'influence, de parenté, d'écoles etc. Il ne pouvait en être autrement, la littérature et les rapports entre littératures de sociétés différentes étant définis comme mise en regard d'individus/créateurs/oeuvres. Tout se passe comme si la notion d'influence fournissait "un support magique aux faits de communication et de transmission" et référait à "un processus d'allure causale les phénomènes de ressemblance et de répétition." ¹

1.2 Face donc à l'oeuvre de St.Aude, deux types de lectures : l'idéalisme de l'une rejoignant l'éclectisme ² de l'autre. Dans le premier cas (1.1.), cette lecture (non-lecture) se fait sous un mode binaire : clarté/hermétisme ; sens/non-sens ; — observation-charme-évo-cation/rêve-inconscient-anarchie ; responsable/irresponsable. Ceci pouvant aller au rejet pur et simple : "Clément Magloire St. Aude est retenu comme le poète surréaliste intégral avec le *Dialogue de mes lampes* (1941). Mais la poésie de l'inconscient échappe à notre contrôle, aussi cette oeuvre de Magloire St. Aude est-elle inaccessible dans son ensemble." ³

1.3 La lecture éclectique adopte d'emblée face au texte de St. Aude, une attitude emphatique. En fait, elle ne lit pas, sauf à paraphraser. Mais elle "sent". "Et, pour ne point vibrer à cette poésie là, en provenance d'un "tremblement", d'un frisson, d'une pureté originelle, il faut être, en vérité, d'un bien dur métal" ⁴. Elle ne fait que rejoindre la lecture idéaliste en constatant que "*l'Artiste* (St-Aude) a donc failli à sa tâche qui était de deviner et de comprendre les cris les plus aigus des *Masses*, les problèmes qui travaillent profondément son pays, sa race, son époque, et de se constituer l'interprète enflammé des aspirations caractéristiques de son temps" ⁵.

1. M. FOUCAULT, *L'archéologie du savoir*, Ed. Gallimard, 1969, p. 32.

2. "L'éclectisme a pour mobile essentiel le rejet de la contradiction et le refus symptomatique de la lutte dans les formations signifiantes". J.-L. BAUDRY, *TEL QUEL*, 44, p. 61.

3. P. POMPIUS et F.I.C., *Manuel d'histoire de la littérature haïtienne*, Ed. H. Deschamps, P.-au-P., 1964, p. 420. (C'est nous qui soulignons H.J.)

4. E. ST-AMAND, Essai d'explication de "*Dialogue de mes lampes*", P.-au-P., Imp. de l'Etat, 1942.

5. Op. cit. p. 36. Que signifie, ici, l'emploi des majuscules (Artistes-Masses) ? Elles ont pour fonction, comme le souligne BARTHES, à propos de certaines écritures politiques de "faire coïncider frauduleusement l'origine du fait et son avatar le plus lointain, en donnant à la justification de l'acte, la caution de sa réalité", *Le degré zéro de l'écriture*, op. cit., p. 26.

1.4 Il nous est possible de dégager maintenant les pré-supposés théoriques de ces deux types de lectures. Une simple remarque : l'exclusion hors de la zone dénommée "poésie" du texte de St-Aude, ne peut que permettre de mieux faire ressortir la cohérence idéologique et névrotique de ce type de discours. En effet, l'idéologie ne peut, à ce niveau, que projeter sur l'oeuvre à analyser sa propre cohérence, dans la mesure où elle exhibe ses propres lois.

Deux types d'illusions sont à l'oeuvre dans les lectures idéologiques que l'on vient de décrire : l'illusion empirique¹ et l'illusion interprétative.² D'un côté on exclue l'oeuvre comme non-sens, c'est-à-dire, refusant de se donner à lire dans les limites du code dominant ; de l'autre on la récupère dans les brumes du "drame des sens crucifiés par la vie, celui d'une joie perdue et impossible à retrouver, le drame des yeux heurtés de toutes parts a de la gangrène morale, le drame de la pensée éthique."³ Si ce n'est le mythe du poète maudit.⁴ Le discours interprétatif intervient donc comme instrument de réduction. St-Aude illisible dira-t-on ? Certes, oui. Et nous commençons à peine à percevoir la prégnance de son texte sur le sol de notre culture. Et pour poser le texte de St-Aude comme "illisible" et en même temps comme fuite devant la "réalité", c'est dans les blancs et les bévues de cette lecture, dire comment écrivant de cette "réalité-là", il en produit une autre, celle-là "illisible" (littéralement). De même que la pay-sannerie en tant que sujet actif de processus révolutionnaire

1. "traite l'oeuvre, objet de l'entreprise critique, comme une donnée de fait, immédiatement découpée et s'offrant spontanément au regard qui l'inspecte. Ainsi, par l'intermédiaire de l'opération critique, l'oeuvre n'aurait qu'à être reçue, décrite, assimilée. Le jugement critique, entièrement placé dans la dépendance de son objet, n'aurait qu'à le reproduire, l'imiter, c'est-à-dire, le suivre dans ses lignes nécessairement évidentes, pour faciliter le seul **déplacement** que l'oeuvre puisse accomplir : celui qui la fait consommer, c'est-à-dire, qui la fait passer du livre, qui la retenait provisoirement dans ses liens, jusque dans la conscience plus ou moins claire, attentive et avertie de ses lecteurs possibles". P. MACHEREY, **Pour une théorie de la production littéraire**, Ed. Maspero, p. 23.

2. "Interpréter, c'est répéter, mais d'une curieuse répétition **qui dit plus en disant moins** : répétition purifiante, au terme de laquelle un sens, jusque là caché, apparaît dans sa seule vérité... Mais un tel "approfondissement" a évidemment une signification critique ; la richesse qu'il dénonce en l'oeuvre est en même temps révélation de sa pauvreté : "c'était cela, ce n'était que cela". op. cit. p. 94.

3. E. ST-AMAND, op. cit. p. 27.

4. Gérard DAUMEC, Magloire St-Aude, **OPTIQUE**, No. 24, Février 1956, pp. : 51-56.

était en dehors du champ de visibilité des cercles marxistes de l'époque.

2.0 Deux questions laissées en creux jusqu'à présent doivent être mises en forme :

2.1.0 L'articulation du texte "occidental" considéré comme hégémonique au texte "haitien". Cette articulation n'a rien de statique et renvoie directement à la lutte des classes ouvrières et paysannes du Tiers-Monde pour leur "autonomie". Et en même temps, à la contradiction principale qui oppose toujours à l'intérieur des formations sociales du capitalisme central, la bourgeoisie au prolétariat. Posée à l'intérieur du champ de lutte des avant-gardes formels, cette question doit recevoir une réponse matérialiste et faire voir à travers les spécificités des tâches l'unicité du travail sur le terrain des pratiques signifiantes. Quelques considérations historiques :

2.1.1 La conquête de l'indépendance en Haiti et en Amérique latine a laissé intacte la domination culturelle. Un nouveau type de liens va maintenant unir les classes dominantes de la métropole et de l'ancienne colonie. Une dichotomie facile prenait corps : la "vieille Europe" et la "jeune Amérique". Si l'intelligentzia se réclame encore des valeurs de la civilisation occidentale, c'est pour s'inquiéter de leur absence et de leur négation dans les nouveaux mouvements littéraires et culturels de la Mère-Patrie et de leur récréation possible seulement à l'intérieur du jeune sous-continent. Une catégorisation simpliste permettait de séparer les "nationaux" des "assimilés". D'un côté "l'idée de *patrie* (était) étroitement liée à celle de *nature* et, en partie, tirait d'elle sa justification. Toutes deux conduisaient à une littérature qui compensait le retard matériel et la faiblesse des institutions par la surestimation des aspects "régionaux" et faisait de l'exotisme un motif d'optimisme social" ¹.

De l'autre, "à cause du manque de points locaux de référence, elles (les oeuvres) ne dépassaient pas le simple exercice d'aliénation culturelle, non justifiée par l'excellence de la réalisation." ² Ce qu'il est important de souligner, c'est dans les deux cas, l'intériorisation de la dépendance au niveau de ce que A. CANDIDO appelle la "réalisation expressive". "L'affirmation traditionnelle d'originalité, sous-tendue par un particularisme élémentaire, conduisait et conduit, d'un côté

1. Antonio CANDIDO, Sous-développement et littérature en Amérique latine, *Cahiers d'Histoire Mondiale* XII, No. 4, 1970, p. 619.

2. A CANDIDO, op. cit., p. 626.

au pittoresque, et de l'autre à la complaisance culturelle..."¹.

2.1.2 La prise en charge de la notion de sous-développement par une fraction des classes dominantes va modifier sensiblement les données du problème. La participation active des jeunes écrivains de la revue "LA RUCHE" aux événements de 1946, qui devait conduire à l'entrée de la petite-bourgeoisie sur la scène politique haïtienne est symptomatique. Cette conjoncture, dans le cas d'Haïti, est très importante. À défaut d'une analyse, fixons quelques dates :

- a — 1915-1934 — occupation américaine d'Haïti. Notons que cette occupation coïncide avec la restructuration sur la base de la pénétration du capital américain de toute l'industrie sucrière caraïbéenne.
- b — 1918 — Ecrasement de la guérilla rurale des "cacos" par les forces d'occupation.
- c — 1924 — "Manifeste du surréalisme" d'A. BRETON.
- d — 1929 — "Ainsi parla l'oncle" du Dr. Jean PRICE MARS.
- e — 1934 — Fondation du Parti Communiste Haïtien par Jacques ROUMAIN.
- f — 1941 — "Dialogues de mes lampes" de Magloire ST-AUDE.
- g — 1946 — "Révolution de 1946".

2.1.3 Une nouvelle distinction va séparer d'une part les écrivains "engagés" de l'autre, les "européanisants". À la base de cette distinction la recherche fébrile de la spécificité culturelle, nationale et historique, la prise de conscience du sous-développement assimilé à la pauvreté. Précisons :

2.1.4 La contradiction porte sur la définition de concept de culture nationale/littérature nationale et authentique. "Ainsi deux cultures s'affrontent en Haïti. Non pas comme on pourrait le croire, la culture africaine et la culture française. Mais d'une part une culture haïtienne, nationale, en formation, et d'autre part, le braconnage cosmopolite auquel la classe dirigeante d'Haïti s'adonne sans pudeur dans les ter-

1. op. cit. p. 632.

ainsi que les "éléments" d'une culture démocratique et socialiste, reconnaissance qui rate l'analyse marxiste qui pourrait la fonder en faisant de la culture dominante une inscription, sans cesse renouvelée sans doute, mais mécanique et extérieure au processus dialectique de la formation de la société haïtienne. On peut toujours parler de "braconnage cosmopolite", il reste que la culture dominante n'est pas seulement dominante parce qu'importée mais aussi et surtout parce qu'elle agit comme modèle référentiel exclusif et "définit ainsi tous les "rapports de sens" dérivés dans une formation sociale définie" ². Si la culture/idéologie dominante est dominante dans tous les sens c'est parce que sa production et sa reproduction constitue une des conditions à la production et à la reproduction des rapports sociaux qui la fondent. L'isolement et la pauvreté des masses paysannes ne sauraient fonder leur inviolabilité idéologique. "... si du point de vue de(s) pays dominant(s), la diffusion idéologique opère comme instrument de perpétuation de la domination qui s'exerce sur les autres pays ou régions ; du point de vue des classes dominantes du pays ou de l'aire dominée, son adoption forme une partie de l'activité de domination qu'elles exercent sur le plan interne. Il est nécessaire de tenir compte, dans ce cas, de la propre position de la classe dominante dans le pays ou la région dominée, qui dérive de ses relations spécifiques, de ses attaches particulières avec ce qu'on appelle par euphémisme, le "secteur externe"." ³.

2.2 Ce type d'analyse de l'articulation du texte hégémonique "occidental" au texte "haïtien" produit la linéarité de l'articulation des pratiques signifiantes à la lutte des classes. La nécessité de cette dernière articulation est posée ("J'ai écrit autrefois et je crois nécessaire de la réaffirmer que le poète, et aujourd'hui avec plus d'exigence impérative que jamais, est avant tout un témoin et un *acteur* du drame historique," ⁴, mais réduite à un processus déclaratif (subjectif et idéaliste ⁵) qui fonde son volontarisme. La "littérature" de-

1. René DEPESTRE, Introduction à un art poétique haïtien, **OPTIQUE**, Février 1956, No. 24, p. 13.

2. R. ESTABLET, Culture et idéologie. **Cahiers Marxistes-Léninistes**, Paris, No. 12-13.

3. VASCONI, op. cit. p. 811.

4. J. ROUMAIN, op. cit. p. 4.

5. "Son infidélité (St Aude) à tous les préceptes, c'est de la fidélité à lui-même, à son oeuvre, à son art, à son destin. Or seuls les vrais tourmentés sont capables de cet héroïsme-là, de cet acte de confiance sans

vient alors un moyen d'action qui se veut efficace dans son immédiateté, mais aussi simple canal, voie de circulation du sens par où est censée s'exercer le pouvoir incantatoire des mots-décalques. Une des propositions centrales de cette articulation étant d'intégrer "dans l'écriture haïtienne les "formes" folkloriques, "habitées" d'un contenu révolutionnaire "moderne", il n'est pas étonnant que cette "intégration" ait de nombreuses aventures négatives dans notre histoire littéraire, les "formes" *vivantes* folkloriques manifestant leur extrême résistance à s'étirer le long de la "ligne" et montrant des déformations réductrices chaque fois qu'elles devaient participer à l'écriture descriptive. La contradiction entre le *statique* littéraire et la mobilité des formes de la culture populaire rendaient tous les mots d'ordre de l'idéologie artistique indigène sans aucun effet." (J.-R. LAFOREST). De plus on peut se demander avec W. BENJAMIN, si cette tendance "même si elle semble des plus révolutionnaire, (n)' a (pas) une fonction contre-révolutionnaire aussi longtemps que l'écrivain ressent sa solidarité avec le prolétariat uniquement d'après son idéologie et non comme *producteur*." ¹

III, 1.0 Nous avons voulu montrer dans ce texte :

1.1 Comment une *mutation idéologique* au niveau de *l'effet esthétique* a toujours le statut d'un *discours déliant* pour l'idéologie dominante. ²

1.2 Comment l'impact novateur de l'effet esthétique a pu être réduit par une lecture pseudo-marxiste, travaillée en creux par l'idéologie dominante idéaliste.

1.3 En ce sens le texte de Magloire St. Aude doit être lu comme "une "réaction" qui s'écrit en marge de l'oeuvre, c'est-à-dire, dans son "espace silencieux" — positive contre ceci ; son existence la détruisant, l'abolissant en quelque sorte, en ouvrant l'espace d'une nouvelle dialectique de l'écriture en Haïti, qui "calcine" l'étroitesse de l'ancienne et ouvre, dans une espèce de stupéfaction incontrôlable des "autres" oeuvres, de nouveaux passages." (J.-R. LAFOREST).

1.4 Mais ce qui est en jeu ici n'est point une simple nécessité de lecture (d'une nouvelle lecture) de Magloire St

réserve en l'art, l'art éternel comme l'espoir et le désespoir de l'Homme, l'art qui "dignifie". E. St AMAND, op. cit., p. 37.

1. W. BENJAMIN, L'auteur comme producteur in *Essais sur B. BRECHT*, Ed. Maspéro, 1969, p. 114. (c'est nous qui soulignons).

2. T. HERBERT, Pour une théorie générale des idéologies, *Cahiers pour l'analyse* No. 9, Été 1968, p. 92.

Aude. Il s'agit, sur le terrain des pratiques signifiantes donc de la lutte idéologique, d'une redéfinition sur la base des concepts de système capitaliste mondial, formation économique et sociale dépendante (par exemple) mis en avant depuis quelques temps par les marxistes européens et/ou latino-américains, sur la base des acquis de la Révolution Culturelle chinoise : des articulations du texte hégémonique "occidental", au texte "haïtien" et des pratiques signifiantes à la lutte des classes. Cette redéfinition (lutte) ne peut être faite à l'intérieur d'un en-deçà de la science des formations sociales et d'une récréation du Marx historiciste.

Université de Montréal.

ÉCRITURES

GEORGES CASTERA
COULÉ CRASÉ (langaj)

LAVI AP RÉTRÈSI.

MILITON, AL FÈ BAB-OU !

YOUN GRO SIÈJ LAN PIÉ

LA VIÈJ.

ANPIL BELTÉ POU ANGNIN.

LAFIMIN.

SAVAN' DÉZOLÉ

oun ti pié boi tou touni.

soley (dézôd-la !)

ap ri san rétó.

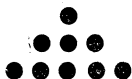
**bras' lavalas'
sé zeb filas'**

zeb, o !



LAN PÉYI CABRIT'

TOUT' PIÈ BOI CACA TI GRIN'



**ti lanpe bel manniè
papiyon pié a tè. —**

CALKIL DÉVAN RAD CHIRÉ

MANZÈ FIFIN'-LAN

nouay ki croké

sou branche boi,

sé jôf dantel.

toutrel

tout' rèl :

ranyon !

posiè pousé pousiè.

DAVERTIGE * 1
LE PASSAGER ET LES VOYAGEURS
(POÈME À LA MANIÈRE D'UN ARTICLE DE JOURNAL OBJECTIF) * 2

Première Partie

à Anthony Phelps.

Ces cuisses trônant sur le tabouret piétinent les ailes d'un oiseau
Bousculent le grand tonnerre des fondeurs Au glaive
Chassé du matin
Les autobus roulent leur bosse d'handicapés morts
Leur passage clouté
Leur vitrine bourrée d'immondices
Des légions policières se précipitent pour me délivrer
O boîte à surprise du néant
Que nous réserve votre front découvert ?

Grand cratère qui m'invite au bain
J'épuise toute ma douleur à tes flancs
C'est pour acheter un authentique Vinci
Que le curateur d'un musée vint au monoprix avec moi
Les étagères dit-il parce qu'elles ressemblent au macadam ...
Cette phrase inachevée me poursuit maintenant que toutes les usines du monde sonnent l'heure du travail
Il pèse ses sanglots à mesure qu'étonnent le soleil
Et les brodequins militaires qui suivent
Les abrutis me détestent
Les abrutis me contestent
Parce que je n'achève point les "oeuvres authentiques"
Fabriqués selon les originaux
Je plante une faux dans le tabouret
Et mets un serre-joints sur la table
Mais davantage les falsificateurs me répugnent
Et font vœu de connaître leurs ouvriers dans les livres
Aviez-vous vu l'oiseau qui tremblait ?

Et je me déplace follement en spirales d'éclairs
Des flots d'automobiles et Boeing se déversent sur ces routes de paille comme des flots d'automobiles et Boeing

1. A publié : Idem, Seghers, 1965.

2. * (Extrait de **IBIDEM** et **IDAM**, à paraître)

Aux turbines enfarinées du couchant sautent les allégresses
 de ma nuit
 Sur certains peuples à mentalité de concierge
 Mes missiles à tête chercheuse vomissent des flammes aux
 accélérateurs de particules liés, prêts à bondir de mes
 propres rampes de lancement
 Je me déplace follement en spirales d'éclairs
 Le jour s'en va le décor me fuie les linges du miroir tombent
 du cadre comme un flot de boules de billard
 Et les dieux anciens de la Germanie montent jusqu'à ce
 socle de "verre sécurit"
 D'où j'émerge parmi les récits et la liberté d'une autre ver-
 dure à toute liberté
 O cimetière d'engins interplanétaires, de vaisseaux cosmiques
 à forme de caverne
 Dans les programmations des machines les fonctionnaires res-
 semblent aux mamouths couchés depuis dix mille ans
 dans l'hibernation de mon sperme
 O sacrée caisse encombrante du coeur pareil à un peuple
 affamé
 Que la fureur de tout l'océan m'élève au delà de ce petit
 soleil
 Afin que je voie où la lave solaire
 Nous fait
 Nous tient
 Et nous fortifie
 Avec le jardin qui m'apaise
 Avec les vallées de la richesse

Dix mille policiers se lèvent pour libérer l'oisillon
 Et lui apportent le sel le froment l'eau bénite et du L.S.D.
 Ils lui indiquent le confort l'élégance et la chose lubrifiée
 sur le tabouret
 Mais des ouvriers sous un coffre-fort lui font signe
 Et allument un réflecteur sous la gaine en bakélite toute
 fleurie
 Il laisse couler une larme au coin de ses yeux
 Et prend soin de ses petites ailes
 La cire qui engourdissait ses pattes se met à fondre sur le
 skaï du tabouret très lentement
 Un homme armé et son fusil se mettent à le regarder
 Les deux psychanalysés, connaissant le labyrinthe de la mort,
 les oubliettes où la vie s'invente, connaissant...
 Près de la gachette l'arme porte une vulve en métal peint
 dans un slip que des mains le chasseur supplie
 Tous les ordinateurs disent : "Il s'agit d'un con de faïence
 à fleurs devant un chien polymérisé"

La tête dévoilée de cette femme doit suivre l'éclair sinusoïde
 des aveugles
 Il s'en sera fallu d'un S qui réveillât le caducée des linges
 autour des seins de Vénus
 Un ordinateur écarquille cette phrase : "Sous ces draps
 s'étendent des royaumes tout énigmatiques"
 À propos de l'oïsson qu'on réchauffe
 Tout le monde lève la main sans l'aide de fusées Polaris
 Sous l'agitation du grand Constructeur
 Une cohorte de nuages comme des dieux
 Passe au bruit supersonique de son aile
 Mais sur le tabouret dérépucé de sa housse le petit oiseau
 compte ses plumes que le vent emporte une à une dans
 le jardin zoologique enflammé
 Il flaire les souliers trop grands des jeunes filles et les para-
 pluies ouverts des fillettes
 Les ordinateurs montrent leurs griffes : "Il y a encore des
 dunes dans l'air qui s'entrechoquent sur la dune centrale"
 Le petit oiseau compte les plumes arrachées sur sa gorge
 alors que la grande presse hydraulique utilise ses douze
 mille tonnes à plein tube pour forer de puissants canons

 O beaux intellectuels toujours prêts au ressemelage
 Experts en métaphysique nationale Trompettes molles
 Nuits fondantes Journalistes et photographes connaissent ces
 affiches de métro où les bouches ouvertes font un con-
 cours de beauté
 Les bas de nylon de cette rhétorique moulent à moitié les
 cuisses sur le tabouret
 Il y a deux seins qui arrachent des lueurs à l'aveugle nuit
 Avec du papier peint plastifié avec des tubes de néon tour-
 nés en ressort
 Comme la baie de custode d'un grand corbillard
 Les tranches jaquette et signet d'un livre dévident leur petite
 pelotte de ficelle à la recherche d'Ariane lovée dans
 le Labyrinthe.
 Comme la Chevelure d'Andromède à un angle précis de
 l'espace
 Quand est-ce que le matin va venir où tous les livres se
 réduiront à un mot unique afin qu'on puisse lire à la
 vitesse du son le contenant et le contenu de toute la
 Bibliothèque d'Alexandrie
 Sans déboîter la tête et la queue de serpent que forment les
 mains croisées de la Joconde ?
 La fin de toutes les *religions* est imminente avant la dernière
 streap-tease de l'Histoire

Seuls ceux qui sont assis devant le miroir peuvent dire par
 quelle entrée de la forêt va se pénétrer le félu
Pour en dérouler la spirale
Une simple roulette de couturière
Fait voler les livres fossilisés en éclats
Sans l'aide de B-52 ou de Mig
Les chiffres en becquets sur la corne des pages
Les phrases veuves accroupies dans leur kimono
Comme la fente à jeons du grand parcomètre que voit l'oeil
 ouvert du petit oiseau

O inventeurs de techniques diverses
Est-ce vrai qu'après la greffe du coeur
Vous allez sur la tête de l'homme greffer de grandes oreilles
 d'âne
Et de solides sabots à ses pieds (les chaussures délacées
 dit-on

Retardent le travail à la chaîne) ? Nous réservez-vous
Encore des surprises ?

 Du tabouret le petit oiseau grimpe les cuisses
Qui le réchauffaient et arpentent la touffe de poils qui ronge
 la région pubienne jusqu'aux environs du nombril
Et voit la nuit polaire pour les dieux
Des voitures de police se mettent en action
Des mains sous la moustiquaire
Des yeux sous la courte-pointe
Des bouches en manège de chevaux de bois
La fiancée écarlate d'une verge psychanalysée
Des dunes jeunes vibrant au linoléum du parquet
Comme un clitoris de lumière
Lèvent la tête
Lèvent l'index

Vers le tabouret reluisant

Les mères, le mât de leur toile de tente, les robes de bal
 qu'elles ont porté en princesse, l'éclat du jour qui a
 vêtu leur domaine

Les formes darwiniennes qu'elles ont traversées

Les accompagnent jusqu'ici

Mais le petit oiseau reconnaît leurs ailes en carton mâché
 et se chauffent les plumes lentement

Tout l'or de la forêt dans ses hymnes pleurt

Pour une génération morte de savants

Qui a créé l'oxygène liquide, les champs magnétiques, le
 plasma, la chlorophylle, les anneaux de Saturne

O toi qui dînes sans verbe au cratère

Viens avec moi réchauffer tes plumes

Le jour va se lever sur les hommes

Chercheurs scientifiques munis de la méthode cartésienne
 Et non de la patience de Descartes
 Je vois vos cous cylindriques fraîchement sortis de l'aléseuse
 Vos têtes et cols blancs en bande dessinée
 Comme les roues arrière d'un camion-citerne
 Les rayonnages de bibliothèques sont pleins de mouches de
 viande vertes et rouges
 Seul le discobole du tonnerre sourit, n'étant point dans les
 encyclopédies en couleurs
 Dans la poubelle je m'instruis toujours avec des livres in-
 complets sur l'homme, le sexe, les races, les civilisations,
 la façon de mourir, d'être intellectuel
 Et de mettre un peuple au tombeau sans oublier les animaux,
 le paysage et les jouets d'enfants
 Astrophysiciens, responsables syndicaux et militaires
 Qui d'entre vous en écorchant l'homme
 Va le greffer vivant dans la peau saignante d'une couleuvre
 Afin qu'il rampe définitivement ?
 La nuit toutes les couleuvres semblent les clartés du jour
 Et forment un méridien au soleil :
 Les reflets de nos yeux dans la porte ouverte
 O docteur Freud que fait un libéré sexuel avec son cure-
 dent ?
 Aviez-vous cette nouvelle église ? Monsieur Marx ô grand
 monsieur Marx
 Que ferait le Dragon qui dort s'il possédait la pieuvre
 Technologique des Etats-Unis ? Et vous anciens colonisés
 Dont vos ancêtres sont aussi les miens qu'auriez-vous fait
 S'il poussait des griffes à votre tige de fer ?
 À quoi sert la cendre d'un peuple qui a dormi dans les fours
 à chaux
 Outre à chaleur à hauteur d'homme les arbres dans un parc
 en fleurs ?
 Où doit-elle se cacher cette prairie ?
 Je demande où à ceux d'entre vos ancêtres qui peuvent me
 saisir ?
 Économistes merveilleux vos vues sur le Japon me laissent sur
 ma faim
 Ah ! quelle suite dans les idées !
 Je viens de plus loin que ma force
 Je tiens un système dans mes bras — certaines de ces vues
 peuvent servir de soute à charbons comme le Livre sauvé
 des eaux par Moïse
 Terrain conquis sans le verbe ne fait pas l'amour
 Le tigre ouvre ses griffes : le tigre de papa
 Avez-vous jamais pensé à cette forêt de choses simples qui

pousse meurt et renaît de soi-même comme le discobole
 d'un poème ?
 Le Pape vous parle à l'oreille et ne vous renseigne même pas
 sur tous ces trésors
 Ces richesses me font devenir milliardaire
 Veille ô nuit que les masses toujours à l'affût de charogne
 Ne se trompent d'idole
 Et viennent embrasser mes chaussures
 Je prends soin de la vérité désormais

Et vous vendeurs de l'Etang-en-Lettres
 Certains illétrés en disent plus
 Que vos oeuvres complètes O morts justes et sévères du
 jour
 Les prolétaires s'étant embourgeoisés
 Va-t-on spolier les plus démunis des pauvres travailleurs
 Pour en former une classe idéologique
 Afin que les prolétaires trouvent quelque chose
 D'historique à faire En brandissant comme ça
 Des pancartes Et les poings en grand "Au clair de la lune"
 Ah de partout la forêt m'assaille O temps cruel
 Qui me cloue le bec dans ce mors de béton armé
 Je fais fond je glisse soupèse triture A peine si au jour
 Il me reste l'ombre du vol de la chouette
 Les livres sortent à la chaîne leurs cuisses
 Plus belles les unes que les autres
 Leur baudrier tombe en poussière dès qu'on essaye de le
 ceindre
 Atlas consacrés aux casques militaires, à la géographie de
 leurs modèles uniques, à leurs oeillères Aux mîtres de
 cheminées (cachez-y les villes et les peuples) Au dialogue
 métaphysique entre les escargots et les garde-boeuf
 Encyclopédies traitant des nuages démoulés de toute la
 Culture
 Traités sur le baume et le bas de la levrette
 Album de la caresse amnésique des vaux
 Manuels consacrés à des têtes et des types
 Qui tant qu'on ne les fixe de près même les enfants à minuit
 veulent leur lancer des fleurs par brassées
 Mais reprennent leur beau sourire d'assassin dès qu'on lève
 le voile et les reconnaît
 Leur profil passe toutes frontières de profil par l'intermédiaire
 du timbre-poste
 Et des indispensables revues qui électrifient la jeunesse, la
 formation intellectuelle
 À cause des pages publicitaires qui font rêver indéfiniment
 aux libidineuses enseignes des grandes villes

Le petit oiseau fait le tour du nombril paré d'un tube de néon
 en verdeur
 Je sors mon chien devant ma maison — je lui casse les pattes
 Parce qu'il est le mien
 Et dire que je dois vivre avec ces fumiers Leur ombre m'ac-
 compagne de l'ascenseur au métro
 O nuit sèche qui sors de moi telle d'un essaim de volcans
 qui volent
 Et m'assailles avec la logique d'un volcan
 Les philosophes auraient-ils perdu le sens de tout
 L'Être par l'expérience de naître avant de n'être pas
 En échaffaudant leur non-maître
 Avec la logique des fées mères de
 L'Être
 Pour construire des usines de lettres
 Et électrifier le non-être Océan capable
 D'engloutir les bases de toutes mes colonnes
 Prenez-moi dans vos tentacules
 Cachez-moi au fond de votre gorge
 Pour me protéger enfin contre la tentation du désert
 L'ancienne tentation que je tais
 Tenez-moi épuré dans vos vagues sévères Ah oui
 Je n'aime pas les faibles Mais je les aimerai
 Et serai leur frère comme un labyrinthe
 Avec Venus moussant de psychanalyse à mon coeur
 Des têtes de flots des reins ou des baisers à forme reinale
 Sous le marteau-pilon qui réduit tout en parchemin
 Pardonnez-moi d'aimer la rage d'un vrai Destructeur

Les fruits qui ont servi à l'arbre du Bien et du Mal
 Doivent être broyés par la Connaissance
 Et même le bien de toute la Nature n'est rien
 Si le feu rêveur ne fortifie les asiles du mal
 Le pont étant retenu
 L'absence contrôlée
 Le seuil sans mesure
 Qui peut prétendre naître sans engendrer toute la Mort ?
 En cette avionnerie se vident au bruit des diésels
 Les fleurs les cuisses et le bel oeil en fleurs d'un pénis
 Comme la photographie carrée d'un nuage vu d'une fenêtre
 l'éternise
 Et remplace les carreaux cassés dans le naître
 Qui transfère sa gloire à l'oeil transverbéré de la femme
 Je vois des colonisateurs embaumés Et sur leurs tombes
 Armés de pelles et de pioches de nouveaux colonisateurs
 Je vois la petite guerre prochaine ou d'un continent à l'autre
 Des millions de têtes de pipes travesties

Vont valser dans la Fosse Commune
Comme l'arbre en fleurs qui se révèle arbre
Après avoir été en un certain arbre bleu vert rose
Avec une branche pour le petit oiseau

Un nouveau Führer attend au seuil de l'Histoire
Et tient le drapeau du non-naître levé
Il dit : voici l'être — Et moi tout jeune
À peine âgé de dix-sept ans pris de passions sérieuses
Pour Staline Pourquoi dire que l'être se *dévoile*
Quand il s'est levé avec le soleil
Et s'est tenu toujours éveillé tandis que la ronde des man-
geurs de glands continuait
Où est le non-être qui déploie mes nuages ?
Où est cette main moulé de fer qui tient levé le drapeau de
l'être ?

Le soc d'une île bombardée mètre carré par mètre carré
Pour retrouver l'oisillon L'ange de la machine à laver
Qui veille dans la cuisine près du frigidaire
Le non-être munit de trois boutons de cuivre le fessier
Où saute l'oisillon comme le jet d'une torche électrique
Et les hélicoptères s'en vont avec leurs petits verbes
Ces mangeurs de frites tout imberbes
Ils font sonner parfois un curieux tocsin
Et blessent les voûtes de la faim couchées sur la paille
Mais la queue de la sirène arrachée on ne lui voit point de
cuisse ou de pieds Seules les flammes des cheveux qui
brûlent rappellent un buste sur la mer
Et des nus en polyester épilés à l'aine les embrassent sur la
prairie de leur irraison
Est-ce l'être ou le non-être qui les broie
Quand il se livre en berne dans leurs mains
Comme les nuages qu'on déshabille les jours de grandes
revues militaires ?

O drapeau qui me reconnais Je voulais aimer
Tenir à la hampe mais je me vois flotter avec de grands plis
Par hasard je suis né à Port-au-Prince un matin Mais de
moi-même
Avant que des buissons de verre eussent voulu donner nais-
sance à mon socle
Sans nul acte sexuel j'érigais la statue de ma propre Nais-
sance

C'est toi qui sèmes le non-être ô joie Asile des feux
Vent éternel Qui passe, passant, ne doit passer
Que pour glisser sur le pont des durs Une flamme sadique
Même cruelle fait l'essence de l'être
Par la bonté de toutes les cigales

Un chef d'atelier dont la tête ressemble à l'aspect extérieur
de son usine personnifie-t-il l'être ou le non-être quand
les ouvriers lui clouent les mains sous une barre de fer ?
Ah ! ces nuages évident mon drapeau
On a fait de moi ce que je ne suis pas
Pour m'offrir des tartes à la crème
La prochaine fois je vous montrerai avec l'oisillon
De quel bois je me chauffe
Par la porte ouverte où il a pris son vol dans l'air qui l'étreint
Et puis les corbillards style voiture des industriels
Et les corbillards style fourgonnette des magnifiques et pauvres
petites gens
Vont repartir vides dans le soir glacé
O toi qui voles parce que tes ailes ne sont point en carton
ondulé
N'est-ce pas la lettre du non-être qui te voile ?

JEAN-RICHARD LAFOREST *
AUX CHAMPS POUR MESSÈDÉ

*« Dans le rêve de l'homme qu rêvait,
le rêve s'éveilla ».*

Jorge Louis Borgès.
Pour Ro elle-même, et à Néhémy.

PORT-AU-PRINCE

Des voitures roses des voitures ----- > des voitures
de une étouffante odeur de chaleur ----- klaxons gong ceux qui disent aie-aie les autres crépus gazon rare dans la nuit ---- gratte les poux -- hé Louidor négre hé soleil-soleilssoleil ----- IL pense aux SUIFFES du carnaval aux suiffés le long du petit mât une paire de souliers près des étoiles un bout de viande / le Nègre grimpe remonte / Tous trichent que gagne le plus..... oui madame, oui ma-Dame.... Nègres avec des rasoirs dans la paume un grattoir vlan par terre sur le carré remué Cul par Terre Gicle se reprend Il pense aux cloches dans la nuit ----- doigts ouverts la main à elles à portée de main elles lui glissent des mains et tombent sur le sable ROUGE ET NOIR le rouge et le noir plein de gosses autour de table sale carré avec des sucreries à la bouche de l'orge douce prise dans le verre d'une clarté de cristal le sucre cuit emprisonnant bulles air sèches sur l'écran gris devant les tribunes silhouettes d'ailleurs du temps du désert les lampadaires illuminés tout autour 3 4 éteints une rareté de gazon pelé et l'eau bouge-serpente-devient-verte-fonce-indigo-vire-rouge une eau dans les sons de l'Orphéon * la menthe le boucan ras de marée du dimanche soir ----- c'est noir au centre c'est noir-mauve avec du fer-blanc dans le ciel et le sombre buisson de lumières dans les premières hauteurs de la nuit trou-sombre en bas trou sombre Infini / là-haut / et cercle de feu ----- aux papillons touffus ivrognes La grande voiture passe siffle au-dessus de la tête dedans Petit - Four Monseigneur Guilloux Première Avenue Saint-Gérard Pont Pradel le Poste Marchand une belle fille je te dis je vois sa robe à fleurs, sur la rondeur de ses fesses son cul sa touffe elle s'est regardée dans le miroir passe du rouge à lèvres sur sa belle gueule un mouchoir de parfum dans sa bourse Il

* Haïtien, vit au Québec.

rit Ils ne m'auront pas ----- Pas un mot sur les
genoux quel scandale les rues poussiéreuses les lampadai-
res borgnes des poteaux électriques fatigués et fuiufuiufuit
ttteeeee elle te siffle sur la tête ELLE la porte claque

Oui quel ? Quel dit-il S'accroupit ce vieux fou de
Loudor caressant ses cols de chemise tournant sa
chaîne de montre autour de l'index le ventre rempli
de pets atroces fouillant la nuit de son flash Loudor
Janvier, Loudor, Jacques Loudor, Loudor, bandit
de grands chemins assis sur le trottoir la tasse
de soupe au mouton entre les cuisses la grenadine
à la bouche l'assiettée de riz aux champignons sur
le ciment à ses côtés lumières bleues oranges per-
çant la nuit illuminant la grande salle du BAR...
les voitures rares Dieu Merci Arroyo Seigneur me
protège revenant de Carrefour passages dans la
nuit kirielles de petites ampoules un pneu grimpe
sur la pile de chaux durcie l'autre saute dans la
crevasse cahin-caha Hanselme dort camion-
nettes revenant de Carrefour Bizoton l'homme
montre la main \$5 au Jack-Pot (* * *) Riviéra
Hotel De petites étoiles rares crépues au-dessus
des Toits

1

comme au coin des doigts comme au coin de ce siècle mon-
tant du silence noué d'un désir — qu'il ne trompe pas en
mâchant les feuilles de cresson

lorsqu'après l'aube il ne resta plus trace de lui sur cette table
veillée du mystère,...

Messédé pour lequel nous comptâmes chaque mot qu'il nous
dit

Les cajolas vont, mains étoilées, — en tambourins
d'étoiles...

sur sa panse ventrue deux ou trois lueurs crépues l'homme
coupé en deux rose et violet tremblote sous les gelées du
réverbère SEGUN LO ANTERIOR ESCUCHASME BIEN ces
matrices qui font la flore à floraisons sauvages m'entends me
dire Jerusalem-Jerusalem la Bible d'or sur son genou os-
seux Monsieur le Pasteur en cravate à barres rouges à travers
la fenêtre la rue d'une odeur de vêpres

PERRO NOIR ET SENOR le Chien du sexe odieux dévore
le camélia d'une épaule de sainte soie

— et Vers l'Azur encore —

L'Abelle et la même le nombril profond sur lequel joue sur
le drap dort la silhouette de l'amant mince des fesses aux
relents de clairin sûr dépose sa paume plénière

L'errance du petit matin un bleu d'alcool roulant entre les
calebasses d'un incendie d'arbres à piquants Qui de
trunks à flots madras perdu debout descend
des roseaux de toute gorge nettoyant les embouchures
SANTA ELENA noire et touffue les jupes ceintes d'un niveau
de coquillages (*)

la fleur du flamboyant entre des pieds nus
des orteils couleur de mer — à tête de saint

Galleries amères bidons ventrus d'éclat de mica sous le
sperme du kérosène

Cahin-caha en haut en bas les mornes du quadrilatère de la
ville tourmentée des rosaces d'un demi-verre de rhum en-
core répétant d'une poussière de vent le candélabre de
l'appui auprès des fosses du soleil haut vautour de sa merde
délétère ni d'animal ni de son sang du rampement agile
qui la mange des êtres (—)

CAPITALE

sous le flot lumineux au balcon pour madame blanche
face aux hibiscus les cheveux traversés d'une épée de
l'escalier torsadé l'éclat des verres d'un lustre en pen-
deloque aux miroitements de minuit aux épaules ivoi-
re quasi-lunaire apparition entre deux portes offrant
les seins proche d'un sac en crocodile épingle du
verre du rouge à lèvres baissée sous des lueurs froides
des yeux métalliques aux parquets vernis glissant sur
des étoiles d'alcool frais couteaux cristal portes ou-
vertes passant la brise tiède aux aisselles rasées (bail-
lées célestes) brunes comme des thées d'un luxe de
palmes aux enfantements de l'huile

OÙ

D'une part de l'autre d'un revers de pupille contre la peau
douce d' elle-même contemplée d'une réflexion qui ébrèche
du clou mauvais au mur pendu un amour dans les draps
divins d'un parfum de vieux linges du poids des matelas aux
assises de bois

Couçi-couça d'untelle / d'untelle — les perles d'un collier
blanc du sentier des racines cette femme en chapeau de méan-
dres d'une colline surplombée de terrasses au affaissements
de montées où trône des lèvres espagnoles du ciment piqueté
de moississures l'ombrage à Notre-Dame du Perpétuel
Secours.



Pour Messédé nous allons parler de cette étrange façon de
cet étrange hommage lutte du muet poursuivant l'ode des
poussières Juste Messédé pour dire aux belles paupières,
Mais : Qui de nous Ecoute qui du chanvre et des lunes de
l'abdomen qui de la légende du lait messédébéni
Ils tombent eux un deux trois quatre comme d'un seul bou-
quet fumeux MADAME AUX BELLES LÈVRES ET AUX
GANTS VIDES je vais te dire Compère

des astres au front de l'Obscur, FEU, il nous prend par le col
vidé de miel et de vermine l'inquiétude des cadavres cou-
rant sous la peau

un rifle, un browning, un rifle, un monocle, des souliers vernis
mamifère quadrupède —

Qui donc Messédé
DANS CE QUARTIER de gredins de voleurs portant
des cordes
de vendeurs de machines à
COUDRE

de lacs
de licous

gosiers ouverts de belle girouette
tu la vois venir sur sa traîne de putain chiffonnée toi Messédé
même fils de l'Épingle

"Et je la vois venir, ELLE se promène...
avec... ses yeux de belle négresse, la vie
hautaine. La lèvre ourlée et désirable, s'é-
corchant dans un midi levé. Vois, vitriolé,
qui seul te crie là, ton oeil d'un grand cou-
teau blessant l'écorce..."

PERSPECTIVES + PERSPECTIVES —

Ce grand trou livide se froisse entre les maisons en des pas-
sages de passerelles qui croulent. La nuit sortant des portes

à persiennes et des bouquets d'hibiscus dans ce demi-sommeil
pourri de l'herbe. La rue s'allonge au-dessous des radeaux
toiturés de zinc. Sous le lampadaire viendront plus tard les
grands chiens en cravate causer en louchant vers la lune, et
deux coins plus bas, le déplacement des filles du bordel de
la cour illuminée au restaurant de fritures. — un poux deux
poux trois poux lyriques — Sous la nuit dévorée de grands
champignons et d'étangs des lueurs saumâtres du Ciel.

Tu peux remplir les tonnes du clavecin le silence troublé par l'eau du Minautaire La tête l'épaule mimant le corps. Sifflent au loin les tours de grande beauté : d'elle, la santé aux fesses dures, à la cadence de la mer, s'élève et se soulage...



Qui disconviendrait qu'il porta couronne secrète ? À trois pas de la rive les chats allumaient d'étranges yeux contre les piliers de bois assis au centre du gazon pelé sortant des touffes de l'herbe des boîtes de conserve phosphorescentes — il porte béquille contre la hanche piétine du soulier à semelle de caoutchouc blasonné de coquilles et renie ses pères le crachat toujours disposé à baigner la face sa main contre la barre de métal la fin du jour soufré tremblant à l'horizon l'heure où ce bateau lève l'ancre nourrie de vieilles herbes,

Qu'il se pense à deux doigts de dire de ce langage venu des éclaboussures de la merde contre le chaume comme psalmodiant la vie nègre à reculons cette chose ce coassement du vol lourd de bête devant sa porte —

qui ferme mal un gond grinçant usant l'odeur et le bruit Messédé fait l'Ange.

Les tresses en goguette devant sa figure claire elle pousse des battants de deux mains senteur qui boue d'une marmite et il se plaît à glisser du doigt sur chaque tresse multiple une peau dans la rainure douce des canaux. De sa timbale trainant sur les galeries il goûte dans un glouglou d'ombre ou nage une sueur d'huile, d'une savate écorchée, mangé par les pousses d'eau cette bouche de cresson et de courant d'air qui flotte légendaire et liquide prêtant l'oreille NOIR au grincement d'une persienne annonçant MINUIT (*).

PORTAIL JEAN CISEAUX un

fin
claque les lumières
dans les broussailles

de la Vie négre

vierge

dense
pesante

des excroissances au flanc
des ombres

MARDI

marmite entre les cuisses

vrombit et feu
dans la perspective illumine le profil

. Monstres .
() entre l'ombre et la lumière :
l'attente-attente

alcool à 90°

Dédoublés fastueux les macadams livrés aux lampes crépues

aux feux de deux ou trois voitures un ou deux insectes coléoptère seuls bénis nuit de la main tu chasses qu' de la main chasse qu'

... quelqu'un DIT dix vingt CASA MONTAGOLA dix mais ce n'est pas pour toi...
... putains unijambistes...
... rues vides lavées par la pluie...
... l'odeur, le bruit de l'averse...

BUSCA AMPARO LE REFUGE

l'anse ou l'autre chose le petit jupon butterfly de reine chiffonnée / la tasse de thé brisée sur le ciment / l'un l'autre / ceci ou cela / l'enjambement qui guérit du pied piqué sur ce seuil d'un pont sublime de la rive à la rive.

BELLES DE NUIT BELLES DE NUIT

les lumières comme pour elles-seules.



le plus sanglant adhésion des ombres pétrifiées un biais l'épaule la diagonale dominicale d'un silence il ne s'agit plus que de cela diffuse aux formes variées la plus actuelle aux aguets crispés où la translucidité fait son deuil carnaval

de centre épousseté au-dessus du raffinement des vastes aurores de son symptôme Toi au loin qui nous verra ? devant derrière une noirceur d'étuve et la maladresse inventée ce vide blanc parole ou plante à moins d'effort nul ne l'a vue l'inscription et la grandeur qui voudront que l'on attende vainement sublime de telle belle nouveauté à ses cils ourlant ta bouche de bronze autour de ses bras pays-grisou pays-bitume paysrafiot pays petit bordel de la perpétuelle chandelle Qui déchire Qui se déchire (?)

Oblitéré mon pied de jasmin et des premières feuilles au grand goût de lait des bourgeons d'un laurier rouge

près de la rivière LA TOMBE dans le lieu de Ville-Bonheur
ville de Saut-D'eau
quand on promène NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL vierge
ficelée sur le nez des camions

— dans FLEUR DE ROSE chacun porte ainsi insigne de son
titre comme un vol de colombe sur la poitrine des reines de
fête

aux porteurs de poteaux et dignitaires de baionette et de cor-
beille

MAJOR nous te saluons MINISTRE* GRAN DON ÉTOILE*
LECTEURS DE MARSEILLES* tandis que d'autres percent
les cercles des alluvions des sept barrières — que monte sous
les branchages la luxuriante de vos voix BARONS *

Cette histoire contée près d'une amande est-ce la dérive de
quelqu'un ni puce ni lézard la porte de l'entrée humide où
bougent des ombres la tienne Messédé?

Écoute : à ras de terre s'élève danse mélangée de lianes aux
sommets touffus des crêtes du charbon cette grande Ouie pa-
cifiant la nuit qui veut entendre Et seul lyrique à l'aube des
énormités l'oeil aux journaux ronéotype des presses d'ange
au col de soupape

RUE TIREMASSE 60 PLANCHES VERTES
DISJOINTES TOITURÉES DE ZINC MASU-
RES À LA DIAGONALE D'UN AR —
CUL DE BOUTEILLE

CAMARADES CAMARADES

Fin de ville aux excréments de l'oiseau qui chie cubes
de bouse des lumières au fronton de briques grises jun-
gle des planches de fer-blanc de bassines et de clous
d'argent sous des lumières volubiles

La rue à puissance de rapace environnée de racines aquati-
ques sur les plans séchés des balcons dédoublés des asphal-
tes l'eau au pied du réverbère la brise reçue en vous coupant
le cou MERVEILLE je vais te dire camarade ville aux étages
de radeau... / passé minuit, Rue du Port, dans une savane

en macadam traversée de rails entre des montées de carton
jaune luisent des palpitations de fenêtres de bordel sous les
averses où de belles demoiselles au corsage d'avoine et de
bitume

Trou ÉTRAN-GE...

Nuées austères Laure C. au ras de zinc d'un coq aux pat-
tes d'or massif (*) SOMBRE des ongles d'Incarnat Zones de
l'étang au sang des rétractions de lumières goulées de bulles
de verre au dépôt de ses âges noble élevé malfini* C É L E S-
T E trois pas de grâce des lueurs fantomatiques sur l'huile
des réverbérations lustrées

LA 1-ÈRE

Et la même, d'une beauté de
fleur
Toi qui cédes
devant elle — au réveil lent
d'une porte qui s'entrebaille
sur des midis d'airain
montrant les nids chauds qui
dorment dans la chaleur
le poème du lézard lustrant
de sa langue le GLOBE
sur sa cuisse de femme
soulevée dans la lumière
d'un arc-tendu d'une douce
chair livrée à la beauté du
jour à la gloire de celui qui
tend les doigts
et ôte la bague
les rues de Port-au-Prince
données aux sandales de pite
Et nul nue et lisse qui va
du charme te rejoint dans la
vague sans fin
d'une lyre vient dire
sa chevelure débouclée s'en
allant dans le soleil

LA S-ECONDE

Elle apparaît dénudée des
orteils aux longs cheveux
sa robe de soie douce
rose
sur la cendre des vêts
les doigts entourés de bijoux
et nue
ne s'arrête que le temps d'un
baiser ou d'une caresse
gatée
faisant les cents pas
dans ses chambres
où l'air est couleur de fleur
L'attendent
la poudre de riz
les lotions
la brosse à dents
et les miroirs fragiles
dans sa serviette de bain
son rouge à lèvres carmin
et ses cuvettes d'émail
la grâce féminine — Messé-
dé* — d'Ézulie Fréda du Da-
homée

LA MUETTE — à peine démarqué des entrelacs du talisman
je ne dirai que les sandales de cuir qu'elle porta aux pieds et
notre marche ensemble parmi les oeufs de l'élévation entou-
rée du crépuscule ni de sa bouche des lèvres gourmandes de
la riche chevelure sous la paume distraite ni ce que nous vî-
mes à son flanc peigné des lueurs d'une fin du jour son mou-
choir brodée de la lettre AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA me pour-
suivant entre des cataractes sans cesse Toles de galetas du
vert des portes coupées de lumière auréolées du brun des
cernes aux yeux des princesses l'escalier de boue de pastel
colmaté DE BLANC l'inclinaison d'une maison d'aube aux pas
de jeunes ombres dérivées des passants du lait du jour tin-
tements de verres de lampes élevés vers les étages l'huile
balottée dans la panse à travers les cours face au bois dense
chapeauté de pierres portés au-dessus de seins poudrés dans
des doigts NOIRS jetant des vagues lumineuses sur les pieds
des dames dans un bal sous la chandelle entre le luxe d'elle
et des yeux d'un grain de beauté son profil taino façonné de
Grande Guinée la forêt très vierge rythmée de l'assôto son vi-
sage modelé de la lenteur de l'intense éclipse xaraguénne

OU

des acquis gousses à ras de silence de l'ongle rayés cette
fosse au pilon du sexe une poignée rabougrie d'herbe de
feu sur la tour la plus haute son vagin descente longue

NE M'ATTENDS PAS — MESSÉDÉ !

FEU ! Redit l'embrasement à bouche de volcan tarodé, le ga-
let, avançant l'érodé, — avancé l'érodé
sous la lampe froide sous la toile métallique entre des pilliers
de la galerie Celle qui s'entrebaille ouvre des branchages
mouillés —, VIENS ! VIENS !

sa bouche détaillée le pli de sa hanche glissure de poutrelle
et de vide des étoiles glacées au haut de chaque tempe
ou est-ce la grâce d'une touche de sa chevelure accrochant
l'éternel d'une lueur réfléchie
la beauté surprise d'un sein dont ce cantique très antique dit
clamant dans le néant chaud quel animal il fut ?

Et pour rencontrer cette divinité cette sainteté qui bouge à sa paupière qui ne mange cette racine de manioc — glisse contre la nuque le pétale de cet arbuste dans ce sentier hier nocturne QUI, IL FUT LONTEMPS L'AUTRE MESSEDE REMPLI PAR LE CHANT D'UN COQ — ELLE le soir tremblant sur l'appui de sa jupe belle écoutée par le fleuve et le silence — dans ce maquis des traits que du jour et nul tremplin pour sa venue cherchant loin dans la face Celle endormie contre son flanc — qui dort — une figure à son souffle de chaque aorte pleine de sang puits lointain où tombe son visage dans une jungle de tâches qui glisse tombant des tours de la nuit et chaque nuit réenfantée

MÉMOIRE

TU TOMBES
LE JOUR SE LEVE
GLOBULES DE TOUTES LES GUINAUDÉES

qu'à attendre l'autre contre qui t'enlance réfléchit de sa paume un instant dit l'Adieu je vous embrasse qu'importera pour nous l'oeil à travers le fer VIENS de la plante des poussières ou d'une érection de métal le ciel bas déclinant au ras de l'eau CAFE : TASSE 10 CENTIMES l'ode complice d'une illusion mâchant cette viande aux feuilles de cresson.

+

+ +

Abelle méprise les pianos du petit soir brun sortant des dentelles des rideaux des fenêtres et des plate-bandes du demi-sommeil défait à deux pas du Quartier du Sacré-Cœur le Christ rose (*) sur sa poitrine de grès la vie nègre en son éternelle psalmodie Pénétrant sous les arcades de sa sandale trempée de pluie elle crache dans un bol blanc face à cet autre assis sur sa chaise de paille qui la voit venir sortant des jardins de la nuit au coin de l'iris cette femme bras dessus bras dessous avec la couleur verte.

“Je Fis un Rêve L'Homme Poreux
fait de matière cassable làbas
va dans un grand panier de jonc
portant le bel éclat de sa por-
celaine Et de temps à autre une
assiette glisse à ses pieds À
sa poursuite des enfants friands
de morceaux de verre...”

Peut-être secoue-t-il un sexe qui part en paille folle porté
par la brise trainant après lui cette boîte de conserve impré-
gnant le cerveau QUI HURLE sa main seule fornicant contre
le grand Azur le jour où l'émeute brisa sa tête verte comme
une vitre À quoi pense-t-il soudain montrant ces ombres de
gros-dos dans la nuit sous le fer rouge mastiquant les braises
maigres.

Ils marchèrent un moment encore ensemble Elle monta sur
son dos et ils firent l'amour dans les fleurs Elle avait le flanc
mouillé une étoile dans son pli et il lui caressa la nuque prit
une poignée de terre et l'écrasa contre ses lèvres Ils marchè-
rent jusqu'à la cloture enlacés et ils firent l'amour au haut du
toit Un madras de nuage couvrait la chevelure poivrée du ciel
(—) puis il pénétra dans la cour son pied toucha le seuil
elle vit s'élever le talon jaune le nerf du mouvement pousser
les lanières des savates passa la porte furtivement éclatant
dans l'air mouillé de pluie sur l'émeraude vive d'une barrière
sur fond de couleur noire

PRÉSENTATION DE PORT-AU-PRINCE À UNE PASSANTE...

il passe la corde autour du mapou (*) Tire de force de sorte
qu'elle pénètre bien la chair de l'Arbre l'envoie rouler au-
tour des branches et y attache un anneau de fer Qui balance
dans le vent

l'autre dit : partout il y avait ces absurdités qui brillaient dans
le soleil

VIVI (*) de nous

voix dans l'après midi douce et métallique comme d'autres
accrochent des... dont le premier n'existe même plus... ri-

gueur de verbe près de l'étoile (*) près de l'écoulement de zinc
d'un toit au sens classique d'un enchaînement de mouvement
dépourvu de stupeur l'insolite quasi-lunaire de la présence
et de l'absence contigues un corps pareil et autre que son
corps flottant... étale et calme... au-dessus d'une grande
vitre teintée de buée arbres éclatés couleurs inclinées des
champs de clarté venant de l'herbe des pierres de l'allée des
atomes du béton flammes clandestines de lampes à huile
aboies de chien l'amas des arbres flottant derrière les murs
gris-sourd ciel en dôme glissement de lune dans l'huile des
palmiers plainte d'épuration qui naît et se dit pour se dissoudre
au même moment — la nuit Port-au-Princienne...

Odes

Globules

CHRIST * baigné des feuilles de l'asaephétida

siempre dije que yo iría

Cinq coups tintent (GROS DOS DU NÉANT)

Quartier du Sacré-Coeur Corail en nos ténèbres

Archipel tu dis crois vives de feuilles sacrées par terre

signes fixes pour dire l'index droit en haut levé pour parler
au monde Port-au-Prince mystique * au ciel d'Indigo

MADRUGADA

et miroitant rectangles brisés dévient tombent astre dans
sueur d'agonie Et Nous-nous Nous sommes PAR TERRE grat-
tant le flanc poussiéreux géomètres de Nature heurtant le
muret d'éclats de verre Nous-nous SOMMES par — terre

() PERO QUE ABSURDA, DIGA, Toussaint blême des mots
pour rien sur la nausée à l'abri de gigantesques tours le
tambour réverbère lointain marche déjà sur les crêtes vio-
lacées

Ainsi peu comme NOUS ont su chanter ce chant qui sort des
barreaux

Nosotros

dis d'ici d'une audace de grand ivrogne de nègre aveugle et
de sourd même — pour des Antilles de lumière crépue aux
dents du bonze, pour des Antilles mangées de champignons
Tel qui dira PARDON ou SENTIMENT DE PUISSANCE SONT
UNE MEME CHOSE : Convenons que ce dit offre le secret le
plus dur qu'inscrivit cette reconnaissance de l'autre si plei-
nes et corrosives en ces Antilles saluées de toute voix dans
ce refrain de Messédé Et trouvez là que je ne vous con-
trains que peu de cette angoisse de nègre OU qu'elle pèse
de la tractation d'un NEGRE M'A DIT ou CELA SUR LE
CHAMPS DE MARS HAITIEN FUT PAR L'HOMME AUX CHE-
VEUX DE CARBONE DIT ne serait-ce que d'une majuscule
qui tente d'étreindre que la lettre d'un fou d'un dôme qui veut
vous dire

closes des miserere
des rues vides mangées
ravagées par l'herbe folle

A sa fenêtre la désolation (folles dunes obstinées des pores
d'un désert) Obtus.

Pour voir Anguerran quelle étoile chiante fienteuse sur l'au-
bépine de tes cheveux où ci-gissent le bout d'une allumette
la reine des pavées d'une obscure odeur du bordel des va-
rechs Et du grisou sur le QUI-VIVE fit langue, poumon,
tout organe qui meurt de n'être point roi et le lit de sa car-
rière que le vent marque d'ombre du front de l'aubépine

Et Pourquoi pas d'ailleurs Et ne me
touchez pas dit-elle D'un étrange
glissement et d'une étrange sortie
d'elle et de tout

compagnons déflorent cette maison de kérosène De ces
lèvres jaunes sur le mur gonflé de rouille elle passe dans ses
cheveux le peigne couvert comme d'un reptile l'arrête royale
de son miroir plus dure cette dernière chaque chaîne mar-
quée du nom de VVV élevant de l'orteil la terre d'une corde
guitarine statue plongeant dans la cime des eaux pour dire
MES-SE-DE CLOS clos clos clos clos clos clos clos clos

frayage des bassins aux odeurs de
palmier luxe des palmes d'huile
Pelouses pelées Midi sans bornes
Port-au-Prince mystique au ciel
de l'Etuve

Que toute adresse de la Dame se désemplit des chaines d'infini qui m'annonce ce vide que comble l'être phoenix, sinon comment d'un autre ton pourrait-il Thomas sur les pierres de milliers d'années et de milliers de noms ?

MESSEDE, QUE ROI FUT-IL ?

+ +
+

ROI ?

le long d'un rêve hanté de peau et plus vif peut-être le veut cet effet aux raies d'une persienne balisée par cette chaleur DE QUI DIT ce Chevalier ce Prince des maraudes du spectacle de décennies sans rime ni raison ce voyou aux lèvres d'albumine ce Nègre des Antilles pour cette Aile qui dit du nom qui de sa lettre de ce dédain à ce miroir obscur du passage crispé par la fenêtre la plus value de sa trace aime regarde déjà ce poème allumette céleste entre ses doigts Tiens là bien pour toi liée complice de ce qu'il dit de toute sa force l'enclume de l'annonce du Narrateur (*)

Qui du bordel haussant une tête parfumant la cloture celle qui s'élève sur ses talons aiguille pour regarder le soir et plus loin l'espace ouverte à la découverte du mouchoir Mal-séant qui t'embrassa Haut-Mal de peine et de hardiesse Maldisant qui t'encercla

la pluie tinte sur le front du taino une ablution de cendre fine la taille souple de l'air cette main grise qui trace le vèvè d'un ROI

des fibres de tout larynx vibrations de lèvres profondes éle-
vées de l'éclat blanc de son crachat étincelle de toute blan-
cheur
de vous à moi d'Hanselme Messédé

Voici la strophe envoyée d'un mince trait autour des mâts
la main cendrée qui pose le vêvê d'un entrelac où Nous voilà
sur cette strophe chevauchée de bon matin montée de bonne
saveur et de bons rêves, Messédé, général * D'une femme
belle gâtée d'une femme coquette sensuelle avide de grand
luxé jusqu'à l'extravagance de sa garde robe rose et blan-
che Sol de terre battue : apparaît en kimono de
soie les doigts chargés de bijoux parfumée des pieds à la
tête balançant des hanches ne s'arrêtant que le temps d'un
baiser ou d'une caresse traitant cet homme avec hauteur se
contentant d'accrocher son petit doigt au sien et retournant
dans ses boudoirs aux bras des amoureux

Pour le vêvê d'un ROI écrit de pure cendre
claquemuré beaucoup de la gerbe de son pas
qui dit ferme clos la paleur d'un collier
des beaux yeux de la défunte

de vous à moi MEssÉDE g é n é r a l *****

Je vous dis vieil ami de la Nuit vieux cristal de toute cloche,
vieux Commissaire *

ET QUELLE HOULE A SA HANCHE DONNE
A SA DEMARCHE TELLE BELLE PARENTE
AVEC LE MYSTERE DU CARBONE PRETE
A SES YEUX TANT D'ECLATS AVOUANT
LEUR PROXIMITE AVEC LES NAISSANCES
DIAMANTIFERES

*

Je vais te dire, Messédé Béni.

ROI (+)

— 2 —

Allons quelqu'un pour nous délicatement dit parfois une chose
approche et tout ce qui s'est trouvé entre le SUD et le NORD
(— , =) "Je ne comprends pas" reste l'étonnement /
? ceci que nul ne dise tant il sait bien ce
qu'il dit que le Rideau Tombe Messédé cette pâle
froideur au subjectif anneau d'un abandon répété nous re-
liant encore aux premières nuits s'arrêtant au triste domino
du bon ou du mauvais mouvements de la main hésitant
dans les centres d'ombre soudaineté irradiée si neuve si
lointaine viejo dans cette hachure d'une hésitation qui se
démasque pour nous d'une restriction qui ne dansera point
seule comme nous le fîmes dans le soleil

ENTRE HOMME BLANC HOMME BLANC
IL ENLEVE SON CHAPEAU, S'EVENTE : C'EST
TROP CHAUD
ELLE AVANCE LA MAIN
IL MET LA PIECE DANS LE CHAPEAU ET LA
LUI REND
PUIS SE RECOIFFE
IL BOIT D'UN TRAIT
— ENTRE HOMME MAL PEINT HOMME MAL
PEINT ILS SE REGARDENT
IL VOIT LA TRANSPARENCE OU BLEUE
LES BOUGAINVILLIERS SE LEVER DANS LA
CLARTE
IL RIT S'EFFACE
ET SE DIRIGE VERS LA VENDEUSE DE BOISSONS
(... prisme d'aucune innocence...)

Messédé, ivrogne,
roule dans les petits champs de maïs,
à travers la haute fenêtre qui éclaire l'escalier,
une nuit d'incendie, une nuit de rouge gorge...

Quelle voix monte du Totem ?
Messédé, le pourpre de l'ORBITA.

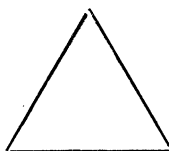
Pour les mémoires de

L I et pourquoi pas comme-ça
bien sûr LI calligramme du
son dans lui I L
qui dit n'être pas J-E mais la
sphère pour LUI l' — autre
qui cède au fond ce morceau qu'
il occupait qu'il mange (ait)

L'INTESTIN BARRE D'OR MASSIF

pour laisser renversé ce J E
en 1000 morceaux non la pier
re pierre mais le reflet Sans
ceci sans cela comment dirai-
je E L L E proche dont l' é-
loignement de la distance T E
fis aller dans la distance TU
DEVIENS PIERRE PIERRE.

2



9C

(—) (•) (—)

Elle resta avec moi la durée du repas Au-dessus de l'assiette blanche Obscur répondant de l'Echo des crêtes tachetées brun-vert vers lequel il lèvera la tête plus tard fais les cent-pas dans ce paysage aux zones liées en gros bouquets de lianes touffues portant des fleurs sexuelles ou lueurs de conques roses

Nous étions à cette table la nappe dans ce café à deux pas d'une fontaine (un carefour illuminé) Elle la tête de côté avait un geste ennuyé de temps à autre sans avouer pourtant la cause de son dérangement elle faisait peu de cas des mets maintenant malgré la précipitation gourmande qu'elle avait montrée en les choisissant quel - ques minutes auparavant d'un coup son regard noir masqué de cils monta vers plus d'éclat encore QUE DISES, HOMBRE, dit-elle, les lèvres remplies de lumière je vis ces couloirs tremblants de lumière chez elle cette douceur humide je vis cette pesanteur alourdie des seins cette pression de tout l'être chez elle qui se tournait vers ma hanche demandant la solution de sa tension

Et je revois ce rêve venu de Capiel ce paysage au-dessus de la ville mincietièdeurdunebougiequise jetteàtraverslaportetandisquonoudeuxoeufsdeauapportésdansla bouchedescouleuvresseposaient sur le secret de la table C'est dans le bordel des varechs que nous lui prendrons la main dans un feu pari que pour le mener se promener dans les rues de Portauprince

ZONE DEUX

BLANC*

Le Plaisir Archaïque de ce Tracé des Formes...
l'autre souliers crottés chemise bleue frippée dans le
pantalon d'un geste négligeant le Matin il arrivait comme
ça la cigarette aux doigts tiens tire un bon coup (!) ça finit
là Quoiqu'on dise parfois j'y repense autrement C'est
la vie ceci ou parfois j'y pense encore-----parfois
geste de la main pour dire.... Tu vois ? Vois-tu ? ges-
te de la main ... sur un morceau de terre Pense ici là
là-haut là-bas n'importe dit-il c'est que là il y

J'entends la pluie trempe sa robe de belles fleurettes
et elle s'est essouffée à courir dans le vent j'entends
mais il la caresse maintenant pas hier ni avant
hier mais maintenant même avec les bras coupés Il
s'est et elle aussi nue allongé sans bruit sur le lit de
fer longtemps et elle s'éloigne dans cette nuit
et le mouchoir enserrant étroitement ses cheveux et
les gouttes de pluie s'élargissent dans les flaques du
ciment (mais il y a de grands livres d'amour sur les
tables des bibliothèques C. (s) tend à L la rose rouge M
à Marie l'organdi de la prose et Lui couché au flanc
d'une tigresse mouchetée qui bave sa douce sève sur
ses épaules gonflées il rêve d'elle emmenée près des
fontaines viel ami de la nuit).
gardais le soleil fleurs sur l'asphalte

LE NEGRE S'ACCOUDA S'ACCOUDA ET DIT *_____

Juin 1971

Les intellectuels français boudent la révolution cubaine. Le fait n'est pas récent. Au début, la critique repose sur des analyses politiques ou techniques serrées. En 1967, Joshua¹ met en évidence "la reproduction de l'inadéquation des formes sous-jacentes et explicites des rapports de production" à Cuba. Bettelheim, un an plus tard, résume dans une lettre à Sweezy son étude approfondie (non publiée) sur *Révolution socialiste et luttes idéologiques*. La pratique politique de la révolution cubaine "est liée, dit-il, à la domination politique d'une fraction "radicalisée" de la petite bourgeoisie"².

Que ce soit à propos de l'affaire Douglas Bravo, de la publication des livres de Dumont et Karol ou de l'échec de la récolte des dix millions, la presse libérale française se fait de plus en plus l'écho des critiques sévères portées à la révolution cubaine.

À ces critiques de l'extérieur, les dirigeants cubains répondent alternativement par des coups de semonce aux intellectuels de Rome et de Paris qui s'érigent en juges de la révolution et par des autocritiques dont le discours du 26 juillet 1970 constitue l'exemple le plus connu. Quelques mois plus tard, l'orage éclate. Padilla est arrêté. Relâché après quelques semaines, il prononce une confession, s'accusant "d'avoir diffamé chacune des initiatives de la révolution" et accusant K.S. Karol et René Dumont d'être des agents de la CIA. Des intellectuels français et étrangers croient "de leur devoir d'exprimer leur honte et leur colère".

La rupture est consommée. D'une critique scientifique et politique, on est passé à une condamnation globale de part et d'autre. Il se fait pourtant que la révolution cubaine est loin d'être un phénomène monolithique. Au contraire, la lutte de classes continue à s'y manifester avec acuité. Les ambiguïtés et contradictions qu'on peut relever dans les discours de Fidel Castro expriment bien que cette lutte continue à s'exercer au niveau politique.

1. **Organisation et rapports de production dans une économie de transition**, Cuba, Paris, Centre d'Étude de Planification socialiste, 1967.

2. **Lettres sur quelques problèmes actuels du socialisme**, Paris, Maspero, 1970, p. 33.

Dans ce contexte, il nous paraît important, à la lumière principalement du discours du 26 juillet 1970, d'analyser les critiques exprimées dans les ouvrages de Karol et de Dumont.

Plusieurs des erreurs signalées par Karol et Dumont ont été reconnues par Fidel Castro. Mais plutôt que d'inférer de ces erreurs pour porter un jugement d'ensemble sur la révolution cubaine, comme le font volontiers les deux auteurs, nous pensons qu'il faut les rapporter aux conditions objectives de développement des structures économiques et sociales. La plupart des erreurs commises à Cuba peuvent, selon nous, être expliquées à partir des difficultés éprouvées par les formations sociales périphériques à construire de nouveaux rapports de production. Nous croyons que la stratégie de développement adoptée par les Cubains est de nature à vaincre ces difficultés. La contradiction entre les difficultés rencontrées et la stratégie s'exprime à Cuba dans une lutte de classes dont il faut tenter de dégager les bases, si l'on veut porter une appréciation correcte sur les chances de succès d'une révolution prolétarienne.

LE DISCOURS DU 26 JUILLET.

"Nos ennemis disent que nous avons des difficultés, et en cela nos ennemis ont raison. Ils disent que nous avons des problèmes, et en réalité, ils ont raison nos ennemis. Ils disent qu'il y a du mécontentement, et ils ont raison. Ils disent qu'il y a de l'irritation et en réalité, ils ont raison nos ennemis³. L'autocritique du premier ministre cubain prend presque l'allure d'une surenchère. Bien sûr, non par rapport aux informations délirantes que les services d'intelligence américains avaient cru bon de diffuser au cours de la campagne électorale au Chili. Mais le tableau qu'il brosse semble encore plus noir que celui qui était apparu au lecteur après qu'il eût tourné la dernière page des livres de René Dumont et de K.S. Karol³.

Production : en 1970, la collecte de lait baisse de 25% par rapport à la même période de 1969. Par rapport à l'année 1968, la production de pain baisse de 2%, celle de barres d'acier de 38%, celle de la viande de boeuf de 4% et celle des ciments de 23%. Les engrais, les pâtes alimentaires, les savons et détergents, les pneus, les accumulateurs accusent par rapport au plan un retard respectif de 32, 11, 32, 50 et 33%. Tous ces échecs viennent s'ajouter à l'échec de la "zafra" géante : 8,535,261 tonnes au lieu de 10 millions.

3. DUMONT R., **Cuba est-il socialiste ?**, Paris, Seuil, 1970. KAROL K.S., **Les guerilleros au pouvoir**, Paris, Laffont, 1970.

Consommation : des augmentations ont été enregistrées dans la distribution du poisson et des oeufs ainsi que dans la distribution du riz dont le quota est passé à 6 livres par personne et par mois. Par contre, des retards dans la distribution et des restrictions sont apparus pour les légumes, les fruits, la viande de boeuf et de volaille, les graisses, les haricots, la bière et les boissons alcoolisées, les vêtements et les objets de toilette.

Aucune complaisance en vue de minimiser l'ampleur de l'échec. Aucune fausse excuse. Autocritique, le discours est également critique de l'administration et des cadres du parti. Il appelle à une plus grande participation du peuple, à une plus grande démocratie dans la gestion des unités de production.

DEUX LIVRES RETENTISSANTS.

Les faits sont là, les secrets de l'économie sont révélés au grand jour ; comment les interpréter ? En premier lieu, s'agit-il d'un échec relatif par rapport à des plans par trop optimistes, ou s'agit-il au contraire d'un recul absolu ? En dépit d'illusions déçues, l'économie cubaine est-elle saine ou faut-il voir dans l'échec de cette année l'échec d'une stratégie de développement ? En second lieu, comment rendre compte du manque d'organisation qui semble affecter si cruellement la révolution cubaine tant en matière économique que politique, et ceci plus de dix ans après le triomphe de la rébellion. On est en droit d'attendre de René Dumont comme de K.S. Karol, des éclaircissements sur ces deux séries de questions.

René Dumont et K.S. Karol ont tous deux été à Cuba les invités personnels de Fidel Castro ; ni l'un, ni l'autre ne se prive d'en informer le lecteur. Tous deux n'en sont pas à leur premier séjour dans l'île des Caraïbes ; à des dates différentes, ils en ont effectué quatre. Tous deux enfin sont, disent-ils, animés des meilleures intentions à l'égard de Cuba. "Nos analyses... on été faites dans un esprit de solidarité avec la révolution cubaine : elles sont empreintes d'une profonde sympathie pour ce pays", prévient Karol dans son avant-propos (p. 9). Dumont, lui, parle de "critiques constructives".

Certes, ce dernier a une façon bien personnelle d'exprimer sa sympathie et de formuler des critiques constructives. Elle se traduit dans une hargne toute paternelle à l'endroit de Fidel Castro. Le voilà accusé de connaître des sautes d'hu-

meur, de ne pas savoir déléguer les responsabilités, d'avoir une formation scientifique qui laisse à désirer, d'avoir la mentalité d'un fier caballero espagnol, de vivre comme un grand seigneur qui récompense aussi seigneurialement ses adjoints. Mais ne nous y trompons pas, tout cela, selon Dumont, part d'une indéniable volonté de bien faire, Fidel Castro "cherche toujours à apprendre, il s'efforce ;" (201), c'est un "être d'exception" qui pourrait devenir "tout à fait exceptionnel, s'il savait mieux se dominer, écouter et méditer plus, ne plus promettre la lune..." (164). Enfin, ne nous fixons pas sur ce style "d'un vieux professeur de la vieille Europe qui se devait d'entreprendre un tel travail dans le cadre de ses traditions universitaires" (14).

Karol, lui, n'est pas professeur. Tout au long de son récit bourré d'anecdotes, il ne dissimule ni sa sympathie pour la révolution cubaine ni sa fascination pour son leader. Mais cette sympathie ne doit pas peser sur son jugement : "la vérité n'est-elle pas toujours révolutionnaire" (9) ? Sa large expérience du monde communiste l'entraîne à des comparaisons constantes avec l'Union Soviétique et la Chine. Pas besoin dès lors d'agressivité. Les leçons de l'Histoire qu'il croit pouvoir tirer endosseront les critiques que l'auteur a à formuler. Par contraste avec le livre de Dumont, le style est convaincant.

L'OPTION SUCRIÈRE.

À tout Seigneur, tout honneur : le sucre. Que penser de la stratégie sucrière ? Pour Karol, le choix de l'objectif des dix millions était dès le départ une option politique (405). Pour Dumont, il s'agit d'un "record sportif" (108). Pour les deux, ce choix n'est pas raisonnable du point de vue économique. L'analyse de Karol se base sur les données fournies par Gutelman (4) et reprises par Sweezy et Huberman (5). Selon ces chiffres, qui procèdent d'un calcul estimatif préliminaire du Ministère cubain du sucre, pour passer de la capacité de production de 7 millions de tonnes à 10 millions, un investissement de 1,020 millions de dollars serait nécessaire. Ces chiffres ont été publiés en 1965 et correspondent d'ailleurs à l'estimation de Orlando Borrego Diaz publiée dans *Cuba Socialista* la même année ⁶.

4. *L'agriculture socialisée à Cuba*, Paris, Maspero, 1967.

5. *Le socialisme à Cuba*, Paris, Anthropos, 1970.

6. *Problemas que plantea a la industria una zafra de 10 millones de toneladas de azucar*, Abril 1965, 44, p. 10-30.

L'argument de Karol se décompose en trois volets. D'abord, dit-il, "en cours d'exécution du plan, ces chiffres ont été évidemment révisés, et nous avons quelques raisons de supposer que le budget d'investissement a été augmenté plutôt que diminué" (421). Ensuite, le plan sucrier a pour conséquence ultime d'engager Cuba dans un mécanisme infernal de transformation de dollars en roubles. Les biens d'équipement étant achetés pour une partie appréciable en dollars alors que le sucre sera vendu principalement aux pays socialistes, donc en devises non-convertibles, "il faudra plusieurs années pour rembourser les dettes avec cette seule denrée" (420). Enfin, reprenant les chiffres de Huberman et Sweezy, Karol souligne que s'il fallait 300 millions de dollars pour accroître la production de 7 à 8,5 millions de tonnes, il en fallait 700 millions additionnels pour atteindre les dix millions, d'où la très faible rentabilité de l'investissement correspondant au dernier million et demi de tonnes. Ce serait certes chercher une mauvaise querelle à Karol que de porter les critiques sur ces arguments techniques, s'il ne s'en servait précisément pour étayer cette thèse par trop partagée selon laquelle en adoptant l'option sucrière, Cuba ne faisait que changer de pôle de dépendance, l'URSS se substituant aux USA.

Passons rapidement sur le premier argument où Karol nous gratifie d'un raisonnement par analogie particulièrement faible. Ce n'est pas parce que les pays socialistes ne peuvent en général contrôler leurs investissements qu'il doit en être automatiquement de même à Cuba. En effet, par rapport au plan de 1965, des révisions ont été effectuées et ces révisions vont dans le sens d'une restriction : abandon de la construction de trois nouvelles sucreries (évaluées à 75 millions de dollars) mais surtout plus faible mécanisation que prévue du secteur agricole (pour lequel était allouée la somme fantastique de 465 millions de dollars). Il est donc vraisemblable que le montant des investissements réalisés en 1970 ait été inférieur à 1000 millions de dollars ; la revue *Bohemia*⁷ cite le chiffre de 800 millions.

En second lieu, il est faux que Cuba ait besoin de plusieurs années pour rembourser ses frais d'investissements sucriers en devises convertibles. Ceux-ci ne s'élèvent, selon Gutelman lui-même, qu'à 15% des investissements totaux importés. Tout laisse donc penser qu'ils pourront être largement couverts par la seule recette de la vente sur le marché mondial de cette année.

7. 15/5/1970.

Sur le fond, cet argument mérite pourtant un examen plus attentif. Peut-on confiner l'analyse de l'option sucrière à ses implications commerciales ? Le problème n'est-il pas de savoir si, vis-à-vis de la structure de l'économie cubaine, le plan sucrier répond à une stratégie raisonnable permettant, par l'établissement d'une nouvelle organisation de l'économie et de nouveaux rapports de production, d'éliminer les obstacles au développement hérités de la période prérévolutionnaire ? N'est-ce pas aussi par rapport à cette stratégie bien plus qu'à travers un calcul marginaliste qu'il convient d'apprécier la rentabilité du milliard de dollars investis dans le secteur sucrier ?

On sait que toute l'économie cubaine était jusqu'en 1959 dominée par l'organisation de la production sucrière, qui se caractérisait par le latifundisme et par une paupérisation extrême des travailleurs. Cette organisation avait pour effet de stériliser le développement des autres secteurs de l'agriculture, par l'accaparement des meilleures terres par le secteur sucrier, et de freiner le développement industriel notamment par l'absence d'un marché intérieur. Depuis José Martí, la monoculture était pour cette raison considérée comme la source de tous les maux. Il fallait supprimer la monoculture, diversifier l'agriculture, mettre en marche un processus de développement industriel. Et c'est bien ce que se proposaient de faire les dirigeants cubains dès le triomphe de la rébellion. C'est du reste la stratégie de développement qui a été menée durant les premières années de la révolution.

Chacun sait que depuis 1963, un revirement fondamental a été opéré. Karol ne semble pas s'être posé la question du pourquoi de ce revirement. Il se contente de se référer à l'accord signé avec l'URSS en janvier 1964 (405) qui ouvrait un débouché extraordinaire à la production sucrière cubaine.

L'analyse des Cubains avait pourtant été particulièrement lucide en cette matière. Dans leur réflexion sur la stratégie de développement économique, ils étaient passés d'une conception idéologique de la monoculture à une conception scientifique. Celle-ci résultait d'un examen des résultats de la politique économique de diversification menée jusqu'alors. Il est temps d'explicitier à un niveau théorique les leçons de l'histoire de la monoculture à Cuba.

Il est vrai que le secteur sucrier avait été un puissant obstacle à la diversification agricole et au développement industriel, et de façon générale au développement économique. Mais il est faux que cet obstacle soit lié au fait qu'il s'agit d'une seule culture. Car il faut être clair, la canne à

sucres ne couvrait qu'une faible partie du territoire cubain ; elle ne couvrait même pas la moitié des plantations sucrières. Ce n'est donc pas parce qu'il n'y avait plus de terres disponibles pour d'autres cultures que toute diversification de l'agriculture s'était toujours soldée par un échec, c'est fondamentalement parce que l'organisation de la production sucrière stérilisait des terres par ailleurs fertiles et non-utilisées.

La dépendance commerciale par rapport à l'extérieur, en particulier vis-à-vis des Etats-Unis, ne constituait pas non plus un obstacle — du moins direct — à la diversification ; et si, pendant de nombreuses années, elle a contraint les compagnies sucrières à distribuer des salaires de misère — et freinait par là le développement d'un marché intérieur — c'est parce que cette dépendance commerciale s'inscrivait dans le cadre des rapports de production internationaux qui, au plan interne, empêchaient toute mécanisation du travail agricole. Qu'est-ce à dire ? La dépendance commerciale avait favorisé l'établissement d'une structure de classe obligarcho-impérialiste qui avait hypertrophié les investissements spéculatifs et commerciaux, empêchant toute rationalisation du travail et ne laissant à court terme — en période de bas prix du sucre — qu'une possibilité aux compagnies sucrières : une surexploitation du facteur travail.

Dans le cas de Cuba, cette surexploitation de la main-d'œuvre n'avait été possible que par le développement d'un latifundisme destiné à priver les travailleurs de toute source alternative de travail. Le latifundisme ne répondait donc pas aux exigences d'exploitation à grande échelle de la production sucrière, mais à un mode particulier d'organisation déterminé par la structure de classe obligarchoimpérialiste.

Tant qu'il ne sera pas démontré que la dépendance commerciale vis-à-vis de l'URSS renforce le maintien d'une structure de classes analogue, on voit mal pourquoi la "dépendance" commerciale serait un mal en soi. À supposer même que la dépendance politique vis-à-vis de l'URSS contribue à l'apparition d'une classe bourgeoise — point qui est loin d'être établi par Karol ou par Dumont — la dépendance commerciale ne jouerait plus comme un facteur de blocage de développement. La mécanisation du travail agricole qui, quoique plus lente que prévu, est incontestable, permettrait notamment à long terme un redressement des termes d'échanges en faveur de Cuba. Mais ce qui reste vrai, c'est qu'en l'occurrence il ne suffit pas de supprimer les rapports de production internationaux développés par le capitalisme monopolistique américain pour que la production sucrière — maintenue comme production principale — n'exerce plus ses ef-

fets de blocage sur le développement économique. Il faut en outre changer radicalement l'influence du mode d'organisation sucrier sur l'ensemble de l'économie cubaine.

Deux possibilités se présentaient : soit réduire la production sucrière au rang d'activité secondaire — solution qu'avait adoptée bien involontairement Haïti au moment de son indépendance —, soit transformer de fond en comble les rapports de production du secteur sucrier. Il aurait trop long de spécifier la nature de ces rapports de production. Pour aller à l'essentiel, disons qu'ils se caractérisaient par une disparité totale entre la socialisation du travail dans le secteur industriel et dans le secteur agricole. Elle se concrétisait par un contraste saisissant entre l'automatisation poussée des sucreries et l'organisation archaïque du travail de coupe de la canne. Cette disparité induisait des contradictions à l'intérieur et à l'extérieur du secteur sucrier, contradictions qui continuaient à se manifester après 1959 en dépit du changement intervenu dans la propriété juridique des moyens de production.

Le bouleversement des rapports de production dans le secteur sucrier exigeait des investissements dans le secteur agricole, dans le secteur industriel et dans le secteur du transport, car il fallait changer la nature même des relations entre les différents secteurs. Il ne suffisait pas de mécaniser l'agriculture, il fallait en outre bouleverser tout le réseau de transport, réformer la répartition des cannaies par rapport aux centrales et enfin réorienter l'utilisation des capacités productives des sucreries. On peut se demander dans quelles conditions ces investissements pouvaient être productifs. Peut-on imaginer que la réalisation d'investissements aussi importants eut été rentable et socialement acceptable dans une production qu'on aurait maintenue à son niveau normal, c'est-à-dire à 7 millions de tonnes ? La décision fut prise de produire plus, de produire beaucoup plus. Les investissements nécessaires pour passer de 7 à 8,5 millions de tonnes et de 8,5 à 10 millions de tonnes furent évalués à respectivement 30 et 700 millions de pesos. La rentabilité de tels investissements ne peut être appréciée uniquement par rapport aux millions de tonnes additionnels, mais l'ensemble de la production et même l'ensemble de l'économie doivent entrer en ligne de compte.

LE RECOURS AUX TRAVAILLEURS VOLONTAIRES.

Le plan sucrier pose pourtant un problème, mais il s'agit d'un problème ex-post. Pourquoi la profonde mécanisation de

l'agriculture n'a-t-elle pas permis de réduire la masse de main-d'oeuvre utilisée ? Pourquoi, au lieu des 150,000 coupeurs prévus, doit-on certainement estimer leur nombre dans la zafra de 1970 à 400,000 ? Pourquoi n'a-t-on pas réalisé tous les investissements nécessaires à la mécanisation du travail agricole ?

Karol nous gratifie d'un long développement sur la géniale invention de Nikita Kroutchev : la machine soviétique à couper la canne. Il semble attribuer le faible degré de mécanisation de l'agriculture sucrière à son échec fracassant. Ce faisant, il néglige les types intermédiaires de mécanisation comme en particulier les "centros de acopios" qui permettent pourtant d'accroître la productivité des coupeurs de canne de près de 240%. Généralisés à l'ensemble de l'agriculture sucrière, ils auraient vraisemblablement permis de réaliser la zafra géante des 10 millions avec 250,000 travailleurs.

Mais Karol ne s'arrête pas aux détails. Bien qu'il accepte d'introduire quelques correctifs à son évaluation, la récolte sucrière aurait dû mobiliser, selon lui, 4 millions de travailleurs. Citons-le : "Cette norme (de coupe journalière de canne par machetero) est fixée à présent à 100 arrobas par jour (soit environ 1250 kg) ; c'est à peu près 25% du rendement d'un bon machetero professionnel d'avant la révolution. Même à ce niveau, la plupart des citadins ont, paraît-il, du mal à l'atteindre ; leur productivité a été évaluée à La Havane à 60-80 arrobas par jour. Ces chiffres (de sources officielles) suggèrent déjà un petit problème élémentaire : si avant la révolution une zafra de 5 millions de tonnes exigeait l'emploi de 400,000 macheteros coupant 400 arrobas par jour, combien de macheteros non professionnels, coupant entre 60 et 80 arrobas par jour, seront nécessaires pour assurer une zafra de 10 millions de tonnes ? Un calcul rigoureux donnerait un chiffre si élevé qu'il démontrerait qu'une telle entreprise est irréalisable dans un pays de 7 millions d'habitants. Heureusement, la mécanisation des tâches annexes et l'étalement de la zafra sur une longue période ont introduit un correctif permettant d'escompter, malgré tout, le succès de la zafra de 1970. À condition, évidemment, que tous les Cubains y participent, quels que soient leur occupation principale et leur rang dans l'appareil productif" (411-412).

René Dumont lui ne s'aventure pas à faire le compte de ses évaluations. Elles sont cependant approximativement les mêmes. Mais laissons là le "petit problème élémentaire" dont

parle Karol. Ce qui est important, c'est de savoir ce qu'il dissimule.

D'abord Dumont comme Karol comparent des capacités physiques optimales comme si le problème se situait non pas au niveau de l'organisation, mais au niveau de la force musculaire, ou au mieux de la préparation psychologique. Et cela les induit à leur plus grave erreur de calcul. S'il est généralement admis qu'un coupeur professionnel est physiquement à même de couper 400 arrobas par jour, il convient toutefois de noter cette différence fondamentale entre le présent et le passé : c'est qu'aujourd'hui, l'organisation du travail est telle qu'elle lui permet effectivement de les couper tandis qu'avant la révolution il en était réduit à ne pas pouvoir dépasser la moyenne de 100 arrobas par jour ⁸ .

Ce qui, au plan structurel, est encore plus important, c'est que dans la comparaison entre professionnels et volontaires, il n'est pas tenu compte du fait que les premiers sont généralement affectés au secteur mécanisé tandis que les autres restent souvent dans les secteurs non-mécanisés. Or, on peut se demander si le recours de plus en plus massif aux volontaires n'a pas eu pour conséquence indirecte, mais objective, de constituer un frein puissant à la mécanisation. Cette contradiction qui porte sur la structure de production ne peut évidemment être relevée par le type de raisonnements que font Karol et Dumont.

Cette contradiction ne peut davantage apparaître en raison des préjugés qui ne cessent de se manifester sous leur plume lorsqu'ils analysent les problèmes du travail. Pour eux, la productivité du travail doit nécessairement être faible et doit même baisser si l'on tient compte de l'énorme désorganisation de l'économie cubaine. Or les chiffres montrent que la productivité n'est pas moins élevée en 1969 qu'avant la révolution ; la moyenne de coupe par machetero s'élève, en effet, à 110 arrobas par jour. D'autres chiffres disponibles témoignent d'un accroissement de la productivité du travail au moins durant les dernières années. Ainsi, entre 1968 et 1969, la productivité moyenne par homme aurait augmenté dans l'ensemble de 15%, entre 1969 et 1970 la productivité des membres de la Columna Juvenil del Centenario se serait quant à elle accrue de 16% ⁹.

Il n'est donc pas certain que le recours de plus en plus massif aux travailleurs volontaires ait affecté la productivité

8. Hugo VIVO, *El empleo y la población activa de Cuba*, La Habana, Publ. de la Asociación de Industriales de Cuba, 1950.

9. *Bohemia*, 10 oct. 1969/22 mai 1970.

unitaire du travail. Par contre, nous croyons qu'au-delà d'une certaine limite, les grandes mobilisations ont enclenché un processus de rendement décroissant en bloquant indirectement l'évolution de la composition de la force de travail, c'est-à-dire en maintenant une trop grande masse de travailleurs dans le secteur non-mécanisé.

Le Professeur Dumont s'en prend naturellement aux mobilisations de travailleurs, mais son argumentation demeure très superficielle. Lui qui, d'un simple coup d'oeil, estimait en juillet 1969 que les dix millions de tonnes de sucre étaient à peu près là potentiellement dans les champs (109), ne s'interroge pas sérieusement sur la raison pour laquelle les travailleurs habituels ne représentent plus que 15% de la force de travail sucrière. "Les vieux sont à la retraite et les jeunes ne se bousculent pas pour les remplacer, préférant les instituts technologiques. D'autres sont devenus soldats, chauffeurs de tracteurs et inséminateurs" (109). Que propose-t-il ? Fermer les portes des instituts technologiques aux fils de coupeurs et interdire aux coupeurs eux-mêmes l'accès à des emplois plus qualifiés ? Les Cubains n'ont jamais caché qu'ils ne considéraient pas le recours aux travailleurs volontaires comme la solution idéale et c'est bien pourquoi ils se sont engagés dans le pari sucrier qui visait fondamentalement une mécanisation de l'agriculture sucrière. Il est évidemment plus facile pour Dumont de refuser les termes du problème tel qu'il se présentait aux Cubains, d'attribuer tout au désordre généralisé et de considérer l'objectif des 10 millions comme un "record sportif" qui "répondait bien à la mentalité cubaine mais qu'il est difficile de tenir pour raisonnable" (108).

Que le recours aux travailleurs volontaires ait eu des conséquences graves sur la composition de la force de travail ainsi que sur la perte d'identité de classes qu'a entraîné cet immense brassage, cela paraît bien probable. Mais existait-il une autre possibilité ? La disparition des coupeurs habituels résultait de la politique sociale adoptée aux lendemains du triomphe de la rébellion. Celle-ci avait pour but de remédier au sous-emploi généralisé qui sévissait à Cuba et qui était le produit de la structure du marché du travail basé essentiellement, comme nous l'avons vu, sur un matelas de chômage. En abolissant cette structure, on abolissait du même fait le principal incitant économique au travail en vigueur dans le régime prérévolutionnaire. Il est dès lors douteux qu'une réintroduction de stimulants matériels, comme le propose Dumont, puisse donner des résultats appréciables.

LA DIVERSIFICATION DE L'AGRICULTURE.

Pour parler clairement, ce qu'on cherche à savoir, ce n'est pas si l'ensemble de l'agriculture cubaine progresse en termes d'accroissements quantitatifs. Un calcul même pessimiste montrerait que cette production s'est accrue d'au moins 12% au cours de ces deux dernières années. Ce qu'il convient de préciser, c'est l'état de santé — structurelle — des autres secteurs agricoles. L'option sucrière a-t-elle rendu structurellement possible une diversification de l'agriculture ? Quel sens attribuer à l'échec de la "bataille simultanée" de cette année ? Faut-il le rapporter, comme le fait le premier ministre cubain, à des difficultés — somme toute conjoncturelles — liées à l'insuffisance des moyens de transport, lesquels furent accaparés par le secteur sucrier à la suite des graves problèmes industriels qui y sont apparus ? Est-il dû à l'insuffisance de forces de travail imputable aux mobilisations massives destinées au secteur sucrier ? Ou faut-il y voir la manifestation d'une déficience plus profonde qui rendrait toute diversification structurellement impossible ?

L'élevage qui, au XVIII^e siècle, déterminait à la fois la structure agraire et la structure de classes — ne qualifie-t-on pas la société de cette époque de "hateros" ? — représentait encore de 1963 à 1966 près de 40% de la production agricole cubaine¹⁰. Aujourd'hui, il demeure le secteur le plus important après le sucre et a fait l'objet d'une des plus spectaculaires révolutions techniques, sur le plan génétique et agricole. René Dumont nous fournit ici de précieuses indications : "... les jeunes génisses F1 naissent en masse, par l'insémination artificielle, des vaches zébues ; on en posséderait 500,000, qui vont entrer en production en 1970" (87). Si cela paraît insuffisant pour quadrupler la production de lait en deux ans, comme le promettait le leader cubain en 1968, on pourra néanmoins "faire de très gros progrès, qui comportent bien peu de précédents dans l'histoire agricole" (88).

La révolution n'est pas seulement d'ordre génétique, elle vise également à transformer un pâturage extensif souvent lié au latifundisme sucrier en un pâturage intensif. Ici les remarques critiques de Dumont ne manquent pas et, lorsqu'il parle des clôtures démentielles du plan "Triangle", on est bien tenté de le suivre.

Dumont décerne néanmoins un satisfecit à Fidel Castro pour avoir judicieusement mis l'accent sur l'hydraulique, l'in-

10. ARANDA S., *La revolución agraria en Cuba*, Mexico, Ed. XXI, 1969, p. 46.

sémination artificielle et l'extension de la pangola. Il est content de voir que ses conseils ont été suivis.

Le professeur Dumont salue enfin la révolution technique dans la production de riz, troisième secteur agricole cubain, avec l'adoption de la variété IR8 à très haut rendement. Son diagnostic sur la progression de l'aménagement des rizières — progression fulgurante puisque les superficies cultivées passent de 40,000 ha en 1966 à 117,000 ha en 1969 et devaient atteindre les 170,000 en 1970 — semble être correct. Dans ce domaine, les Cubains eurent recours aux techniques les plus modernes — notamment à l'aviation —, mais ces dernières étant mal maîtrisées, les surfaces ont été fréquemment exploitées dans de mauvaises conditions et la production par Ha n'a pas toujours atteint les résultats espérés.

L'élevage et le riz sont des productions — labor saving — qui s'intègrent bien dans la stratégie de mécanisation de l'agriculture. D'autres secteurs, de moindre importance, ne possèdent pas cette même caractéristique. Les productions classiques, comme le tabac, ne posent pas de problème particulier, car y est attachée la couche de petits paysans. Par contre, on peut s'interroger, comme le font Dumont et Karol (65 - 438), sur l'opportunité de développer la production à grande échelle d'agrumes pour l'exportation alors que ce secteur est difficilement mécanisable.

En général, pourtant, la stratégie de diversification reçoit grâce aux yeux de Dumont, non seulement dans le choix des secteurs mais encore dans l'organisation des plans spécialisés. Ses critiques concernent surtout les modalités d'application et, sur ce plan, elles portent. Le chapitre qu'il consacre au coût de la précipitation contient un certain nombre de critiques pertinentes. N'est-elle pas responsable des graves lacunes constatées dans les plantations d'agrumes de l'île de la jeunesse, du dépérissement des bananeraies de la vallée de Cauto, de l'abandon de production de primeurs pour l'exportation sur les marchés d'Europe Occidentale ? Enfin, son appréciation sur le Cordon de La Havane mérite réflexion au vu des restrictions très sévères en légumes que connaît la capitale.

MILITARISATION DE L'AGRICULTURE ?

Par contre, les arguments de Dumont manquent singulièrement de sérieux lorsqu'il critique les coûts élevés de la mise en valeur de l'agriculture cubaine et en particulier lorsqu'il s'en prend à la brigade d'invasion "Che Guevara", cette

armée de tracteurs lourds et de bulldozers qui a pour mission de défricher les terres qui n'ont jamais été mises en culture. Il a sans doute raison de mettre en garde les dirigeants cubains contre les dangers d'érosion éolienne et de destruction subséquente de "la terre végétale de surface, riche en débris organiques". Mais quand il regrette que "cette brigade taille en pièces son nouvel ennemi, la nature, jetant par terre indistinctivement tout ce qui faisait le charme de l'île, chanté notamment par Christophe Colomb et par A. Humboldt" (147), on croit rêver. Comment peut-il mettre dans la balance son goût d'exotisme et la maîtrise de la nature, maîtrise si indispensable pour qui veut briser définitivement la structure des cultures liée au latifundisme ? L'augmentation de 56% de l'aire cultivée a pourtant eu un rôle décisif dans la stratégie de développement simultané du secteur sucrier et des autres branches agricoles. On reste tout aussi confondu face à l'argumentation qui consiste à trouver dans cette domination peut-être brutale de la nature, la racine de la militarisation de l'agriculture cubaine.

En effet, par quel tour magique, Dumont, comme Karol d'ailleurs, nous fait-il accepter sa thèse sur la militarisation ? La conviction de Dumont s'est forgée lors de son débarquement à l'île de la Jeunesse : là, une affiche qui "représente un soldat casqué, avec jugulaire, dominant le jeune homme et la jeune fille qui l'encadrent", l'a impressionné à un point tel qu'il en conclut : "Cela devient de plus en plus clair, c'est bien l'armée qui est chargée de transformer la société ; elle risque d'en faire une société militaire" (121). On comprend que Dumont ait gardé un mauvais souvenir de la période où "trouffion, il devait balayer la cour de la caserne" (123). Mais ce qu'on ne comprend plus, c'est comment il peut inférer de ses observations sur la brigade d'invasion "Che Guevara", que "tous les postes sont désormais confiés à l'Armée" (146).

Sans doute l'armée contrôle-t-elle les secteurs où elle participe à la production, sans doute, l'enseignement technologique dépend-il du Ministère des Forces Armées, ce qui permet d'intégrer le service militaire aux années d'études, mais en dehors de cela les 4/5 de l'économie cubaine restent dirigés et contrôlés, si pas toujours, par des civils — Fidel Castro n'est-il pas lui-même un militaire ? —, du moins par des cadres normaux du parti et de l'administration.

En fin de compte, qu'entend Dumont par militarisation ? Serait-ce que l'ensemble de l'économie est contrôlée par les forces armées, mais il sait très bien que les "puestos de

mando" (postes de commandement) des plans dépendent de l'ancienne administration de l'INRA, de la Junte Centrale de Planification et du Parti Communiste Cubain. Ou serait-ce que le travail y est réglementé de façon totalement autoritaire ? Mais n'avoue-t-il pas lui-même, reprenant une boutade de la femme de Che Guevara que "cela ressemble bien plus à un pique-nique qu'à une guérilla" ?

Karol paraît plus lucide puisqu'il ironise sur le jargon militaire utilisé dans l'organisation de la production. Pourtant à relire son livre, c'est principalement sur ce jargon militaire qu'il fonde son analyse de la militarisation... et bien entendu aussi sur le rapprochement avec l'Union Soviétique. Que Karol croit pouvoir tracer une analogie avec la période des années 30 en URSS, c'est son droit, mais quand il en tire argument pour prétendre que Cuba s'organise en société militaire, on voudrait bien qu'il nous fournisse des éléments inductifs d'appréciation. Serait-ce son anti-soviétisme qui l'empêche de poursuivre l'analyse très juste qu'il faisait par ailleurs de l'insuffisance de la participation des travailleurs aux décisions et de la débilité du rôle des syndicats. On dirait qu'à partir de 1968, toutes les difficultés de démocratisation de la vie politique et économique qu'il attribuait auparavant aux traits spécifiques du socialisme cubain s'évanouissent pour n'être plus désormais que le résultat du virage diplomatique. Or, on aurait aimé voir expliquer ce virage en fonction de la structure interne de la société cubaine, mais Karol se contente de montrer les incohérences dialectiques de la pensée de Fidel Castro, à l'occasion de l'analyse du discours relatif à la Tchécoslovaquie. En somme, en dépit de sa bonne connaissance de la révolution cubaine, il s'obstine à concentrer son argumentation au plan des relations internationales. C'est à partir de Moscou et de Pékin qu'il la juge, tout rafraîchissement des relations avec Moscou garantissant un nouveau bond dans le processus révolutionnaire. En vérité, on est en droit de se méfier de ce genre de raisonnement par analogie quand on constate que pour Karol, Cuba évoque URSS des années trente tandis que pour Dumont, elle lui rappelle au contraire la "ligne générale" chinoise de 1958 (135). Il est regrettable qu'au moment d'aborder les problèmes cruciaux que rencontre Cuba dans l'organisation de ses rapports politiques, tant Karol que Dumont en dissimule la spécificité derrière cette notion bien confuse de militarisation.

DES COUCHES PRIVILÉGIÉES.

Dumont et Karol s'accordent pour attirer l'attention des

dirigeants cubains sur les limites supportables du régime d'austérité ; en cela ils rejoignent les mises en garde de Sweezy et Huberman. Tous deux s'accordent aussi pour dénoncer les inégalités qui subsistent dans la société cubaine. Aussi ils n'épargnent pas leurs invectives aux clients des restaurants de luxe et aux techniciens et visiteurs étrangers qui jouissent de tout le confort. Si Karol avait fréquenté les files des restaurants plus modestes et des cafétarias, cela lui aurait permis de porter un jugement moins marginal sur le mode de consommation élitaire (429). Quelle est en effet la clientèle de ces restaurants où on prend non seulement "ce qu'il y a" mais "tout ce qu'il y a" ?

La réponse est simple : en général, tous ceux qui ne bénéficient pas de suppléments sur leur carnet de ravitaillement. Mais faut-il alors considérer que ce sont ces derniers qui sont les privilégiés comme l'insinue Dumont ? Rien n'est moins certain. On s'étonne en effet de lire sous sa plume qu'accorder des repas dans les cantines — en supplément des carnets de ravitaillement — aux ouvriers, aux travailleurs des fermes, volontaires ou professionnels et aux écoliers, c'est-à-dire à tous ceux qui participent directement à l'effort productif, accentue les inégalités (85). On s'étonne tout autant de le voir scandalisé parce que les travailleurs qualifiés de la brigade Che Guevara gagnent 160 pesos par mois, sont logés, nourris et soignés alors que les ouvriers ordinaires des "granjas" et des plans gagnent de 85 à 120 pesos (146). On s'en étonne d'autant plus qu'il se fait par ailleurs un ardent défenseur de la réintroduction des stimulants matériels.

Le problème des couches privilégiées ne peut évidemment être réduit à ces dimensions. Sans doute, Dumont fait-il bien de s'attaquer aux privilégiés qui roulent en Alfa Romeo, car cela a eu, dans toutes les couches de la population, un effet psychologique déplorable. Mais on aurait aimé qu'il pousse plus loin son analyse, car il est évidemment inexact que ces véhicules soient distribués gratuitement aux fidèles du premier ministre ; en principe ils sont attachés aux organismes publics.

Il évoque les luttes de clans, qui opposent notamment les commandants issus de la Sierra aux militants formés par le Parti communiste traditionnel (176). Par ailleurs, il parle d'"une caste dirigeante, certes bienveillante pour les travailleurs, les pauvres, mais dans un sens souvent paternaliste" (193). Mais quel lien établit-il entre ces clans de la caste dirigeante et la militarisation ? Il semble associer le groupe des commandants avec la militarisation (176) mais s'il entend par militari-

sation l'embrigadement à base de pressions politiques dans des unités de production, ne devrait-il pas chercher les cadres de la militarisation parmi les rangs des militants du parti ?

Dumont croit pouvoir ranger les régimes cubain, russe et chinois dans la catégorie des "protosocialismes de bureaucratie militaire" (196). En cela, il entre en contradiction avec Karol. Cela importe peu, car ni l'un ni l'autre ne parvient à dégager la nature de la classe dominante qui devrait surgir d'une société militaire. L'analyse de Karol par analogie l'abandonne au moment même où il arrive au coeur du problème. Lui qui produit une analyse originale de l'histoire du Parti communiste depuis 1925 et qui en fait le cheval de Troie de l'influence soviétique à Cuba durant la période qu'il qualifie de "ministalinisme" est bien forcé d'admettre à l'occasion du procès de la micro-fraction en 1968 que la vieille garde n'a plus de poids politique (467). Au contraire ce sont des hommes tel Armando Hart, qui n'a jamais été membre du P.S.P., qui prône de réaliser une étude minutieuse de l'histoire de l'URSS (515). Sans doute a-t-il des raisons de croire que les militants des Jeunesses Communistes et du Parti ont été formés à l'école des manuels de marxisme à la soviétique, mais ici aussi son analyse tourne court puisqu'en fin de compte il s'en prend beaucoup plus au vide institutionnel qu'à la bureaucratie du parti. On ne peut pas lui en faire grief, car ainsi il retourne à l'étude de la réalité spécifique des rapports politiques de Cuba. On doit pourtant mettre en évidence qu'au lieu de confronter la réalité et l'évolution de la révolution cubaine aux problèmes du monde communiste, il juxtapose deux types d'explications qu'il ne parvient pas à réconcilier.

Cuba s'est-il définitivement libéré de son ancienne oligarchie ? A-t-il pu éliminer les comportements spécifiques de cette classe, c'est-à-dire le transfert de profits à l'étranger ou leur réinvestissement dans les secteurs spéculatifs et commerciaux ? Il semble bien que oui et ce que nous avons écrit ci-dessus à propos des rapports de production ne fait que le confirmer. Cette constatation ne peut cependant nous dispenser de toute interrogation sur les hommes au pouvoir à Cuba : n'assiste-t-on pas à la naissance d'une nouvelle classe dominante ? Après avoir qualifié la société cubaine de militaire, d'autoritaire et de hiérarchisée, on s'étonne de ce que ni Dumont, ni Karol n'aient apporté ne fut-ce qu'un commencement de réponse à cette question.

Tous deux s'intéressent encore à d'autres couches sociales dans leur chasse aux privilèges, mais ils ne sont pas d'accord

lorsqu'il s'agit d'identifier celles qui bénéficient de ces privilèges.

Pour Karol, par exemple, il s'agit des paysans Il rapporte une répartie de Fidel : "Vous n'avez pas l'air d'aimer les paysans individuels, hein ? Vous auriez voulu que je les fusille ? Hay que fusilarlos ?" (348) ; Karol a manifestement peur de voir apparaître une nouvelle classe de koulaks. Pour Dumont, au contraire, les paysans sont progressivement dépossédés de leurs terres et il rapporte les conversations qu'il a eues qui lui font dire "qu'une nouvelle fraction de l'opinion paysanne est en train de rejoindre l'opposition au régime, qui cette fois ne craint plus de s'attaquer aux petits" (91).

Par profession, Dumont a une profonde sympathie pour les paysans et on le comprend Pourtant ses jugements s'intègrent dans une appréciation globale qu'il ne se lasse pas de répéter tout au long de son livre. Pourquoi a-t-on abandonné aussi totalement à Cuba l'usage des stimulants matériels et pourquoi veut-on à présent y soustraire la seule couche qui y était restée sensible : les paysans ? En fait, il n'a jamais accepté le caractère tout à fait original de la réforme agraire cubaine. Le grand partisan des divers socialismes voudrait voir passer toutes les sociétés socialistes par la phase des coopératives. Et alors même qu'il invoque continuellement Carlos Rafael Rodriguez pour préconiser un retour aux stimulants matériels, il ne se soucie guère du fait que celui-ci avait été précisément le défenseur acharné et l'artisan de l'établissement des fermes du peuple et d'état au lieu des coopératives¹¹. Dumont ne veut pas reconnaître les conditions spécifiques de l'agriculture cubaine, où le paysannat ne représentait qu'une faible proportion de la population rurale en face d'une masse considérable de semi-prolétaires ruraux (200,000 sur 838,000 personnes actives). Fallait-il donner de la terre à ces travailleurs qui n'avaient pour la plupart plus aucune attache à celle-ci et qui du reste passaient souvent la saison morte en milieu urbain ? sans compter que cela aurait été une régression dans le processus de radicalisation de la révolution, on peut penser, sans risque de se tromper, que ces travailleurs agricoles auraient, par manque d'expérience et d'intérêt, été incapables de développer une production agricole, quand ils n'auraient pas fui, tout simplement, les campagnes pour trouver des postes plus qualifiés dans les villes. La nostalgie yougoslave (142, 195) de Dumont pèse très lourdement sur son appréciation de l'apriculture cubaine, comme une certaine conception de la Chine pèse sur celle de Karol.

11. 4 anos de Reforma Agraria, p. 7.

Organisation du travail et participation.

Précipitation, improvisation, désorganisation du travail, sont des mots qui reviennent à toutes les pages. C'est pour y remédier que la militarisation se serait imposée. Quand on ne la fait pas résulter d'un travers de Fidel Castro en personne, la désorganisation semble toujours être attribuée à la psychologie cubaine. N'est-ce pas ouvrir une large brèche aux préjugés les plus faciles qui règnent au sujet du sous-développement ? Il est temps de remettre l'analyse sur ses pieds.

La désorganisation du travail est une conséquence de la difficulté que rencontrent les Cubains à établir de nouveaux rapports de production, elle n'en est pas la cause. Il ne sert évidemment à rien de rejeter tout en bloc sur le lourd héritage prérévolutionnaire. Il faut l'analyser. Comme l'ont répété de multiples fois les dirigeants, le mécanisme fondamental de l'économie cubaine avant la révolution était la faim. Non pas parce que ceux qui ne voulaient pas travailler sombraient dans la misère, mais parce que des centaines de milliers de travailleurs cherchaient en vain du travail. L'ensemble des mécanismes du marché étaient profondément déformés. Cette déformation comptait deux pôles, d'une part le chômage, d'autre part le parasitisme et la corruption. Nous avons déjà vu que ce qui incitait les travailleurs agricoles au travail, c'était la peur de rejoindre cet énorme matelas de chômage. Inversement, ce qui donnait accès au bien-être, ce n'était pas le travail mais la participation à un ensemble de fonctions parasitaires comme on en retrouve partout en Amérique latine et à un réseau de corruptions, plus particulièrement développés à La Havane où proliférait une mafia d'origine américaine.

L'arrivée au pouvoir des guérilleros ne pouvait pas résoudre d'elle-même tous les problèmes que posait le dérèglement des relations marchandes. D'abord la déformation structurelle de l'économie, qui se caractérisait par une impossibilité de diversifier l'agriculture et de poursuivre plus avant l'industrialisation du pays, empêchait la création de nouveaux emplois productifs. Tout fut pourtant fait en vue de répondre aux attentes populaires et de donner à chacun un moyen de subsistance qui ne pourrait être vicié par les mécanismes déformés du marché. Les biens de subsistance distribués furent avant tout des biens sociaux, c'est dans ce cadre que s'inscrivent la campagne d'alphabétisation et l'énorme effort d'éducation, la réforme urbaine, le développement d'un service de santé moderne, la gratuité ou quasi-gratuité des services comme le téléphone ou les moyens de transport urbain, etc... En même temps que la pression de la faim était supprimée, des investis-

sements de base étaient ainsi réalisés, mais ils allaient peser lourd sur la structure de la population active au moment où des emplois directement productifs allaient être progressivement créés. C'est ce qu'a souligné le premier ministre cubain dans son fameux discours d'autocritique.

Il fallait également supprimer l'autre pôle de déformation des relations marchandes : l'attrait des fonctions parasitaires en particulier dans le commerce. Ce n'est qu'en 1968 que la décision fut prise de nationaliser l'ensemble du commerce. Elle résulte de la prise de conscience des dirigeants cubains de ce que cette masse parasitaire constituait un refuge pour les éléments contre-révolutionnaires et narquait littéralement les travailleurs qui participaient à l'immense effort productif. Si l'on peut critiquer cette nationalisation ainsi que ses conséquences idéologiques — le mépris factice de l'argent — on ne peut en aucun cas perdre de vue son importance primordiale dans le redressement des mécanismes de recrutement du travail.

Ces derniers, comme on le sait, ne sont pas économiques : ils ne font pas systématiquement appel aux stimulants matériels (encore que la distinction entre stimulants matériels et moraux est largement artificielle). Sans préjuger des cas particuliers, on peut douter de l'efficacité qu'auraient pu avoir de tels stimulants quand on se souvient de la déformation des relations mercantiles. Les rapports sociaux qui auraient pu pousser les Cubains à travailler étaient de nature politique. On ne peut pas dire que de tels rapports politiques se soient pleinement développés. Ce qui s'est répandu, c'est un usage généralisé de slogans productivistes, faisant appel sans médiation à la conscience révolutionnaire ou plus précisément à l'attachement du peuple à la révolution. On ne peut pas dire que ces slogans n'aient pas donné des résultats, il est prématuré, nous l'avons vu, de parler de baisse de productivité unitaire.

Par contre, ce qui est probable, c'est que l'usage de stimulants, malgré tout grossiers, ait freiné l'établissement de rapports de production socialistes. Les nouveaux rapports sociaux devaient prendre leur appui sur une mécanisation de l'agriculture, c'est-à-dire sur un développement considérable des forces productives. Or, on peut penser qu'au contraire, dans un certain nombre de cas, l'absence de stimulants objectifs à la production (c'est-à-dire résultant des rapports sociaux de production) ont réduit l'avancement des forces productives. Ce qui s'observe, c'est une juxtaposition de forces de travail et d'instruments de production souvent

très modernes sans qu'ils n'entrent dans des relations techniques de production. Sans doute était-ce une conséquence inévitable du recours aux travailleurs volontaires, encore qu'il semble que cet effet déplorable ne se soit exercé qu'à la limite, à la marge — mais en particulier à l'occasion de la "zafra" géante de cette année.

L'établissement de nouveaux rapports de production était bloqué par l'insuffisance du développement des forces productives, ce qui se traduisait par une désorganisation du travail. Mais de nouveaux rapports de production auraient pu par ailleurs corriger cette insuffisance si des moyens politiques adéquats avaient été réellement mis en oeuvre. Sans aucun doute, c'est une des leçons qu'ont tirées les leaders cubains de leur expérience malheureuse, si l'on en juge par les appels répétés depuis le 26 juillet à la participation des masses aux décisions économiques. Il serait superficiel d'applaudir à cette nouvelle orientation sans s'interroger sur les raisons de son adoption tardive. Seule une analyse de la structure de classe de la société révolutionnaire cubaine peut fournir les bases d'une réponse à cette interrogation.

Il ne peut être question ici que d'émettre quelques remarques, en passant en revue différentes couches de la société cubaine. Commençons par cette couche de semi-prolétaires ruraux qui, avant la révolution, constituaient le gros de la force de travail. Ils étaient prolétaires dans la mesure où ils constituaient une masse de salariés, engagés dans des rapports de production capitalistes, ils possédaient une tradition de lutte syndicale et politique très solide qui s'était encore manifestée lors de la grande grève sucrière de 1955. Lumpenprolétaires, ils l'étaient également puisqu'en saison morte, ils entraient dans le circuit des occupations parasites. Objectivement, ils constituaient un noyau de fixation pour le développement d'un prolétariat, ce qui n'est pas la moindre des choses si l'on veut instaurer une dictature du prolétariat. Pourtant, ils ne formaient ce noyau que dans le cadre du marché du travail tel qu'il existait avant la révolution, où la peur du chômage incitait au travail. Changer le mécanisme de recrutement de la force de travail, signifiait en même temps diluer cette force politique potentielle.

Sans doute, les semi-prolétaires ruraux ne forment pas la seule couche sur laquelle peut s'appuyer un État prolétarien. Il existe un prolétariat industriel non négligeable. Mais qu'advient-il du sentiment de classe des ouvriers industriels dans une stratégie de développement où la priorité absolue est donnée à l'agriculture et où La Havane — ville dans laquelle

se concentre une partie importante de ces travailleurs — est traitée en “ville pourrie” ? Les grandes mobilisations de volontaires — au lieu de créer l’alliance entre paysans et ouvriers industriels — n’ont-elles pas dilué à leur tour l’autre noyau du prolétariat ?

Quant aux paysans, Dumont a sans doute raison d’y voir une classe sociale qui reste rétive à la révolution. Cela n’exclut pas qu’elle soit privilégiée. En effet, plutôt que de s’associer aux forces de travail urbaines, drainées par les grandes mobilisations, les paysans se sont souvent déchargés sur elles du travail auquel leur statut ne les obligeait plus.

Une couche sociale qui n’est pas fixée dans un procès de production peut-elle encore former une classe sociale et exercer ses prérogatives politiques, rendre possible une participation des travailleurs aux décisions économiques ? Voilà la question qui se pose en cette année 1970. Elle ne préjuge pourtant pas de l’avenir, car les mobilisations de volontaires n’ont jamais été considérées que comme une étape transitoire, elles devaient laisser la place à une force de travail insérée dans une nouvelle agriculture mécanisée. Elle ne préjuge pas de l’avenir, car les devises de la “zafra” géante doivent permettre un démarrage de l’industrialisation. Enfin, cette question ne préjuge pas de l’avenir, car aujourd’hui l’infrastructure tant physique que technique et humaine est largement libérée des marques du capitalisme déformé. Et même si l’attachement des masses à la révolution reste jusqu’à ce jour dans un vide idéologique et institutionnel, il constitue un capital inappréciable pour un nouveau bond en avant.

Université de Louvain, 1971

ÉTIENNE MAX

*CAPITALISME MARCHAND,
RAPPORTS DE PRODUCTIONS,
CONTRADICTIONS SOCIALES*

Quelques réflexions sur les thèses de
Jean-Luc *

Les thèses de Jean-Luc ont marqué un tournant dans la vision théorique du mouvement communiste Haïtien. La rupture opérée a cependant été incomplète : radicale en ce qui concerne les schémas théoriques antérieurs (ceux du PEP-PUCH en particulier), très timide en ce qui a trait aux organisations au sein desquelles furent élaborés lesdits schémas. D'autre part, ces thèses ont été, dans une large mesure, présentées de façon abstraite, sous la forme d'un *modèle logique* un peu trop général, un peu trop éloigné des conditions concrètes de la lutte des classes. Enfin, leur auteur, dans son refus total de la thèse "féodale", a sans doute tordu le bâton dans l'autre sens. Quoiqu'il en soit, ces thèses ont soulevé, dans notre mouvement, un débat revivifiant.

Nous tenons à dire ici clairement que, contrairement à certains "marxistes-léninistes", nous tenons pour ridicule et anti-marxiste l'habitude de limiter la "critique" des thèses d'autrui à un étiquetage à l'emporte-pièce qui n'explique *rien*. Que l'on ne s'étonne donc point de ne pas trouver, dans notre texte, ces épithètes malsonnantes et insultantes qui semblent être, actuellement, le nec plus ultra d'un "maoïsme" *mal assimilé et mal appliqué*. Ajoutons, d'autre part, que nous nous sommes volontairement abstenu, dans la mesure du possible, des sempiternelles références aux "textes sacrés". Ce parce que, pour nous, "l'essentiel, l'âme vivante du marxisme, c'est l'analyse concrète de la situation concrète", et non un arsenal de citations plus ou moins inexactes à sortir triomphalement à tout propos et hors de propos.

* Jean Luc, NOUVELLE OPTIQUE, N° 2-3, mai 71.

Notre texte se limitera, pour l'essentiel, à quelques observations portant sur le dernier exposé de Jean-Luc, paru dans le numéro de mai 1971 de "Nouvelle Optique". Nous y accorderons une attention particulière au concept de "*capitalisme marchand*".

UN CONCEPT CONFUS : LE "CAPITALISME MARCHAND"

Le concept de "capitalisme marchand" est, au minimum, une tautologie.

En effet, le mode de production capitalisme a pour caractéristique principale la polarisation de la société entre capitalistes-propriétaires des moyens de production et prolétaires-dépourvus de ces moyens. D'où l'obligation, pour le prolétaire, de vendre son seul bien, sa force de travail, au capitaliste, qui le fait travailler avec ses moyens de production, moyennant un salaire. Le travail du prolétaire produisant une valeur supérieure au salaire perçu, il se dégage une plus-value qui est de jure propriété du capitaliste. Mais cette plus-value, à l'issue du procès de production, est matérialisée dans des produits, *dans des marchandises*, que le capitaliste devra vendre pour la réaliser. Cette réalisation suppose qu'une partie du capital social soit investie dans la circulation, dans la vente et l'achat des marchandises. Elle suppose donc les rapports marchands, le marché. Le capitalisme, le mode de production capitaliste, c'est le procès de production, mais aussi le procès de circulation, le marché. Inutile donc de parler de capitalisme marchand : il n'a jamais existé, et ne peut y avoir, de capitalisme NON marchand. Inutile aussi de parler de capitalisme de production : il n'a jamais existé de capitalisme SANS production capitaliste.

La critique — à notre avis justifiée — qu'adresse Redsons à Jean-Luc, à ce sujet, ne se base donc pas sur l'extériorité du "capitalisme marchand" par rapport au "processus productif" (Nouvelle Optique, mai 71, p. 31). Redsons dit ceci : le capital marchand, i.e. la portion du capital social consacrée à la circulation des marchandises, est extérieur au procès de production. Comme tel, ce capital ne saurait déterminer le mode de production dominant dans une formation sociale concrète, la formation sociale Haïtienne par exemple. L'évolution historique le prouve : il est connu que le capital mercantile et usuraire a joué un rôle important dans le procès d'accumulation primitive du capital. Mais le capitalisme n'est devenu dominant que *lorsque le capital s'est emparé du procès de production lui-même*, le transformant de fond en comble. Les formations sociales où, pour des raisons spéci-

fiques, le capital commercial et usuraire est resté en dehors du procès de production, ont dégénéré ou, en tout cas, en sont restées à un stade non-capitaliste. La Grèce antique comme Rome ont connu le commerce sur grande échelle et ses corollaires, la banque et l'usure. Cela ne les a pas empêchées de rester esclavagistes, puis de dégénérer.

Le concept même de "capitalisme marchand" témoigne donc d'une certaine confusion, dûe, à notre avis

- au fait que Jean-Luc ne voit aucune différence entre les différentes formes spécifiques du capital et l'existence de rapports de production capitalistes
- à une confusion entre le concept de mode de production et celui de rapports économiques dominants dans une formation sociale donnée.

En effet, Jean-Luc nous dit, par exemple, ceci :

"la connaissance scientifique de la société Haïtienne part d'une analyse des rapports de production, mais de tous les rapports de production : capitalisme marchand, capitalisme usuraire, capitalisme dans l'agriculture, semi-féodalité dans les campagnes, capitalisme industriel". (p. 9)

Cet énoncé, est-il besoin de le dire, est caractéristique du premier type de confusion. Le second ressort, *entre autres*, dans cette question : "le capitalisme financier n'est-il pas le rapport économique dominant à l'époque de l'impérialisme ?"

Signalons au passage que Lénine, dans "L'Impérialisme", traite du *capital* financier, Et pour cause Il est important de ne pas confondre formes du capital et rapports de production, ne pas confondre mode de production et rapports économiques dominants dans une formation sociale donnée, ne serait-ce que pour pouvoir analyser celle-ci, qui est toujours une intrication complexe de différentes formes.

Quoiqu'il en soit, cette double confusion permet à Jean-Luc de caractériser "le capitalisme marchand" comme "rapport de production dominant". La conséquence logique suivra de près : une fois ce qui précède avalé, la classe dominante, l'ennemi numéro 1, ne peut être que celle des "capitalistes marchands". Et un autre tour de passe-passe nous met en présence du pelé, du tondu d'où vient tout le mal : partant de la domination de l'impérialisme sur la formation sociale Haïtienne, Jean-Luc nous informe que "le rapport économique dominant chez nous" est "le capitalisme impérialiste".

Ce qui nous est d'une utilité inestimable pour comprendre les formes concrètes de la mainmise de l'impérialisme sur notre pays, en particulier celles de la liaison entre les classes dominantes Haïtiennes et l'impérialisme, et évoque irrésistiblement le fameux "féodalo-impérialisme", de sinistre mémoire, que Jean-Luc critique avec raison dans le même article.

UNE ANALYSE DE CLASSES CONFUSE : PETITE BOURGEOISIE ET "GRANDS DONS"

La classe dominante en Haïti, pour Jean-Luc, est celle des "capitalistes impérialistes". Entendons par là l'aile de la bourgeoisie locale la plus liée à l'impérialisme, la bourgeoisie "import-export" ou compradore. Tout ceci est parfaitement plausible. Mais le bât commence à blesser lorsque Jean-Luc, à partir d'une analyse trop dichotomique de la contradiction villes-campagnes, classe, en bloc, la petite-bourgeoisie dans le camp de la réaction. À ce propos, nous lui ferons quatre remarques.

Pour nous,

1. — la petite bourgeoisie est une couche intermédiaire entre les classes dominantes et les masses populaires
2. — comme telle, elle ne possède pas, ou possède peu, de moyens de production, mais bénéficie, de par sa position, des miettes du festin des classes dominantes
3. — elle a un niveau de vie et d'instruction plus élevé que celui des masses populaires, et est largement à la solde des masses dominantes
4. — elle est hétérogène et, de par sa situation intermédiaire, politiquement instable. Elle "cherche une issue", et sera donc du côté de celui qui la lui offrira.

Il est donc politiquement injustifié de préjuger, a priori, de son caractère révolutionnaire ou contre-révolutionnaire. *Seule la lutte de classes, la lutte des masses révolutionnaires pourra trancher là-dessus.*

La même analyse de la contradiction ville-campagne amène Jean-Luc à placer les "grands dons" *aux côtés de la petite bourgeoisie*, dans ce qu'il appelle la "zone intermédiaire". Ceci appelle quelques observations.

L'argument-clé de Jean-Luc est que les "grands dons", propriétaires fonciers semi-féodaux, sont en même temps spéculateurs en denrées, donc intermédiaires entre la paysannerie et la bourgeoisie compradore, et par conséquent assimilables aux couches petites-bourgeoises. Nous remarquons toutefois que :

1. — les grands dons possèdent des moyens de production, et même LE moyen de production fondamental, *la terre*.
2. — de ce fait, ils tiennent la paysannerie pauvre dans l'étroit carcan des rapports de production semi-féodaux.
3. — les grands dons sont, à la campagne, en position de classe dominante, d'ennemi numéro 1 de la paysannerie.

Il est donc, à notre avis, inexact de placer les grands dons parmi les couches intermédiaires petites-bourgeoises. Leur rôle de spéculateurs renvoie aux formes concrètes de leur alliance — en tant que classe dominante à la campagne — avec la bourgeoisie compradore. Qu'ils soient subordonnés à celle-là n'enlève rien à leur rôle dans nos mornes : classe dominante et dernier maillon de la chaîne impérialiste.

UNE CONFUSION DE PLUS : LES CONTRADICTIONS DE NOTRE SOCIÉTÉ

Un autre aspect de la question des "grands dons" : Étant donnée leur situation de propriétaires fonciers semi-féodaux, d'exploiteurs principaux dans nos campagnes, les confondre avec "les couches intermédiaires petites-bourgeoises", non seulement n'a aucun sens sur le plan théorique, mais surtout amène à considérer — donc, potentiellement, à traiter — de façon pour le moins étrange la contradiction principale à la campagne.

En effet, cette prouesse théorique conduit, lors de l'analyse des contradictions de notre formation sociale, à ceci :

- une contradiction "entre le peuple et des ennemis", antagonique et explosive s'il en fût, la contradiction propriétaires fonciers — paysans, est décrétée secondaire.
- qui plus est, cette contradiction antagonique et explosive est placée sur le même plan qu'une contra-

diction "au sein du peuple", non antagonique, la contradiction ouvriers — paysans.

Nous avouons honnêtement qu'une telle légèreté nous dépasse. Et que nous n'osons pas nous demander quel serait le sort de militants révolutionnaires "allant au peuple" avec, pour bagage théorique, de telles bourdes.

Ici s'arrêtent les quelques observations que nous avions à faire. Notre mouvement communiste semble très sensible aux "modes" politiques. Peut-être est-ce parce qu'il n'a pu, jusqu'ici, mener à bien la tâche fondamentale d'"haïtianiser le marxisme", qu'il n'a pu amener les masses populaires à s'emparer de la théorie révolutionnaire. À cet égard, le vaste mouvement anti-dictatorial et anti-impérialiste qui se développe dans notre imposante émigration est une chance inespérée. De son développement, de son renforcement, de la lutte idéologique constante et conséquente, dépend l'avenir. *"Pour de longues, très longues années".*

DES ÉVÉNEMENTS ET DES HOMMES

HUGO TOLENTINO *
GÉRARD-PIERRE CHARLES **.

*COLLOQUE HAÏTIANO-DOMINICAÏN
DE SCIENCES SOCIALES
À MEXICO*

Du 19 au 23 juillet 1971 s'est réuni à Mexico, sous le haut patronage de l'Institut de recherches sociales de l'université nationale et autonome de Mexico, un colloque de sciences sociales sur les problèmes d'Haïti et de la République Dominicaine et de plusieurs autres pays de la zone des Caraïbes.

L'esprit qui a présidé à cette réunion était la claire conscience de la nécessité de comprendre d'une façon scientifique les réalités historiques et contemporaines de cette région de l'Amérique latine. Ce colloque marqua une étape très importante dans la connaissance réciproque des problèmes de la République Dominicaine et de la République d'Haïti et constitue à ce titre un événement capital.

Pour la première fois dans la vie des deux Républiques, un groupe d'intellectuels faisant abstraction des préjugés et des rancœurs qui ont masqué la réalité du fait de l'idéologie des classes dominantes de ces deux pays, s'est réuni pour chercher la vérité et entreprendre la démystification nécessaire à la coopération et à la solidarité. Dans cette entreprise, haïtiens et dominicains ont bénéficié de la collaboration de sociologues des Caraïbes, du Mexique et de l'Europe.

Quelque vingt délégués ont participé à cette réunion au cours de laquelle seize communications furent présentées, avec la ferme intention de discuter systématiquement le passé, le présent et l'avenir de l'île.

L'objectif essentiel était d'analyser scientifiquement les problèmes haïtiens et dominicains, en se référant à la formation des deux sociétés, à l'évolution de leur situation de dépendance par rapport au centre de domination externe et à

* Directeur du Département d'Histoire de l'Université Autonome de Santo-Domingo.

** Institut de Recherche Sociales, Université Autonome de Mexico.

la recherche d'une praxis propre à ouvrir la voie à l'identification de ces deux peuples et à leur indépendance complète. Les moments importants de ce colloque ont été les suivants :

1° Caractérisation de la dualité nationale qui existe en Haïti et en République dominicaine, à partir des éléments constitutifs de la catégorie historique qu'est la Nation et mise en évidence du décalage entre la Nation et l'État. La compréhension du processus qui a abouti à la formation des Nations haïtienne et dominicaine doit être le point de départ de l'interprétation des différentes tentatives d'unification de l'île et du fait que la République d'Haïti et la République Dominicaine sont deux Nations avec leurs caractéristiques propres, non antagonistes mais résultant de facteurs historiques similaires.

2° Réalité objective des structures socio-économiques et culturelles particulières dont les origines doivent être cherchées dans le processus de formation historique des deux peuples et des relations de dépendance qui ont lié ces deux pays aux puissances européennes au XIX^e siècle et à l'impérialisme nord-américain au XX^e siècle, surtout à partir de l'occupation de ces deux pays par les Américains.

3° Nécessité d'une analyse des structures de classe des deux sociétés pour déterminer les bases historiques de l'idéologie dominante. À travers cette analyse, la lutte contre les catégories superstructurelles aliénantes s'impose.

Dans les relations entre Haïti et la République Dominicaine, il est important de souligner le rôle de l'oligarchie dans la formation de l'idéologie fasciste, basée sur le préjugé de race contre les Haïtiens, lequel préjugé a eu pour effet d'empêcher la prise de conscience par les Dominicains de leur identité nationale.

4° La dépendance économique et politique comme origine de la dépendance culturelle. Nécessité d'une praxis orientée vers la libération de l'intellectuel, comme premier pas vers la récupération des valeurs culturelles nationales et l'établissement d'une culture nationale.

Nécessité d'établir une différence entre l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise et l'idéologie des masses populaires, plus particulièrement du prolétariat. L'idéologie du prolétariat devrait être considérée comme l'arme privilégiée pour le combat dans les différents niveaux spécifiques de la lutte de classe.

5° Le retard économique inévitable de nos pays à cause de leur situation de dépendance et du colonialisme interne. Nécessité de rompre l'axe impérialisme-bourgeoisie intermédiaire comme premier pas en vue de l'indépendance économique.

6° Le caractère complémentaire des économies haïtienne et dominicaine, qui prend la forme particulière que lui impose le type de division internationale du travail établie dans l'industrie sucrière comme marque de la situation de dépendance de ces deux pays. Le caractère clandestin et illégal de la main d'oeuvre haïtienne empêche l'ouvrier dominicain tout comme cette main d'oeuvre haïtienne d'offrir librement leur force de travail. Ce caractère clandestin et illégal leur a été imposé par les oligarchies haïtiennes et dominicaines.

7° Analyse de la relation qui peut exister entre le fascisme, le sous-développement et la dépendance. Spécialement dans le cas haïtien, on note qu'il est nécessaire d'étudier d'une façon plus approfondie la relation qui doit exister entre la base matérielle (sous-développement — dépendance) et l'expression institutionnelle du système duvaliériste. On s'est proposé également d'effectuer un effort théorique en vue de la vérification empirique de la validité de la thèse, dans la perspective de la crise des sociétés dépendantes et sous développées.

En outre, les propositions finales de ce colloque ont été les suivantes :

a) Soutenir la création d'une association de sciences sociales haïtiano-dominicaine et des Caraïbes visant à faciliter le rapprochement des deux peuples par l'étude de leurs réalités sociales respectives et la recherche des voies les plus propres à promouvoir l'unité et la solidarité de ces deux pays.

b) Faciliter les rencontres entre spécialistes des sciences sociales et intellectuelles de ces deux pays et des Caraïbes, afin de discuter des différents effets de la réalité sociologique et des problèmes de cette zone.

c) Remercier l'Université Nationale et Autonome de Mexico qui rendit possible cette rencontre qui n'aurait pu se réaliser ni en République Dominicaine, ni en Haïti. Ce fait constitue d'ailleurs un élément de la problématique actuelle de ces deux pays, étrangers à leurs propres intérêts.

P.A.
CONTRADICTIONS ET LIMITES DE
L'ACTION PATRIOTIQUE

Depuis le début de l'année 1971, on a pu suivre la naissance puis le développement rapide et multiple du mouvement d'action patriotique où s'est exprimée avec une unanimité et une détermination surprenante l'indignation des haïtiens à l'étranger contre la continuation du duvaliérisme sous le patronage désormais évident du gouvernement américain. À Paris, à Montréal et à New York, (et à Nassau) des masses de cent, quatre cents, mille compatriotes se sont dressées pour crier leur protestation devant le fait brutal, incroyable d'une succession à vie, contre l'infâme collaboration des E.-U. et la conspiration du silence de la France ou du Canada qui protègent là-bas des intérêts qui coïncident plus avec ceux du régime qu'avec ceux du peuple. L'Action Patriotique a été plus qu'un cri, elle a voulu ne pas s'en remettre à la spontanéité des masses d'exilés auxquelles la mort de Duvalier et la continuation du duvaliérisme avaient enlevé leurs illusions et qui se réveillaient d'un attentisme simplet : elle a articulé aussi une parole de mobilisation. Partout, des sessions d'études, des congrès de cinquante, quatre-vingt ou cent patriotes analysaient les "structures du régime", s'efforçant de dépasser les palabres superficielles à ras de conjoncture et les schémas faciles qui étaient de tradition chez beaucoup de nos compatriotes. Pour la première fois, des questions politiques étaient débattus *publiquement*, en dehors des cénacles clandestins des organisations.

Le phénomène le plus positif de cette vaste mobilisation fut le foisonnement des comités de base. Dans plusieurs comités, un type nouveau de pratique politique s'inaugurait où

des compatriotes fraîchement saisis d'une nouvelle vision de la question haïtienne et des exigences révolutionnaires n'allaient pas tout simplement demander des réponses toutes faites ou des mots d'ordre aux organisations politiques ou à leurs leaders — refusant le "anba bouché nég savé yo" — mais prenaient conscience de leurs responsabilités de patriotes. Dans le coude à coude et le dialogue avec les militants plus politisés dans les comités, ils entendaient définir l'orientation et prendre l'initiative de l'action patriotique à *partir de la base*. Il n'en fut pas partout ainsi, car à certains endroits, des manoeuvres (opportunistes ou gauchistes) de politiciens ou d'organisations entrèrent en conflit avec un dynamisme venu d'en-bas qui, avec certes une naïveté, une impatience et des confusions bien compréhensibles, exprimait cependant une intuition fort juste : la nécessité pour l'action patriotique d'être un mouvement autonome par rapport aux organisations politiques tout en reconnaissant son effort comme subordonné à ce qui est la tâche principale des organisations politiques, le déclenchement de la lutte armée en Haïti. Après un départ fulgurant et plein de promesses, l'AP a donc connu des reculs, des temps morts, et actuellement beaucoup s'interrogent à son sujet.

Les militants politiques sentent très bien qu'il s'agit là d'un phénomène nouveau, dans la mesure où pour la première fois, ce mouvement de masse n'est pas qu'une filiale de partis et qu'il exprime une réaction spontanée, non concertée, des patriotes dans les grandes concentrations de l'émigration, d'un phénomène positif mais ambigu et qui exige d'être pensé avec sérieux pour éviter non seulement l'impasse possible de ladite AP mais surtout une pratique de cette mobilisation de patriotes à l'extérieur qui serait au détriment de ce qui à leurs yeux est prioritaire et dont le lieu de réalisation n'est pas l'exil. Notre réflexion sur l'Action Patriotique voudrait cerner quelques difficultés — structurelles et pas seulement locales — rencontrées jusqu'ici dans cette pratique politique et formuler l'hypothèse d'une contradiction fondamentale au coeur de cette pratique. Contradiction qu'il s'agirait de reconnaître d'abord si l'on entend pouvoir la dépasser justement, i.e. sans négliger un des pôles de cette contradiction.

La contradiction principale qui semble se refléter / se reproduire à travers toutes les difficultés de l'AP trouve sa racine dans notre situation d'exil. Cette donnée de fait renforce et INFORME toutes les autres contradictions que rencontrerait un mouvement de mobilisation populaire qui

aurait à s'effectuer sur le sol national. Notre point de référence implicite étant toujours le rôle d'une avant-garde révolutionnaire à l'intérieur d'un mouvement de masses, sur le sol national : a) se mettre à l'école des masses, recueillir leurs idées, reconnaître leurs besoins réels, b) généraliser leur expérience, en dégager des principes et des méthodes encore meilleurs qu'elle leur proposerait pour leur permettre de résoudre elles-mêmes leurs problèmes, de se libérer elles-mêmes.

Or comment se pose le problème pour ceux qui sont dispersés sur des rives étrangères ? Voilà la question qui nous préoccupe et que nous étudierons sous trois angles différents qui mettent en évidence le noeud de contradiction que crée la situation d'exil et qui peut soit mettre l'AP en crise, soit la poser comme antagoniste dans sa pratique par rapport à l'action révolutionnaire conséquente.

1. — LE PROBLÈME DES MASSES

L'AP prétend ébranler les masses dans un grand mouvement de protestation contre le régime duvaliériste. Mais de quelles masses s'agit-il en l'occurrence ? Il ne faut pas croire que le précepte de se mettre à l'école des masses et de répondre à leurs besoins signifie que les masses soit un concept indivis, positif et univoque. Il faut toujours faire une analyse de classes des masses dont on parle afin de déterminer dans ces masses les fractions de classes sur lesquelles la révolution peut compter pour démarrer. L'erreur du gauchisme est souvent de concevoir le combat politique comme un duel à deux termes (capital/travail, bourgeoisie/prolétariat) alors que par delà le nombre deux, stratégique, il importe sur le plan tactique de compter avec le chiffre trois : chacun des deux ennemis s'efforçant dans le combat politique de gagner ce que Mao appelle "les forces intermédiaires" (petite-bourgeoisie, certaines couches de la paysannerie). Le concept de masses inclut toujours aussi ces forces-pivots, essentiellement ambiguës, que sont la petite-bourgeoisie et la paysannerie, capables d'entraîner soit la victoire soit la défaite du prolétariat suivant le côté où elles tombent. "Les masses se divisent en une minorité d'actifs, une majorité d'indécis et une minorité de passifs. Il nous faut développer les premiers pour entraîner les seconds et neutraliser ainsi les derniers." Les deux concepts de masses et de peuple ne se recouvrent donc pas complètement.

Or si nous considérons la situation des masses dans l'exil, que devons-nous remarquer ?

1) Que l'AP ne rejoind pas les masses haïtiennes à l'étranger, que les militants politiques débordent difficilement le cadre petit-bourgeois des étudiants, des professionnels et des cadres moyens, pour rejoindre les éléments des fractions de classes les moins favorisées de l'émigration. Un axiome fort connu serait ici à méditer : "dans tout mouvement de masse, nous devons faire une enquête et une analyse fondamentale pour connaître le nombre des partisans actifs, des opposants et de ceux qui gardent une position intermédiaires", sinon les initiatives sont lancées "sans fondement et de façon subjective".

2) En attendant cette enquête plus approfondie, nous pouvons cependant noter que la plupart des émigrés — et de quelque classe qu'ils soient — sont venus chercher en pays étranger des conditions de vie plus aisées que celles qu'ils avaient en Haïti. Et que dans la majorité des cas, ils quitteraient difficilement cette nouvelle situation, si décevante ou pénible qu'elle puisse leur paraître, pour retourner à un état antérieur qui leur paraît plus que problématique. Même lorsque le statut que leur réserve la société industrialisée est *objectivement* pire que celui qu'ils avaient dans leur propre pays (prolétarianisation radicale d'ex-petits-bourgeois, le fait d'avoir ici le dernier rang dans la stratification sociale), le "transfert de... formation sociale et du niveau de vie" est vécu par eux, idéologiquement, sur le plan *subjectif*, comme une promotion.

Ceci est dit, non pour décréter toute mobilisation inutile à l'étranger, mais essentiellement pour montrer la distance qui existe entre "les masses haïtiennes à l'étranger" et les "masses haïtiennes en Haïti". S'on lajè lan mè. Sur le sol national, une mobilisation populaire embrayerait, à plus ou moins long terme mais nécessairement, sur la guerre populaire, car la majorité indécise des masses serait acculée à la seule issue des problèmes dont elle aura pris conscience. Tandis que les masses haïtiennes à l'extérieur, même après une hypothétique prise de conscience, ont d'autres issues.

2. — LE PROBLÈME DE LA FINALITÉ DE L'AP

Au niveau d'une définition des objectifs de l'AP, il existe une tension que nous allons essayer de mettre à jour en formulant sous forme de propositions claires des tendances qui dans la réalité ne sont pas toujours conscientes d'elles-mêmes.

Un premier courant serait tenté de définir ou disons mieux de considérer l'AP comme étant *uniquement une force de soutien de la lutte armée* menée à l'intérieur par les organisations révolutionnaires. Cette conception de l'AP qui dans d'autres circonstances (si nous étions en Haïti, ou si du moins la lutte là-bas battait son plein) se serait révélée juste, ne l'est pas ici. Car le lien de l'AP avec les organisations travaillant à l'intérieur n'est pas actuellement un argument de mobilisation *durable* auprès des masses à l'extérieur. Les circonstances actuelles ne permettent pas au *niveau de l'AP* de se prononcer là-dessus ni surtout de convaincre quiconque de l'existence ou de l'inexistence de noyaux révolutionnaires préparant la lutte armée à l'intérieur. Il n'y a en tout cas pas de lutte armée actuellement visible en Haïti, même si l'on est en droit de supposer que des militants travaillent à établir les conditions de son déclenchement. C'est donc pourquoi, après le premier moment d'enthousiasme et / ou d'indignation, les masses ne répondront pas indéfiniment aux mots d'ordre rituels ou aux manifestations qui se succéderont sans portée apparente sur le régime en place. Leur petite liturgie de contestation publique leur apparaîtra vite gratuite et irresponsable. Ce premier courant est principalement représenté par des militants d'organisation trop vite tentés de concevoir l'AP comme une filiale de parti, téléguidée par leur dirigeants. En plus de verser dans un "autoritarisme" (cf Petit livre rouge, p. 143) intempestif, ils ne tiennent pas compte du fait que les masses auxquelles ils s'adressent ici ne sont pas exactement les masses ouvrières-paysannes de la plaine du Cul de Sac ni la masse étudiante petite-bourgeoise du Lycée Pétion. Elles n'embrayeront pas si facilement dans la lutte armée pour les raisons déjà indiquées.

Le deuxième courant est extrêmement dangereux. Il s'est exprimé dans diverses circonstances et des formes diverses. Tout d'abord, il y a le cas des patriotes, qui sont bien intentionnés certes, mais dont la méfiance vis-à-vis des organisations révolutionnaires est systématique et qui prétendent inaugurer à partir de l'AP une pratique politique auto-suffisante, y voyant confusément le berceau d'un nouveau parti politique. L'idéalisme de cette conception est évident. D'autres, moins prétentieux, mais qui se disent "réalistes" demandent que l'AP colle davantage aux préoccupations et problèmes concrets des haïtiens établis à l'extérieur, remplissant le rôle compensateur d'anciennes associations d'Haïtiens, organisant la vie sociale pour éviter l'ennui à ceux qui ne sont pas arrivés à s'intégrer dans le milieu, prenant la défen-

se des compatriotes traqués par l'immigration, débattant du problème du racisme au niveau professionnel comme au niveau du logement, etc. Il est clair qu'alors, l'AP serait devenue *une agence de service social* pour immigrants, uniquement préoccupés de résoudre les difficultés d'adaptation des compatriotes à l'étranger. Plus nombreux encore sont les patriotes qui, faute de formation idéologique et politique, sombrent dans l'impatience petite-bourgeoise. Ils sont dans l'illusion que l'AP serait en mesure de les mener sur le terrain principal et n'hésitent pas à demander des armes. Ces éléments peuvent facilement être la proie d'*activistes opportunistes* qui les utiliseraient à des fins de promotion personnelle (cf. Colas, Michel Ambroise) ; et si jamais l'action de ces politiciens était démasquée, ils n'hésiteraient pas à retourner le fer contre le mouvement d'AP, le dénigrant ou le dénonçant aux autorités établies. (Cf. L'Union des exilés haïtiens). Les patriotes peu politisés, mais qui pourtant désiraient faire quelque chose et qui se retrouvent soit devant les manoeuvres de politiciens opportunistes, soit devant une orientation purement revendicatrice (style minorité ethnique en voie d'intégration), ne peuvent qu'être déçus et tourner le dos tant à l'AP qu'à l'idée même d'un combat politique plus engagé. Ce deuxième courant mène donc tout droit à la démobilisation et à la défection.

Entre les deux extrêmes de la contradiction, la juste ligne pour l'AP à l'étranger = *ISOLER le gouvernement de Duvalier*, tant par rapport aux gouvernements bourgeois que par rapport aux "masses" haïtiennes d'exilés qui sont toujours au bord de l'oubli, de l'embourgeoisement et de l'intégration. Il s'agit donc pour l'AP d'aider cette masse à dire NON à l'imposture de la "libéralisation" du régime, NON au renouvellement des passeports, NON aux touristes et aux missionnaires qui disent que tout va bien là-bas, NON à ceux qui cachent derrière les concepts d'aide ou d'investissements étrangers la rapacité subtile des vautours impérialistes. Les points d'impact précis où ce NON doit être ponctué devront être calculés, choisis, pour parler concrètement aux masses, rejoindre leurs besoins, leurs désirs, et en même temps pour faire progresser la "majorité indécise" des petits-bourgeois exilés vers des convictions progressistes. Derrière chaque petite revendication concrète doit émerger une dénonciation claire du régime duvaliériste et de l'impérialisme. La mobilisation progressive des masses est au prix de cette dénonciation continue et concrète.

3. — L'AP VUE PAR LES ORGANISATEURS RÉVOLUTIONNAIRES

La prise en considération de cette spécificité de l'AP à l'extérieur doit être envisagée aussi du point de vue de la planification des tâches au sein des organisations révolutionnaires.

La première tentation à éliminer chez les militants révolutionnaires est celle du rejet pur et simple de l'AP sous prétexte que les masses retouchées par sa mobilisation ne rejoindront jamais les rangs des combattants et que l'investissement qu'on peut faire auprès d'elle est un effet nul ou un manque à gagner par rapport au travail prioritaire qui reste l'implantation de la lutte armée en Haïti. Nous avons déjà indiqué comment une organisation révolutionnaire verserait dans l'inconséquence si elle mettait tous ses oeufs dans le panier de l'AP et qu'elle s'obstinait à mobiliser des masses à l'extérieur sans s'appliquer à sa tâche principale qui est le renversement du régime à l'intérieur avec l'appui des masses populaires. Nous n'insisterons pas plus sur cette finalité première des noyaux organisationnels.

Par ailleurs, il y a une nécessité de l'AP qui doit être reconnue théoriquement et pratiquement par les dites organisations. L'AP doit intéresser les militants révolutionnaires pour au moins trois raisons :

1) L'impact possible de manifestations de dénonciation, non pas sporadiques mais continues, acharnées, est plus réel qu'il n'apparaît. Il n'est pas du tout indifférent au gouvernement Duvalier ni aux gouvernements "amis" que l'opinion soit continuellement alertée sur l'indécence de la dynastie duvaliériste et de la colonisation déguisée qu'elle encourage de la part des puissances impérialistes. Il est bien certain que toute l'action patriotique à l'extérieur des espagnols et des grecs n'a pu encore renverser le franquisme ni le régime des colonels. Mais la situation du Paraguay ou d'Haïti est encore plus dramatique, de dictatures anachroniques mais que le monde ignore. Un autre exemple, celui du Brésil, met en évidence l'importance, relative mais non négligeable, de l'action de dénonciation auprès de l'opinion publique internationale des situations d'injustices et des collusions de l'impérialisme avec un fascisme local. Sans parler des pays où la guerre populaire est déjà engagée (le Vietnam) et où l'on ne néglige pas du tout l'aide la propagande au plan international.

2) Nous avons mentionné plus haut que l'AP devait isoler le gouvernement Duvalier vis-à-vis des haïtiens eux-mêmes, si vite illusionnée par les apparences de "libéralisation" du régime et fortement tentés de tourner la page sur Haïti. Malgré toutes les réserves énoncées plus haut sur la spécificité des "masses à l'extérieur", nous croyons qu'elles représentent un potentiel qui ne doit pas être abandonné à la réaction. Elles se sentent encore concernées par la question haïtienne et si nous ne gagnons pas, fût-ce dans une bien faible mesure, leur appui et leur sympathie, elles seront utilisées contre nous par le duvaliérisme et probablement gagnés à la mentalité capitaliste avec l'espoir de retourner un jour installer en Haïti leur petite entreprise capitaliste sous le patronage de capitaux nord-américains. Il y a un fléchissement progressif de cette masse petite-bourgeoise qui déjà s'est fait jour dans l'AP : les idées de gauche font leur chemin, l'anti-communisme pathologique est battu en brèche, et l'opportunisme a de plus en plus de difficulté à cacher son jeu. Il est cependant trop tôt pour porter un jugement définitif sur les claires possibilités et les limites dernières du lent travail de politisation de ces masses petites-bourgeoises. Mais il serait inacceptable, sans enquête ni effort préalable, de les abandonner à l'ennemi.

3) Dans toute masse, il y a, disions-nous, une minorité d'actifs. Même dans les conditions difficiles ci-haut décrites, nous pouvons affirmer qu'il existe des éléments que l'avant-garde révolutionnaire doit pouvoir rencontrer, auxquels elle doit apporter ce qu'ils désirent, à savoir le cadre organisationnel pour tenter l'épreuve de force contre les structures du régime à l'intérieur. Si les organisations révolutionnaires sont absentes de l'AP, elles perdent leur chance d'élargir leurs effectifs au delà des cercles restreints de "vieux" militants et de se renouveler au contact de forces neuves.

Les organisations révolutionnaires doivent donc absolument être présentes au coeur même de l'AP, non pas nécessairement aux postes de direction, mais à la base même, là où rencontrer les minorités actives et imprimer au mouvement la ligne juste. Il faut pouvoir, comme cela s'est trouvé nécessaire dans certaines circonstances, contrer l'action néfaste d'opportunistes et impulser au mouvement le dynamisme dont il a besoin. Sans oublier la tâche de recrutement indispensable aux noyaux de combattants qui visent toujours le front principal.

La présence de militants révolutionnaires au sein de l'AP y crée une tension continuelle puisqu'ils apportent cons-

ciemment une mentalité de combat, un souci constant de traquer l'opportunisme, une volonté sourde mais implacable de démasquer les contradictions de la petite-bourgeoisie, un rappel sans équivoques que le véritable lieu de la lutte est l'intérieur et que l'AP n'en peut être qu'une force d'appoint. Tout ceci est extrêmement positif et ne poserait probablement aucun problème si la mobilisation de masses se faisait dans les conditions normales. Mais en fonction des conditions d'exil dont nous venons de cerner la spécificité, il nous faut prévenir l'attitude combative des militants d'un danger qu'il y aurait, dans les circonstances actuelles, à réclamer que l'AP soit sous la *direction* d'un parti donné. Il nous faut donc maintenant éclaircir ce que nous avons appelé "*l'autonomie*" de l'AP par rapport aux partis, car cette exigence semble à première vue jurer avec les principes du marxisme-léninisme.

Tout d'abord, il nous faut rappeler comment le marxisme-léninisme lui-même demande aux militants de ne pas dépasser le niveau de conscience des masses et de ne pas violer leur libre adhésion (Cf. Petit livre rouge, p. 143). Le parti, en toutes circonstances, est là pour aider les masses à s'organiser elles-mêmes et non en se plaçant au-dessus d'elles, à les précipiter contre leur gré sur une voie et sur un rythme qui les essoufflent. Savoir faire passer la politique du parti dans l'action des masses... est un "art" difficile, pierre de touche qui permet de "déterminer si nous commettons ou non des erreurs dans notre travail".

Si maintenant nous en venons aux circonstances concrètes de l'exil, il nous faut reconnaître qu'aucun noyau organisationnel existant n'est en mesure de s'autoproclamer le parti d'avant-garde. Le plus que nous puissions réaliser dans les circonstances actuelles est de débayer les questions théoriques qui font obstacle à l'unification de la gauche, de liquider dans la lutte idéologique les contradictions qui habitent encore la pratique des mouvements de gauche. Mais la création de l'avant-garde ne se fera pas uniquement à l'extérieur par le débat idéologique. C'est dans la pratique politique auprès des vraies masses à l'intérieur, c'est dans la lutte armée que se forgera cette avant-garde. Avant cela, il persistera cette fragmentation de la gauche en "particules", en noyaux organisationnels distincts. Et si chacun d'eux, sûr de sa justesse théorique, s'en venait créer dans l'AP sa filiale de parti, il s'en suivrait une situation regrettable, la projection au niveau des masses de l'AP de questions théoriques et stratégiques qui ne concernent en fait que les

organisations politiques. Ce serait d'ailleurs au détriment de l'AP que les niveaux ne soient pas distingués, que des blocs s'y affrontent sur des motifs qui ne concernent pas précisément la ligne propre de l'AP, tout comme au détriment des organisations politiques qui donneraient là la preuve d'un manque de jugement quant aux spécificités des tâches.

Si nous ajoutons à ceci les réserves déjà faites sur la composition de classe et les limites des masses à l'extérieur, il nous faut questionner aussi l'irréalisme qu'il y aurait à espérer de leur mobilisation un apport immédiat et concret à l'effort que toutes les organisations politiques affirment être prioritaire, le déclenchement de la lutte armée en Haïti.

Nous croyons par contre qu'il est non seulement possible mais plus juste de s'assurer, de la part de quelque organisation qu'il s'agisse, une présence réelle, active, vigilante, dans l'AP pour lui imprimer une ligne politique juste (= accordée aux conditions spécifiques qui sont les siennes), pour en activer le dynamisme, pour rectifier tout déviationnisme, sans pour autant y apporter un dogmatisme intempérant et négatif ni aucun cloisonnement inutile.

Nous avons évoqué au début l'essor prometteur de l'AP. Mais refusant tout optimisme facile, nous nous sommes acharnés à déceler derrière certains signes d'essoufflement ou certains accidents de parcours, les dangers réels, les problèmes de fond de cette pratique politique nouvelle. Il s'agit pour nous, non point de faire le procès de personnes ou de groupes précis, mais de mettre à jour des tendances qui mèneraient l'AP à sa perte, si on leur laissait libre cours. Et il nous faut pour finir réaffirmer notre conviction profonde que ce vaste mouvement de mobilisation est une nécessité du moment qui ne saurait laisser aucun patriote indifférent. Les militants surtout doivent y être présents pour activer l'élan révolutionnaire, la combattivité des compatriotes et le cas échéant contrer l'impatience petite-bourgeoise qui a pour conséquence soit de mener à l'aventurisme soit dans un deuxième temps à la démobilisation de patriotes sincères mais déçus. Sans leur participation active et lucide à ce mouvement, il risque fort de ne pas pouvoir survivre aux difficultés sus-nommées ou de se développer sous la coupe et au profit de l'ennemi. Nous voudrions signaler enfin le cas significatif et tragique de Nassau, où des centaines d'haïtiens ont manifesté dans les rues le jour de la mort de Duvalier, mais où par carence d'organisation et faute de militants formés et actifs parmi eux, ce sursaut d'indignation n'a pas eu de lendemain et n'a pas donné suite à un mouvement structuré d'action

patriotique. Qui plus est, cette émigration, dont la composition sociale est la plus intéressante car c'est là que l'on retrouve le plus d'éléments venus des couches populaires d'Haïti, reste le fief de la réaction et de la CIA qui vont régulièrement y chercher de la chair à canon pour leurs mascarades d'invasions.

TERCER MUNDO

No 3, 1971

revista de informacion y analisis

SOMMAIRE

Isaac DEUTSCHER, Léon TROTSKY :
su legado permanente

Ernest MANDEL

La teoria marxiana de la Acumulacion
Primitiva y la industrialization del
Tercer Mondo

Ivan ILLICH

La escuela : eas vieja y gorda vaca
sagrada

Ernesto CHE Guevara
Contra el burocratismo
Discurso en Angel

Revolucion en el Peru ?

No 4, 1971

SOMMAIRE

Paul SWEEZY
Entrevista sobre Chile

PRT ARGENTINO
El dilema del Socialismo Chileno 12

Franz HINKERLAMMERT
Acumulacion socialista, interés de
clase del proletariado y alianza de
clase 22

Ernest MANDEL
La ley del valor, la autogestion y las
inversiones en la economica de los
Estados Obreros 55

Edison OTERO
Critica del Leninismo 67

Pila VERGARA
La nueva economía de Preobrazhenski 80

• • •

Rédaction et Administration :
A. BUHREE 051, Santiago-CHILE

Abonnement annuel (6 numéros) : \$10.

Nos lecteurs du Canada et des Etats-Unis
peuvent s'abonner en adressant leurs
paiements à :

NOUVELLE OPTIQUE
B.P. 1824, Succ. B
Montréal 110. Canada.

NOUVELLE OPTIQUE

recherches haïtiennes et caraïbéennes
No 1, vol. 1, Janv. 1971

SOMMAIRE

ÉTUDES-DÉBATS

Marc ALEXANDRE	
Haïti, crise de structures, crise de conjoncture	9
Suzy CASTOR	
L'occupation américaine d'Haïti (1915. 1934)	27
Karl LÉVÉQUE	
L'Église durant la crise dominicaine	44

PAGES LITTÉRAIRES

Georges CASTERA/
Serge LEGAGNEUR/
Jean-Richard LAFOREST

NOTES CRITIQUES

DOCUMENT

Hervé DENIS	
Introduction à un manifeste pour un théâtre haïtien	132

SOMMAIRE

No 2-3, vol. 1, Mai 1971

ÉTUDES-DÉBATS

Jean LUC	
Connaissance sensible et connaissance rationnelle dans les luttes politiques haïtiennes	7
A. AUGUSTE	
Césaire et le P.P.M. : le Nationalisme progressiste	57
Paulo FREIRE	
Le processus d'alphabétisation politique	43

ÉCRITURES

Roland MORISSEAU/G. CASTERA/ Gilbert LANGEVIN	
Émile OLIVIER	111

TÉMOIGNAGE

Paul LARAQUE	
André Breton en Haïti	126

DES ÉVÉNEMENTS ET DES HOMMES

DOCUMENT

Georges ANGLADE	
En 1787, à St-Domingue, un formulaire d'enquête sur l'agriculture, les nègres, les animaux	177

BULLETIN
D'ABONNEMENT

Je souscris à un abonnement d'un an
(4) numéros) à NOUVELLE OPTIQUE
à compter du No..... Ci-joint un
chèque de \$.....

	courrier	par avion
Canada, E.-U.		
Haïti	\$ 5.50	\$ 7.00
Europe, Amérique		
Latine	\$ 6.00	\$10.00
Afrique et		
autres pays	\$ 7.00	\$15.00
ABONNEMENT	\$20.00	
DE SOUTIEN		
ABONNEMENT	\$ 5.00	
ETUDIANT *		
Institutions	\$10.00	
d'enseignement		
et de recherches		

NOM

ADRESSE

.....

.....

.....

* (joindre une photocopie de la carte d'étudiant)

NOUVELLE OPTIQUE

B.P. 1824, Succursale B

Montréal 110. Canada.

**RÉDACTION-
ADMINISTRATION**

B.P. 1824, Succursale 13,
Montréal 110. Canada.

DISTRIBUTION

Agence du Livre Français
1249 ouest, rue Bernard
Outremont, Montréal
Tél. : 271-6888

DÉPOSITAIRES

USA

Librairie de France
636 Eleventh Avenue
New-York, N-Y 100236

LA RUCHE
351 Flatbush Avenue
Brooklyn, N-Y 11238

CANADA

Agence du Livre Français,
1249 ouest, rue Bernard, Outremont,
Montréal, tél. : 271-6888.

BELGIQUE

Librairie Joli Mai
331, Chaussée d'Ixelles
Bruxelles, Belgique.

SUISSE

Unilivres
16, rue du Conseil-Général
Genève, Suisse.

FRANCE

La Joie de Lire
40, rue St-Séverin
Paris 5e

Présence Africaine
25bis, rue des Ecoles
Paris 5e

Le Campus
42, avenue du Dr Schweitzer
33-Peussac. Bordeaux, France

GRAPHISTE :

f. ewald